

©

**Pierre-Henri Stanislas  
d'ESCAYRAC de LAUTURE**

**MÉMOIRES  
SUR LA CHINE**

Histoire

à partir de :

## MÉMOIRES SUR LA CHINE,

par Pierre-Henri-Stanislas d'ESCAYRAC de  
LAUTURE (1826-1868)

Librairie du Magasin Pittoresque, 29, quai des Grands-Augustins, Paris,  
1864. Histoire : 132 pages.



mise en mode texte par  
Pierre Palpant

[www.chineancienne.fr](http://www.chineancienne.fr)

## TABLE DES MATIÈRES

### [Avant-propos](#)

### [Éléments historiques.](#)

Unité de l'histoire. — Développement social. — Races humaines. — Peuple chinois. — Condition géographique.

### [Chronologie.](#)

Premiers documents. — Preuve astronomique. — Histoire apocryphe. — Anciennes monarchies. — Ki-yuen-pyen. — Cycles et époques.

### [Temps anciens.](#)

Sources historiques. — Légendes. — Géographie. — Premiers débuts. — Age fabuleux. — Invention des arts. — Déluge. — Partage du sol. — Noms de famille. — Titres royaux. — Pontificat. — Augures. — Institutions. — Coutumes. — Chants populaires. — Chute de la féodalité. — Titres nobiliaires. — État féodal. — Confucius. — Aristocratie et démocratie.

### [Temps moyens.](#)

Les Tsin. — Grande muraille. — Despotisme. — Ancien commerce. — Révolutions chinoises. — Les Xan. — Les trois royaumes. — Division de la Chine. — Les Tañ. — Cultes étrangers. — Les cinq dynasties. — Les Souñ. — Invasion tartare.

### [Temps modernes.](#)

Marco-Polo. — Les Yuen. — Les Miñ. — Les Portugais. — Le Japon. — Les Espagnols. — Matteo Ricci. — Guerre japonaise. — Les Hollandais. — Les Tsiñ. — Les Mantchous. — Conquête du Sud. — Les pirates. — Les chrétiens. — Émigrations. — Constitution des Tsiñ. — Chun-tchi. — Kañ-chi. — Travaux des jésuites. — Ruine des missions. — Guerre des Éleuts. — Kyen-louñ. — Les Myao-tsö. — Tao-kwañ. — Les Anglais. — Guerre de 1840. — Chyen-foñ. — Les Tai-piñ. — Touñ-chö.

### [Notes](#)

[Monnaies anciennes.](#) — Monnaies chinoises. — Types anciens.

[Histoire du sol.](#) — Fleuves chinois. — Déviations du Xo. — Bouches du Kyañ. — Côtes de la Chine.

## AVANT-PROPOS

@

p.003 Je n'entreprends point d'écrire l'histoire de la Chine : ce travail serait au-dessus de mes forces ; tous les matériaux n'en sont pas réunis, et ce n'est pas en Europe qu'il serait possible de l'accomplir. Pour y arriver, il ne faut rien moins, en effet, que le commerce habituel de la Chine savante, l'étude et l'analyse d'un millier d'ouvrages plus ou moins étendus. Les missionnaires recueillirent les légendes du peuple chinois ; nos bibliothèques reçurent le dépôt de quelques-unes de ces légendes : ce fut le premier pas. Usant avec discernement de ces matériaux précieux, M. Pauthier nous a présenté un récit plus net que celui des missionnaires ; mais la Chine avait été jugée avec indulgence et faveur par les jésuites qui nous l'ont fait connaître, qui paraissent avoir toujours eu présente à l'esprit l'idée que leurs livres reviendraient en Chine, et qui peut-être obéissaient involontairement à ces habitudes d'adulation empruntées à la France de Louis XIV.

Plusieurs savants, à la tête desquels il faut citer Klaproth, ont étudié de nos jours non seulement la Chine, mais les contrées et les peuples qui la bordent. Ils en ont examiné les idiomes, ils en ont consulté les souvenirs. Les recherches de M. S. Julien sur la transcription chinoise des mots étrangers ont rendu intelligibles des documents précieux ; il est devenu possible d'étudier à la fois, en les comparant, diverses légendes ; de poursuivre en Chine l'histoire des pays voisins, comme en dehors de la Chine celle de la Chine elle-même. On ne saurait, d'ailleurs, traiter de la Chine isolément : non seulement la Chine a fait à l'Inde quelques emprunts, mais elle a répandu tout autour d'elle sa civilisation. L'histoire de la Chine, c'est l'histoire de l'extrême Orient ; son théâtre s'arrête aux frontières de l'Inde et de l'Archipel indien d'une part, et de l'autre à celles du théâtre de notre histoire ancienne.

Les Chinois ignorent notre passé, comme nous ignorons le leur. Le savoir de leurs p.004 écoles vaut en cela celui des nôtres : eux et nous ne possédons chacun qu'une moitié de l'histoire, ou de ce que l'on

veut bien décorer de ce nom. Il faut ajouter qu'eux et nous possédons seuls quelque chose de pareil : le nègre, l'Australien, l'Américain barbare, n'ont pas de souvenirs ; l'Inde n'en a que de récents.

Comme nous, les Chinois doivent à de patientes recherches une vaste érudition, dont les résultats, disséminés dans des livres sans nombre, se résument dans quelques têtes. Leurs magistrats sont des lettrés ; médiocres administrateurs, mais archéologues passionnés, ils voient dans chaque mission qu'on leur confie l'occasion de faire de l'argent, mais en même temps celle de faire un livre. Ils ne font pas nettoyer un fossé ou creuser un canal sans chercher d'anciennes murailles ou d'anciennes monnaies. Pompéi a ressuscité pour nous le passé romain ; la Chine exhume de même, chaque jour, quelque chose de son passé. Une harmonie parfaite de vues et d'idées ne domine pas plus la science chinoise que la science européenne, et par l'effet du temps le niveau des discussions s'est peu à peu élevé ; la critique a proclamé certaines règles, et la science accepté cette méthode que Bacon a rappelée à l'Europe et en dehors de laquelle il n'est point de science. L'antique érudition a été dégagée d'une portion de ses erreurs ; elle s'est résumée et traduite sous une forme acceptable, et dans des livres sensés <sup>1</sup>. L'esprit européen, introduit par les œuvres et les traductions chinoises des missionnaires, doit être pour une grande part dans ce mouvement, dont il est nécessaire de suivre la marche ; dans l'éclosion de cette nouvelle école, à laquelle il faudrait se mêler de près, avec les chefs de laquelle il faudrait vivre longtemps pour arriver à connaître et à tracer l'histoire de la Chine <sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Le vice-roi du Kyañ-nan, Xo xwei-tsin, appelé souvent la Bibliothèque Chou-fan, était aussi érudit que médiocre administrateur. Je ne pus le voir à Chang-haï, où je reçus cependant sa carte : il était alors sous le coup d'une accusation capitale et s'appêtait à se rendre à Pékin, où ses richesses furent impuissantes à le sauver. Le hasard voulut que je fisse la traversée de Chang-haï à Hong-kong avec sa famille, qui allait vivre auprès d'un parent grand juge du Kwañ-touñ. Le père du vice-roi étant à bord, je causai quelquefois avec lui : c'était un vieux paysan du centre de la Chine, peu instruit, mais parfaitement au courant des études et des idées de son fils. Je pus apprendre ainsi que le vice-roi Xo xwei-tsin, comme tous les gens éclairés que j'eus l'occasion de voir en Chine, croyait peu à l'histoire ancienne de son pays.

<sup>2</sup> S'il existait à Pékin une école française, il serait possible d'en faire une sorte

p.005 Je n'ai voulu donner ici qu'une idée générale de l'histoire de la Chine. J'ai cherché à en exposer les principaux traits, dans cette mesure où il est utile aux Européens de les connaître, et j'ai traduit par le dessin ce qui en était susceptible, les figures qui parlent aux yeux étant plus facilement acceptées, plus rapidement entendues par l'esprit qu'un long enchaînement de phrases ou des séries monotones de chiffres.

J'ai résumé la chronologie d'un ouvrage contemporain intitulé Ki-yuen-pyen et je l'ai mise en quelques petits tableaux. J'ai fait graver quelques spécimens de monnaies anciennes, dont la représentation et la description sont empruntées à un ouvrage fort détaillé, et qui comprend, en outre des monnaies chinoises, celles des principaux États voisins.

J'ai joint aussi à mon travail des cartes copiées ou réduites, et transcrites d'un atlas chinois dit des Seize Époques, publié en 1833 par Li wen-wö, homme érudit et considéré, qui a été depuis pourvu de fonctions considérables. Je possède d'autres cartes historiques encore ; celle, entre autres, de la Chine à l'époque dont traite le livre de Confucius appelé Twun-tsyex, tracée à une très grande échelle et pleine de détails. J'en ai pour le moment extrait seulement, en le réduisant beaucoup, le tableau d'une portion du cours du fleuve Jaune. Il serait peut-être inutile de traduire des travaux si complets et si étendus ; ils ne pourraient intéresser que ceux qui font de la Chine une étude approfondie : ceux-là ne peuvent manquer d'entendre au moins le chinois des cartes, et feront toujours mieux de recourir aux originaux que de consulter des traductions et des transcriptions dans lesquelles il

---

d'académie ; d'inviter quelques Xan-lin et quelques autres savants à en diriger et à en surveiller les travaux. L'on pourrait ainsi arriver, en quelques années, à composer une histoire de la Chine et des États voisins d'abord, un répertoire analogue à la Bibliothèque orientale de d'Herbelot ensuite. Ces ouvrages, accompagnés de gravures et de cartes, traduits en anglais et en chinois, payeraient sans aucun doute, leurs frais par leur débit en Amérique et en Chine. Quelques autres travaux publiés en chinois, sous notre direction, et traitant de la géographie, de la physique du globe, de diverses sciences, de l'histoire et de la littérature de l'Occident, nous rendraient, auprès des Chinois, le prestige dont jouissait jadis les jésuites, et qu'à notre défaut les missionnaires anglais et américains auront bientôt acquis, grâce a leurs publications et à leurs écoles excellentes qu'ils ouvrent partout.

n'est tenu compte que de la prononciation des caractères, et nullement de leur forme, de leur sens, c'est-à-dire de l'orthographe chinoise et de la pensée des Chinois.

Ce petit travail géographique doit être regardé comme la simple copie d'un document chinois estimé : il en conserve toutes les imperfections ; j'ai cherché seulement à n'y point ajouter de fautes.

Ces cartes historiques ne reproduisent en rien le remarquable travail de Klaproth : elles complètent, au contraire, ses Tableaux historiques de l'Asie, qui, comme l'indique leur nom même, sont destinés à montrer la situation comparative des grandes régions de l'Asie à diverses époques, et n'entrent sur les divisions de la Chine en particulier que dans peu de détails.

Nous avons, sur la géographie de la Chine ancienne, le Dictionnaire des noms anciens et modernes des villes de l'empire chinois, traduit par E. Biot sur l'ouvrage intitulé Kwañ-yu-ki, et classé d'après l'ordre de notre alphabet. Ce travail est bon, mais souvent incomplet : le véritable répertoire de la géographie ancienne de la Chine, depuis le temps des Xan, dressé sous Kyen-lxñ, est très étendu et très facile à consulter. Sa lecture est facile aux sinologues les moins exercés, et sa traduction, p.006 à moins qu'elle ne fût accompagnée de tout le texte chinois, ne serait d'aucune utilité.

J'en dirai autant d'un répertoire des noms des empereurs et des noms donnés par eux à leur règne ou à des portions de leur règne ; je n'ai pas cru devoir en charger ce travail.

J'ai vu dans l'histoire de la Chine trois périodes, et j'ai divisé mon récit en trois parties. Pendant la première période, le peuple chinois se constitue ; pendant la seconde, il s'étend et son histoire se mêle à celle des peuples voisins ; à partir de la troisième, il entre en rapports fréquents avec les nations européennes. La prise de Pékin marquera le commencement d'une ère nouvelle : celle de la Chine transformée ou soumise. Les divisions que je trace ainsi n'ont rien de rigoureux, mais elles sont commodes pour l'esprit et m'ont paru préférables à d'autres.

Je n'entrerai point dans des détails sans fin qu'on peut trouver ailleurs et qui présentent peu d'intérêt. L'histoire n'est point un catalogue ; plus elle avance, et plus elle se dépouille d'un vain bagage. Nul ne voudrait, aujourd'hui, savoir qui fut la nourrice d'Hécube ; l'histoire même des Romains, devant la pensée profonde de Mommsen, devient presque impersonnelle. Derrière les étiquettes royales dont s'affuble le temps, cherchons la vie des peuples et la loi de cette vie, cette histoire seule vraie et seule utile, seule digne d'être méditée, qui est une portion de la philosophie et le flambeau de la politique.



@

## ÉLÉMENTS HISTORIQUES

@

Unité de l'histoire. — Développement social. — Races humaines. — Peuple chinois. — Condition géographique.

p.007 Les nations sont sans nombre ; l'histoire est une.

Les chroniques des nations diffèrent par les dates, les noms des hommes, ceux des royaumes et des villes ; mais dès qu'on soulève cette superficie fortuite de l'histoire, on découvre un seul mouvement humain, varié par des fluctuations dont l'esprit peut saisir les lois. Partout l'homme a les mêmes besoins, les mêmes instincts, les mêmes aspirations : il y a là un élément constant qui détermine les grands traits et la direction de toute histoire ; tandis que d'autres éléments variables, l'inégalité intellectuelle des peuples, la forme, les reliefs, la situation du sol qu'ils occupent, les contacts qu'ils subissent, impriment à l'histoire de chacun d'eux une physionomie qui lui est propre.

Ainsi pour les peuples, comme pour les êtres animés, il n'y a qu'une vie ; mais des embryons, d'abord pareils, se développent inégalement ; et suivant certains types répondant à certains milieux, on voit varier de l'un à l'autre la forme, l'importance, le rôle d'un même organe. Chaque type constitue de plus un tout harmonieux, chacun de ses détails est lié à tous les autres ; et comme le naturaliste définit un être à la vue d'une de ses parties, le philosophe comprend toute une société dès qu'il en aperçoit quelques traits.

Les sociétés humaines commencent par des familles qui, se multipliant, forment des tribus. La famille est gouvernée par le père, qui est le plus fort, le plus intelligent et le plus âgé de ses membres ; la tribu, par celui de ses anciens qui en représente la p.008 principale famille : c'est là le gouvernement instinctif et naturel. L'homme chasseur vit par famille comme les bêtes fauves : l'homme pasteur vit par tribus comme les herbivores vivent par troupeaux sous la conduite

du plus vieux mâle. Les familles ou les tribus se multiplient, colonisent et s'unissent pour former des nations. Les pères de famille, les chefs de tribu, en s'associant, n'abandonnent point d'abord leur petite souveraineté : ils entrent seuls dans la cité, sorte de citoyens collectifs dont l'assemblage forme, suivant qu'il se resserre dans une ville ou s'étend sur un vaste territoire, un patriciat ou une féodalité. Pour présider le conseil et conduire la guerre, un chef est désigné par l'élection. Par une usurpation, lente parfois, mais fatale, la première magistrature devient héréditaire : c'est la royauté. L'aristocratie s'efforce de la contenir ; la royauté travaille à dissoudre les liens qui unissent le peuple à l'aristocratie ; elle use le roc avec le sable, et son char foule enfin cette poussière que le vent soulève et que l'orage balaye. Telle est la marche que suivent les peuples du jour de leur naissance à celui de cette décomposition lente qui voit leurs éléments séparés disparaître engloutis dans des nations nouvelles. La démocratie n'a point de place dans ces révolutions ordinaires ; elle est un fait à part, exceptionnel ; on ne la voit guère se produire que dans ces États nouveaux, peuplés d'hommes séparés du passé de leur race, et où, tout étant à créer, les villes naissent régulières et les lois équitables.

La science ne nous apprend rien sur les débuts de notre espèce. Nous savons qu'il fut un temps, fort éloigné de nous, où nos contrées étaient revêtues de glace. L'homme vivait alors : il taillait le silex, et, comme dans le Labrador, il vivait de sa pêche. Nous n'avons point retrouvé ses restes : l'homme dit primitif n'a encore été vu que sous des dépôts récents, et son type dit australien se retrouve dans nos ossuaires. Les débris humains, en effet, ne semblent point avoir une longue durée : il faut pour amener ces débris à l'état fossile un rare concours de circonstances. Dans des temps assez voisins de nous, la mer, noyant des milliers d'hommes, couvrit les plaines basses de Harlem : de nos jours, on a épuisé ces eaux : on n'a point retrouvé la trace de leurs victimes.

Aussi loin que par l'histoire ou par les monuments nous puissions remonter, nous trouvons l'homme semblable à ce qu'il est aujourd'hui.

L'antique Égypte, qui nous a gardé la figure des peuples qu'elle connaissait, nous montre l'invariabilité des divers types humains et la constante habitation d'un même sol par une même race. Les continents nouveaux que nous avons découverts avaient même leur flore et leur faune si distinctes que l'on a pu penser que chaque portion de la terre était le théâtre d'une création à part.

p.009 Observant des types humains très éloignés l'un de l'autre, on songea à les classer. Tant qu'on en connut peu et qu'on les connut mal, cela parut facile. Pour satisfaire une foi peu éclairée sans déplaire aux rationalistes, on inventa trois races autres que celles de la Bible. Ces hauts sommets, asile du crétinisme, étaient notre première patrie : nous venions du Caucase, les Mongols de l'Altaï, les nègres de l'Atlas, où vivent les Kabyles aux yeux bleus. Cette doctrine fleurit sans doute encore dans ces vallées profondes que le soleil de la science n'éclaire que le soir.

On reconnut bientôt qu'on devait compter plus de races ; on différa sur le nombre : plus on étudie, et plus on voit qu'il vaut mieux ne pas les compter. Nos classifications sont un artifice qui facilite nos études, mais que la nature ne connaît pas. Les groupes que nous formons se confondent à leurs limites et quand la chaîne ou le filet paraissent être rompus, sur de nouvelles terres ou sous d'anciennes couches l'anneau perdu se retrouve. Comparable, malgré son unité, à l'ensemble immense des êtres doués de vie, l'espèce humaine, composée de variétés sans nombre, présente des types nettement accusés, nettement localisés ; et cependant, par des nuances insensibles, passe de l'un à l'autre. Si l'on s'arrête à la figure, pour une même figure arabe, chinoise, américaine, la couleur varie. Si l'on recourt à la couleur, on voit tout le reste différer. Dans certaines limites, le climat a pu modifier l'homme ; le mélange de ses familles est fécond dans une certaine mesure, pour une certaine durée : de là cette querelle de la science américaine cherchant à l'homme plusieurs berceaux, comme pour justifier l'esclavage, et de la science anglaise défendant le récit biblique. Bien des lumières ont jailli de ce grand débat, mais il ne s'est

point clos ; et je me garderai avec soin d'émettre un avis personnel sur une question que la foi décide et que l'évidence scientifique ne tranchera probablement jamais.

Parmi tant de types humains, il en est deux auxquels se rattachent des peuples plus nombreux, plus importants.

Je les appellerai européen et chinois, parce que c'est l'Europe et la Chine qui les montrent le plus accusés, et que, de quelque part que les peuples de ces contrées soient venus, ils y ont depuis les temps historiques leur demeure, et y ont formé les deux plus grands centres de population qu'on connaisse sur le globe. Les Européens, auxquels touchent les Sémites, s'étendent sur la Perse et forment une des couches superficielles du peuple indien. L'Afrique, les nations de l'Inde, que les anciens nommaient les Éthiopiens orientaux, les bornent au midi ; ils peuplent l'Amérique du Nord, l'Australie, et dominent l'Amérique du Sud.

Les Chinois, bornés au sud par les mêmes Éthiopiens et les Malais, apparus il y a seulement quelques siècles, se lient à divers peuples, à ceux surtout que nous appelons Tartares.

p.010 Presque toutes les langues de l'Europe possèdent un fond commun diversement développé : elles se ressemblent, et ressemblent à d'autres langues mortes aujourd'hui, le sanscrit par exemple <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Il ne s'ensuit pas que les Européens viennent de l'Inde, où ceux qui leur ressemblent sont fort dégénérés et sont entrés par successives conquêtes, comme leurs castes le font voir ; il ne s'ensuit pas même qu'ils viennent de quelque contrée située entre l'Himalaya et le Caucase. De vagues souvenirs permettent de supposer seulement que quelques familles en sont venues ; et si cette contrée fut le berceau des langues que nous parlons, il suffisait, pour imposer ces langues à l'Europe, qu'une certaine prépondérance politique ou seulement commerciale appartînt à ceux qui les parlaient. Ces langues, plus usées, plus mêlées et plus analytiques, devaient prendre la place des idiomes innombrables et complexes dans leur forme que parlent des tribus barbares. L'histoire nous apprend que les Latins trouvèrent en Italie des peuples autochtones ; que Rome s'y recruta, que Mécène en sortait. Les Ibères couvraient l'Espagne, les îles, une partie de la Gaule ; leur langue, séparée de toutes les autres, est encore parlée par des hommes évidemment de leur race, évidemment aussi parents très proches des Espagnols et des Français.

Le Latium n'a pas peuplé la France, l'Espagne, la Roumanie, l'Italie entière même, qui parlent des dialectes provenus du latin. Les juifs de Constantinople, des nègres à Saint-Domingue, les Indiens du Mexique, parlent l'espagnol : sont-ce des peuples aryas ? Et quand Montezuma aurait pour successeur un sage Pannonien, son peuple en serait-il davantage, aux yeux de Cicéron, le peuple de Romulus ? Les Maltais parlent un patois

Comme nous, les Chinois ont un idiome très répandu, très peu varié en ses dialectes. J'en parlerai ailleurs, et je montrerai comment par un mélange immense, un frottement incessant, se composent et se résolvent en de simples éléments faciles à réunir ces instruments supérieurs des communications humaines. Mais à côté de ce grand idiome et du nombreux peuple qui le parle errent d'autres tribus, habitent d'autres nations, dont chacune presque a sa langue, d'autant plus éloignée de celle des Chinois et même de toutes les autres, d'autant plus isolée de celles qui vivent près d'elle qu'elle est parlée par des gens plus barbares. Toutes ces familles humaines, cependant, ont avec la famille chinoise un air de parenté. Elles ont des traits communs : l'aplatissement de la face, peut-être même de tout le corps, en serait le plus marqué. On en exagère d'autres ; on se méprend sur la constance de quelques-uns. La couleur varie plus que tout le reste : j'ai vu des Mantchous aussi blancs que le lait, d'autres bronzés ; des Mongous, des Chinois, des Japonais jaunes et rougeâtres ; dans le sud de la Chine même et dans les États qui <sup>p.011</sup> l'avoisinent, une peau presque noire revêt des faces de nègres à mâchoires avancées : la pommette plus saillante, sous ces crânes plus étroits projetés en arrière, donne à l'œil plus d'obliquité ; mais l'aspect aplati, le muscle anguleux et la chevelure roide, marquent le sang chinois altéré par le climat et mêlé d'un autre sang.

Le Tagal de Manille est l'exagération de cette forme méridionale ; et chose remarquable, les métis d'Européens et de femmes tagales peuvent souvent, en Chine même, être pris pour des Chinois.

---

arabe : changeront-ils de race en parlant italien ? Les Égyptiens, dont le temps n'a point changé les traits, parlent arabe, et les Macédoniens parlent turc ; l'anglais se parle aux Sandwich, et les tribus sauvages de Van-Diemen l'employèrent entre elles pour s'entendre. Les Anglo-Saxons mêmes, auxquels il appartient, sont simplement des Celtes ; quelques Angles, quelques Saxons, leur ont porté leur langue ; une poignée de Français venus avec Guillaume y ont glissé des mots que Rome leur avait appris.

L'argument linguistique est donc le plus vide que je connaisse : il sert à tout prouver ; il dessine les routes qu'a suivies le peuple arya, qui nommait en passant les fleuves et les montagnes. On démontrerait de même que la Gaule fut arabe : Bourges serait le chateau (*bourdj*) : Marseille, le port (*mars*) ; la Seine, le fleuve dentelé (*sen*), et le Rhin, celui des otages (*rhin*). On me dira que je plaisante : je n'ai point appris l'art de parler sérieusement de ce qui est ridicule.

Ces peuples plus ou moins dégénérés sont trapus et petits, les Mongous le sont généralement aussi ; la femme, chez tous, est très petite. Le type le plus puissant, le plus beau, doit être cherché dans le nord de la Chine, la Mantchourie peut-être, et sur les rives du fleuve Jaune, où vécut les premiers Chinois.

L'homme de race chinoise, comme arrêté dans sa croissance, est moins développé que nous ; imberbe ou presque imberbe, si ce n'est dans le nord, il a cette docilité qui se plie au despotisme asiatique. Laborieux et patient, il s'assimile et imite ce qu'il voit sans que son esprit aille beaucoup au delà. Il n'a pas notre puissance d'abstraction <sup>1</sup> ; il n'a pas non plus le sens moral aussi développé que nous ; mais comme il a moins d'audace, il ne fait pas habituellement plus de mal que nous n'en faisons <sup>2</sup>. En résumé, le peuple chinois, pris comme type de ceux de l'extrême Asie, nous est inférieur en plusieurs points, mais peut-être pas en tous, et n'est inférieur qu'au seul peuple européen.

Entre les froids steppes de l'Amour d'une part, le Nñan-nan ou les riantes contrées du midi de l'autre, s'étale une vaste région. Deux fleuves immenses la parcourent ; p.012 leurs alluvions l'ont en partie formée : l'un, qu'on appelle par excellence le Kyañ, bâtit des îles et

---

<sup>1</sup> Le sentiment de la symétrie, très faible chez le nègre, est moindre chez le Chinois que chez nous. Le Chinois ne recourt pas volontiers à l'abstraction. Un auteur chinois parlant de cinq objets pareils trouvés dans des fouilles les dessinera habituellement tous les cinq.

<sup>2</sup> La mauvaise foi, la cruauté, peuvent être le résultat d'un système social et politique vicieux ; mais certains peuples ne sauraient subir longtemps un tel système, et il y a certainement en Europe une horreur de la tromperie et de la trahison qui n'existe nulle part au même degré en Asie. Nous observons la foi jurée, et nous y croyons ; un engagement pris survit parmi nous au bénéfice que nous en pouvions tirer ; on a la force qui l'a fait accepter. Eu Asie, il n'en est pas de même ; il n'y a d'autre garantie des traités que la force présente ou la répression prochaine : aussi le texte des traités passés avec les Asiatiques n'a-t-il de sens que pour nous, et d'utilité que dans nos relations les uns avec les autres. Un traité anglo-chinois engage moralement les Anglais vis-à-vis de l'Europe, voilà tout. Nos criminels sont, pris en masse, plus dangereux et plus malfaisants que ceux de l'Asie, parce qu'ils ont une conscience plus claire du mal accompli, et que leur caractère plus vigoureux réagit contre une opinion publique plus sévère. Il faut dire, cependant, que les peuples asiatiques, et en général tous les peuples moins développés que nous, ont cette cruauté que notre enfance a connue, en même temps que les élans les plus généreux, et qui disparaît à mesure que nous approchons de l'égoïste et inoffensif âge mûr.

prolonge son delta ; l'autre, qu'on appelle par excellence le Xo, violent et capricieux, a précipité ses eaux tantôt dans le golfe du Nord, qu'il a presque comblé, tantôt dans cette mer que jaunit aujourd'hui son limon. Le canal des Yuen est un de ses sillons : il a créé ces vastes plaines par lesquelles se relie à la Chine les massifs élevés du mont Taï, complétant une péninsule qui, par sa forme et par ses dimensions, rappelle notre Bretagne. Quelques chaînes rident cette contrée, arrondie comme le disque terrestre soupçonné par Homère ; vers le sud et vers l'ouest, les montagnes s'élèvent, s'étendent, se ramifient, escarpées comme des forteresses ou rocheuses comme des murailles.

Vers l'ouest et vers le nord, une frontière est tracée aux charrues par l'aridité du sol et l'inclémence du ciel : au nord, les glaces polaires ; à l'ouest, des espaces sans fin, que les montagnes ou que la distance ferment aux nuages partis de l'Océan.

Si dans la géographie seule nous devons lire l'histoire du peuple chinois, si ancien, si nombreux, nous la trouverions dans ce qui précède. Dans les riches vallées de ses grands fleuves, nous entreverrions le début de ses premières sociétés, les premiers pas de sa civilisation. A mesure qu'il pullule et grandit sur un sol fertile, nous devinerions que ce peuple s'étend : que cependant, vers le sud, une race plus colorée, pauvre et presque sauvage, résiste à ses progrès, défendant l'un après l'autre chaque contrefort de ces montagnes, dont les plus hauts sommets doivent seuls borner la Chine. Nous comprendrions comment l'empire s'est constitué, fondu en une seule masse homogène et compacte : et comment, né sur de plus larges alluvions, il est bientôt devenu despotique comme sur les bords du Nil, dont l'Égypte fut un présent.

Nos continents se découpent, se projettent en péninsules, s'épanouissent ou se resserrent. De leur grand dessin et des traits qui le divisent résulte le partage du monde en un certain nombre de régions naturelles plus ou moins inégales, dont chacune tend sans cesse à vivre par elle-même, formant un seul État. Tant qu'elle n'y est point encore parvenue, ou quand un accident trouble son indépendance

ou rompt son unité, elle s'agite, poursuivant le repos à travers les oscillations d'un équilibre instable.

La Chine est une de ces divisions vraies et naturelles du monde : massive, inarticulée, elle est d'autant plus indivisible qu'elle est plus peuplée et plus vieille. Tout partage y entraîne des guerres que la réunion seule peut terminer. Elle a ses frontières d'une part, ses marches, son bouclier de l'autre. Plus étendue, plus riche que ce qui borde ses frontières, elle y a dû porter ses mœurs et ses idées ; elle en a dû faire des satellites et comme des annexes. p.013

La Chine est donc un grand centre ; c'est bien le royaume du Milieu, dans le sens de l'expression chinoise 天下-kwo (Tchoung-koué) <sup>1</sup>.

Les contrées rocheuses et pauvres de l'Asie devaient être parcourues plutôt encore qu'habitées par des peuplades dont la vie devait rester pastorale, les mœurs et les institutions patriarcales, féodales, guerrières. Tant qu'elles se multipliaient peu, l'aridité de leurs vastes territoires devait séparer les uns des autres les États plus riches qui les bornaient. Ces territoires devaient devenir la dépendance neutre et indivise de peuples plus avancés. Ces peuples étaient les Slaves, les Perses, les Indiens, les Chinois ; mais les nomades devaient se multiplier : affamés par leur nombre, faciles à mouvoir, toujours prêts à combattre, ils devaient se précipiter sur leurs voisins, et tantôt occuper leurs terres, tantôt être refoulés par eux. La Chine, plus riche que la Perse, plus voisine que l'Europe, plus accessible que l'Inde, avait surtout à redouter cette invasion, et constamment menacée, fréquemment attaquée, ne pouvait, dans le cours des temps, manquer d'être quelquefois vaincue. Pour qu'elle vécût en paix, il fallait que son sort et celui des nomades fussent étroitement liés sous un même souverain ; que la Chine fût aux maîtres du désert ou le désert aux maîtres de la Chine.

---

<sup>1</sup> Les Chinois comptent cinq points, nos quatre points cardinaux et le centre, ou sept avec le zénith et le nadir ; le point où l'on est est le centre. Ils disent le royaume du Milieu, par opposition à ceux du nord, du sud, etc. ; comme nous disons le temps actuel, par opposition au futur et au passé. Cela répond à nos locutions *ce pays-ci, this country, this state*.

Nous trouverons donc dans l'histoire de la Chine, pourvu que nous la regardions d'un peu haut, la marche d'une société successivement patriarcale, féodale et monarchique ; les lents progrès d'un peuple moins audacieux et moins prompt que nous ; sa conquête d'une région définie et bornée par la nature même, son action sur les habitants moins nombreux de contrées moins étendues, et ses luttes contre des pasteurs avides de coloniser à leur tour.

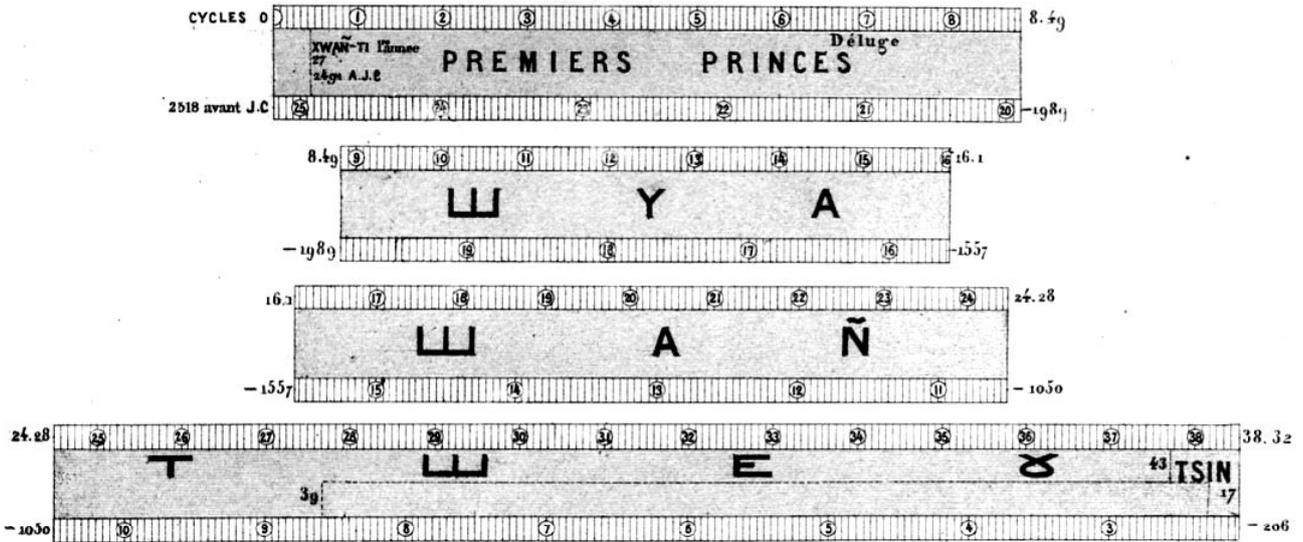


@

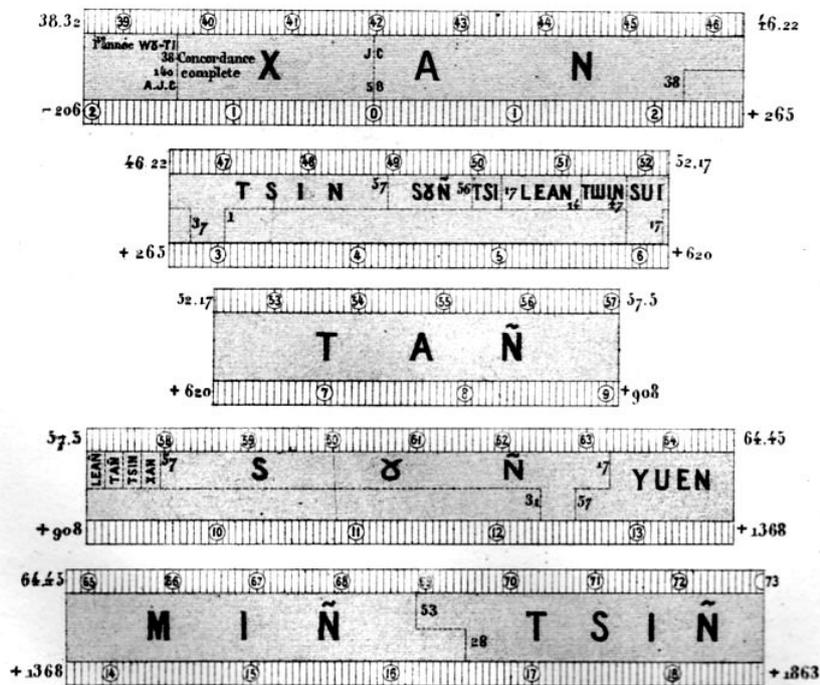


**CHRONOLOGIE DU KI-YUEN-PYEN**  
en cycles Chinois et siècles Chrétiens à l'échelle de 0,001 pour 5 ans

**CHRONOLOGIE CONTESTÉE**



**CHRONOLOGIE CONCORDANTE**



*L'échelle supérieure marque les Cycles comptés de 0 à 73, l'échelle inférieure marque les Siècles avant et après J.C. Les chiffres intérieurs se rapportent aux dates cycliques.*

**Chronologie du Ki-yuen-pyen**  
en cycles chinois et siècles chrétiens à l'échelle de 0,001 pour 5 ans

## CHRONOLOGIE

@

Premiers documents. — Preuve astronomique. — Histoire apocryphe. — Anciennes monarchies. — Ki-yuen-pyen. — Cycles et époques.

p.015 « Bien des héros, dit Horace, devancèrent Agamemnon ; mais ils gisent oubliés dans de sombres profondeurs, car le divin Homère ne les a pas chantés. » L'invention du plus précieux des arts, l'écriture, suppose le développement d'une certaine civilisation. Cette invention n'est pas contemporaine des premières sociétés, puisqu'il existe aujourd'hui sur la terre des peuples qui ne s'y sont point encore élevés. C'est cependant par les monuments écrits, par les livres, que les souvenirs des hommes, devenus immortels et transmis d'âge en âge, arrivent à constituer l'histoire.

Le document le plus authentique et le plus ancien où puissent être cherchés les commencements de l'histoire chinoise est un livre composé ou recueilli par Confucius, au sixième siècle avant notre ère, et intitulé le 尚書-kiñ (Chou-king).

Ce livre est à peu près contemporain de ceux d'Hérodote ; il est postérieur de quatre siècles à l'Iliade et de dix siècles à la Bible. Il n'a ni la méthode, ni la clarté des ouvrages d'Hérodote, et l'on ne saurait le prétendre inspiré comme la Bible : il ne mérite donc qu'une confiance très limitée, lorsqu'il traite d'événements qu'on regarde comme antérieurs de quinze siècles au temps de sa composition.

Il en mérite moins encore s'il est vrai, comme le disent les historiens chinois, qu'au troisième siècle avant notre ère tous les livres sacrés aient été détruits, à ce point qu'aucun exemplaire intact n'en soit resté ; qu'un exemplaire plus ou moins altéré du 尚書-kiñ ait seul été retrouvé caché dans un mur, et n'ait été complété que par les souvenirs d'un vieillard qui savait ce livre par cœur.

p.016 Il y a en Chine une exégèse : les Chinois savent que leurs livres

sacrés ont été transcrits, à une certaine époque, d'un caractère dans un autre, et n'ont pas dû alors être moins défigurés que le Coran en passant du coufique au caractère moderne. Ils croient encore que les textes de ces livres ont été souvent altérés. Les lettrés admettent même généralement aujourd'hui que le 㒯-kiñ a été remanié, sous la dynastie des Tsin, par Mei-tsö, qui y a beaucoup ajouté, ainsi qu'au commentaire de Kñ nñan-kwo. Sur cinquante-huit parties, ils en regardent vingt-cinq comme altérées ou fausses. De ce nombre serait le passage relatif à une éclipse solaire observée sous le règne de 㒯ñ-kañ, de la dynastie de 㒯ya (Hia), et mentionnée dans la chronique 㒯-㒯 (Tchou-chou).

Les Chinois ont certainement des observations astronomiques fort anciennes, bien qu'on n'ait pas admis qu'elles le fussent autant que celles des Chaldéens envoyées de Babylone, d'après Simplicius, à Aristote par Callisthènes, et qui remontaient à l'an 2234 avant Jésus-Christ. Les observations chinoises sont nombreuses : mais plusieurs, en raison de la perfection des méthodes et du développement des connaissances qu'elles supposent, méritent peu de confiance, à moins qu'on ne veuille admettre, avec le père Gaubil, que les Chinois avaient appris de Noé l'astronomie.

L'astronomie peut aider à placer les événements dans le temps et l'histoire, comme les lieux dans l'espace et sur la terre. L'éclipse de 㒯ñ-kañ pouvait fournir la date de son règne et donner un repère précieux à la chronologie chinoise. On chercha, en conséquence, à en déterminer l'époque. Gaubil l'identifia, pour s'accorder avec le 㒯-kiñ, avec une éclipse de l'an 2155, et pour s'accorder avec le 㒯-㒯, dans lequel il supposait une lacune de cent quatre-vingts ans, avec une autre éclipse de l'an 2128. Fréret, aidé de Cassini, crut accorder les deux textes en acceptant une autre éclipse encore qui aurait eu lieu en l'année 2007.

D'autres missionnaires, historiens ou calculateurs, présentèrent d'autres solutions, et je crois qu'on aurait pu accepter quelque éclipse

plus récente, si l'on n'avait été convaincu d'avance qu'il fallait chercher très loin de nous la date de celle du 卅一-kiñ.

L'astronomie a fait depuis le dix-huitième siècle quelques progrès, c'est-à-dire perdu quelques illusions. J.-B. Biot, qui, de nos jours, a repris l'examen de l'éclipse du 卅一-kiñ, repousse la solution de Cassini et de Gaubil. « On ne saurait aujourd'hui, dit-il, étendre avec sûreté les tables de la lune jusqu'à des observations aussi anciennes que celles du 卅一-kiñ : donc, en résumé, dans l'état actuel de la science, on ne peut pas affirmer théoriquement que cette éclipse est vraie, comme on ne peut pas assurer non plus qu'elle est fausse. » Il importe assurément peu qu'elle soit vraie ou fausse, du moment que la date n'en peut être fixée et que la chronologie chinoise n'en peut tirer aucun secours.

p.017 Les princes dont les règnes furent appelés Kañ-wi et Kyen-lxñ s'occupaient d'histoire et de chronologie ; ils avaient, sur ces points, leurs idées et leur doctrine. Les jésuites, désireux de se mettre d'accord avec des chronologistes d'une si grande autorité, ont saisi, avec un empressement auquel nous ne sommes plus tenus, la prétendue preuve astronomique de l'antiquité de la Chine. Je ne les en blâme point : il n'est jamais sage de discuter l'histoire avec les rois, et mieux vaut l'allonger de quelques siècles que la défigurer, comme font d'autres aussi prêts à réhabiliter Néron qu'à condamner Louis XVI.

Confucius, dans le 卅一-kiñ, fait commencer l'histoire avec Yao et 卅un, et ne dit pas un mot d'une trentaine de princes dont des historiens postérieurs font figurer les noms dans les trois premières dynasties, sans que la mention de faits historiques de quelque valeur explique la succession de tant de règnes.

Ssö-ma tsyen, postérieur à Confucius de plusieurs siècles, puisqu'il vivait un siècle avant notre ère, rejeta plus loin que Confucius les commencements de l'histoire : Xwañ-ti fut retrouvé ou inventé par lui. Son commentateur, Ssö-ma tweñ, remonta jusqu'à Fx-wi (Fo-hi), personnage complètement fabuleux. Plus tard, cette antiquité devint insuffisante. Les tao-yuen inventa Pan-kx, et donna à l'empire une

durée de plus de deux millions d'années. Les prêtres Tao-ssö, se piquant à ce jeu, en trouvèrent 96, 961, 740. Ainsi, tandis que l'empire gagnait lentement des années vers l'avenir, il se précipitait avec une accélération inouïe vers un incommensurable passé.

Cette folie n'est pas particulière aux Chinois : tous les peuples en sont ou en ont été plus ou moins atteints. Les Japonais remontent ainsi au delà de deux millions d'années ; la fondation de leur empire ecclésiastique date pourtant seulement de 660 avant Jésus-Christ <sup>1</sup>.

Les Turcs et les Persans, contraints par la tradition biblique acceptée avec l'islamisme à se resserrer un peu, ont composé les fables les plus ridicules ; les Turcs ont refait l'histoire ancienne, et les Persans, dont l'histoire ne saurait commencer avant Cyrus, rapportent gravement dans leur Chah-Nameh des règnes de cinq cents, de sept cents et de mille ans.

Les Romains, plus modestes, ne se sont cependant pas contentés de la louve des deux Romus ; ils ont voulu remonter au roi Priam, et les Français, qui n'ont pas moins de goût que les autres peuples pour les longues généalogies, ont revendiqué le <sup>p.018</sup> même ancêtre. En 1528, Jean Bouchet, *o Bouchete gravis conditor historiæ !* raconta la vie de quarante des prédécesseurs de Pharamond, laissant, comme preuve de sa sincérité, une lacune entre le premier de ceux-là et Francus, fils d'Hector. En 1532, Gilles Corrozet, plus hardi, rattachait François I<sup>er</sup> à Priam par soixante-quatre générations.

La moitié des histoires qui ont cours dans le monde ne sont pas plus vraies : la critique seulement ne les a pas encore condamnées. De nos jours, on a vu surgir d'un long oubli l'histoire d'Égypte d'Ouranios, et le monde savant a failli croire à ce prétendu monument du passé. Il se pourrait que les livres retrouvés en Chine n'eussent, comme celui-là, été, au moment de leur découverte, âgés que d'un an et demi.

---

<sup>1</sup> Le Ki-yuen-pyen ne nomme leurs empereurs qu'à partir du vingt-septième, et ne donne les noms et le nombre des années de leur règne qu'à partir du trente-septième, Ko-toku (en chinois, Chyao-tö, vertu de la piété filiale), dont la première année, ta-xwa (prononciation chinoise), correspond à la dix-neuvième année, tchen-kwan, du règne de Tai-tsoüñ, de la dynastie des Tañ, soit à l'année 646 de notre ère.

Dans le genre hypothétique, l'on est allé plus loin : Priam est dépassé. Il ne s'agit plus des Troïens, mais des Aryas. On sait où ils vivaient, comment ils se divisèrent, et leur route vers l'Inde et vers l'Europe est tracée, étape par étape, d'une façon bien plus nette que l'itinéraire du pieux Énée, ou celui du sage Ulysse à la recherche de l'île des Bienheureux. Ainsi la science s'amuse, sachant que Voltaire est mort.

Mais ce n'est pas à des parvenus comme nous qu'il faut comparer les Chinois : c'est à ces vieilles monarchies chaldéenne, égyptienne, premier berceau de notre civilisation et de nos arts, contemporaines de la Chine naissante, et auxquelles, depuis tant de siècles, la Chine survit isolée, comme pour montrer aux hommes des temps nouveaux, dans un antique empire, l'exemple d'un empire de l'antiquité.

La première des dynasties de Bérose régna trente-quatre mille ans : la deuxième, dont l'existence est vraisemblable, et qui est qualifiée de mède, commença, d'après Gutschmid, en 2458 : la troisième, qui était chaldéenne, en 2234, date des premières observations stellaires : c'est à cette époque que, d'après M. G. Rawlinson, Babylone doit avoir été fondée.

D'après Manéthon, prêtre égyptien et grand menteur, des dieux et des demi-dieux avaient déjà régné sur l'Égypte pendant près de vingt-cinq mille ans, lorsque avec Ménès commença le règne des hommes. Hérodote, Grec, c'est-à-dire fin, mais un peu crédule, compte trois cent trente rois et trois cent quarante-cinq pontifes, tous fils l'un de l'autre, et dont les prêtres lui firent voir et compter les images colossales faites de bois. Ces trois cent quarante-cinq générations ne donneraient pas beaucoup moins de dix mille ans. ce qui est une durée bien longue pour une forme religieuse, un lien politique, l'existence d'une famille, la persistance d'un art et la conservation de colosses de bois.

On ne saurait dire combien de temps régnèrent les dix-sept premières dynasties : il ne paraît pas quelles aient été contemporaines : leur nombre peut toutefois faire l'objet d'un doute. M. le vicomte de Rougé place vers le dix-huitième siècle avant p.019 notre ère les

commencements de la dix-huitième dynastie. « Mais il n'y aurait, dit-il, nullement à s'étonner si l'on s'était trompé de deux cents ans dans cette estimation, tant les documents sont viciés dans l'histoire ou incomplets sur les monuments. »

Il me paraît donc que c'est environ vingt-cinq siècles avant notre ère que furent fondés les plus anciens États dont nous ayons connaissance, et que, quelle que soit l'antiquité de l'homme, la civilisation ne compte pas aujourd'hui plus de quarante-cinq siècles.

Rien ne porte à croire que la monarchie chinoise compte plus de jours que les monarchies de la Chaldée ou de l'Égypte : si même l'on considère l'absence démontrée de la preuve astronomique si longtemps alléguée, l'incertitude de plusieurs des premiers règnes, l'on sera conduit à regarder la fondation de l'État chinois comme postérieure à celle des deux autres.

Je ferai remarquer encore qu'à partir de la dynastie des Xan (Han), c'est-à-dire dans l'espace de plus de vingt et un siècles, éclairés par une chronologie suffisamment exacte, on trouve pour les règnes chinois une durée moyenne de seize ans et demi, tandis que cette durée moyenne serait pour les règnes qui appartiennent aux dynasties précédentes, et qui, depuis Xwañ-ti, sont, suivant la manière de compter, au nombre de quatre-vingt-neuf ou de quatre-vingt-dix, d'environ vingt-six ans d'après le Ki-yuen-pyen, et de près de vingt-huit d'après le San-yuen-kya-tsö.

Si l'on considérait d'autres États ayant eu un grand nombre de princes, on trouverait une moyenne générale d'environ quinze ans, et des moyennes particulières de dix-neuf ans pour l'Angleterre, dix-sept ans et demi pour l'empire d'Allemagne, dix-sept ans pour la France, enfin douze ans et six ans et demi pour les empires d'Orient et romain, dont la constitution se rapproche le plus de celle de la Chine.

On trouverait, à la vérité, que la maison capétienne avec ses branches successives se rapproche assez, par le nombre de ses princes et la durée moyenne de leurs règnes, de la dynastie chinoise des Twer

(Tcheou) ; mais les Capétiens, maîtres de toute la France, étaient dans des conditions de stabilité que ne peut avoir possédées la maison de Tux, maîtresse d'un petit État entouré d'États à peu près égaux et quelquefois plus puissants : l'exiguïté de son territoire rend peu admissible la longue durée qu'on lui prête.

Si l'on adoptait la moyenne de seize ans et demi pour les règnes antérieurs à la dynastie des Xan, on porterait le commencement de la dynastie des Tux vers 833 : celui de la dynastie des Xaï (Chang) vers 1295, et celui de la dynastie des Xya vers 1575 avant Jésus-Christ ; la première année de Xwaï-ti serait alors comprise dans le dix-septième siècle avant notre ère.

Je suis très loin de présenter ces dates comme une solution ; je cherche à faire voir <sup>p.020</sup> ce qui est probable ou possible. Je ne prétends point résoudre un problème dont les éléments ont disparu, engloutis à jamais dans les ténèbres du passé. Mon impression personnelle serait que les débuts de la civilisation chinoise ne remontent pas à plus de deux mille ans avant notre ère ; mais comme les Chinois enseignent autre chose, que ce qu'ils enseignent est en partie admissible, et qu'il est utile de savoir ce qu'ils racontent et ce qu'ils croient, je vais en présenter l'analyse, et la chronologie à laquelle je m'arrêterai à partir de Xwaï-ti, sans, bien entendu, la garantir, sera celle du Ki-yuen-pyen.

Cet ouvrage savant et estimé diffère d'une chronologie plus généralement admise en Europe, qui fut rédigée par ordre de Kyen-lxï et dut accepter l'empreinte de ses vues personnelles et les opinions des astronomes jésuites de Pékin.

Beaucoup d'autres systèmes ont été proposés avant comme depuis. C'est ainsi que Bossuet a pu faire une chronologie sacrée sans que les savants européens se crussent liés en rien par l'opinion de Bossuet, non plus que par celle de Louis XIV.

Le Ki-yuen-pyen cherche à ne point s'écarter de la chronique Tux-wx, qu'on dit avoir été trouvée, au troisième siècle de notre ère, dans le tombeau d'un ancien prince.

Il commence par établir :

1° Qu'entre l'année Kañ-win, première année de Kñ-xo, de la dynastie des Tweɣ, et la première année de Xwañ-ti, il s'était écoulé 1.651 ans : la première année de Xwañ-ti est alors désignée par les caractères Kañ-yin ;

2° Qu'entre l'année Sin-wao, première de l'époque Kyen-yuen, du règne de Wɣ-ti, de la dynastie des Xan, et la première année de Xwañ-ti, il s'était écoulé 2.352 ans.

C'est à partir de la première année de la période Kyen-yuen, qui est la cent quarantième avant Jésus-Christ, que la chronologie chinoise n'est plus discutée. Entre l'époque de Xwañ-ti et celle-là, la chronologie dite San-yuen-kya-tsö présente les dates principales suivantes, qu'on pourra comparer à celles du Ki-yuen-pyen :

	Date chinoise	Concordance européenne
Mort de Xwañ-ti	0.41	2597 av. J.C.
Établissement de la dynastie des Шya	7.13	2250 —
des Шаñ	14.32	1766 —
des Tweɣ	25.16	1122 —
des Tsin et Tsin P.	39.49	249 —
des Xan	40.36	202 —
Première année de Wɣ-ti et de la période Kyen-yuen	41.38	140 —

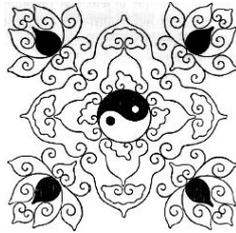
p.021 Le San-yuen-kya-tsö est, à partir de cette époque, en pleine concordance avec le Ki-yuen-pyen, à cette seule différence près qu'il contient deux cycles de plus ; de sorte que, par exemple, le cycle dans lequel nous entrons serait le soixante-seizième au lieu d'être le soixante-quatorzième. Mais cette différence est sans importance pour les Chinois, qui ne numérotent pas leurs cycles, et dont la chronologie devrait se compter à rebours, ou ne se compter dans le sens ordinaire qu'à partir de la première année Kyen-yuen, ce qui, à cent quarante ans près, donnerait aux Chinois les mêmes dates que nous.

Le Ki-yuen-pyen embrasse un espace de 4.381 ans, et la Chine compte de Xwañ-ti à l'empereur actuel, dont l'époque s'appelle Tɣñ-mö, environ deux cent quarante souverains. Je dis environ deux cent quarante, parce qu'on en peut compter quelques-uns de plus et

quelques-uns de moins : qu'il y en a de douteux, qui sont omis dans plusieurs livres, et que d'autres peuvent être acceptés ou rejetés, comme le seraient en France Henri V d'Angleterre, le cardinal de Bourbon Charles X, Louis XVII et Napoléon II. Le nombre des dynasties varie suivant les ouvrages historiques, dont les auteurs acceptent ou rejettent de même quelques familles peu importantes dont la domination n'a embrassé qu'une portion de l'empire.

Les Chinois comptent par cycles de soixante années, dont chacune est distinguée par deux caractères empruntés à deux séries, l'une de douze et l'autre de dix de ces caractères. Ils ne numérotent pas leurs cycles et leurs années ; et bien que notre procédé soit commode, on ne peut nier que le leur soit rationnel, car le temps est sans commencement et sans fin. Pour se reconnaître, ils comptent les années par règne ou par période, en nommant d'abord le règne ou la période et donnant ensuite le chiffre de l'année. Jusqu'au temps de Xan wɔ-ti, chaque règne eut un nom, qui fut celui que portait le prince. Sous les premiers Xan seulement on distingua des parties moyennes et postérieures dans un même règne. A partir de Xan wɔ-ti, le prince donna aux années de son règne un nom autre que le sien, d'un sens et d'un augure favorable. Ce nom fut souvent changé pendant le cours d'un même règne, à la suite d'événements heureux ou par l'effet d'un pur caprice. A certains règnes répondent quelquefois une vingtaine de ces périodes, et l'on en trouve quelquefois cinq pour la désignation d'une seule année. Depuis les Miñ, toutefois, et jusqu'à ce moment, on ne trouve plus qu'un nom de période chronologique pour chaque règne ; et bien que cette période ait pu se prolonger un peu au delà d'un certain règne, par respect pour un prince défunt, ou qu'il ait pu, dans les premiers moments d'un avènement nouveau, y avoir quelque indécision sur le nom de la période nouvelle, ces périodes représentent des règnes : aussi, bien que leur nom ne soit pas celui que les princes portaient avant d'arriver au trône, ni celui qu'ils ont reçu après leur mort dans la <sup>p.022</sup> salle des ancêtres, les princes modernes sont-ils très habituellement désignés par le nom de la période qui leur correspond. Les Chinois disent, par exemple, Xɔñ-wɔ, Kañ-wi,

Kyen-lǎñ, au lieu de Tai-tsɿ, ʃiñ-tsɿ, Kao-tsɿñ. Ces noms personnels attribués aux souverains sont significatifs et constituent de véritables surnoms. Le fondateur d'une dynastie pourra être appelé Tai-tsɿ, ou le grand ancêtre, Kao-tsɿ ou Kao-ti, le haut ancêtre ou le haut prince ; un conquérant, Wɿ-ti ou Wɿ-wañ, le prince guerrier ; un législateur, Wen-ti ou Wen-wañ, le prince lettré ; un souverain déposé, Fei-ti, le prince déposé, etc. Comme ces surnoms peuvent être communs à des souverains de diverses dynasties, on les fait habituellement précéder du nom de ces dynasties. L'on dit, par exemple, Xan wɿ-ti, ou le Wɿ-ti des Xan, pour le distinguer des Wɿ-ti des dynasties de Tsin, de Tsi et de Leañ. Les noms des princes de quelques dynasties se terminent par tsɿñ et par tsɿ, souche, ancêtre, qui, précédés d'un adjectif, donnent le bienfaisant ancêtre, l'illustre ancêtre, etc. Les noms des dynasties sont loin d'être toujours ceux des familles mêmes qui les ont constituées : le nom d'une dynastie illustre a souvent été repris par une famille nouvelle.



@

## TEMPS ANCIENS

@

Sources historiques. — Légendes. — Géographie. — Premiers débuts. — Age fabuleux. — Invention des arts. — Déluge. — Partage du sol. — Noms de famille. — Titres royaux. — Pontificat. — Augures. — Institutions. — Coutumes. — Chants populaires. — Chute de la féodalité. — Titres nobiliaires. — État féodal. — Confucius. — Aristocratie et démocratie.

p.023 Je vais résumer les premières légendes du peuple chinois ; puis, en dehors de la Fable, que je suis contraint de rappeler, je chercherai les principaux traits de l'histoire ancienne de la Chine.

Le peu qu'en rapportent le 史-kiñ, compilation ou œuvre de Confucius, et le 通鑑-tsyex, livre d'annales rédigé par ce philosophe et qui embrasse deux cent quarante-deux ans de la dynastie des Tseu, serait bien insuffisant si d'autres ouvrages ne nous découvraient les anciennes institutions et les anciennes mœurs. Il y a le recueil de poésies appelé 詩-kiñ, formé encore par Confucius ; quelques autres livres canoniques qui contiennent des passages propres à nous éclairer, et surtout, enfin, trois ouvrages traitant exclusivement des anciennes coutumes : le Li-ki, qui est considéré comme canonique, le I-li et le Tseu-li. Le I-li est peu estimé ; le Tseu-li, traduit en français par E. Biot, passe pour avoir été composé, comme le I-li, par un ministre de Wou-wañ, au onzième ou douzième siècle avant notre ère. Comme on n'en a, toutefois, eu connaissance qu'à une époque beaucoup moins éloignée, qu'il n'est sorti de terre qu'après une éclipse de neuf ou dix siècles, et comme la Bible des mormons, pour justifier les entreprises d'un despote, la Chine lettrée s'est fort partagée sur son authenticité. Celle du Li-ki serait moins contestée, bien qu'elle ne soit pas incontestable. On l'a attribué à Confucius ou à ses disciples, réunis après sa mort et travaillant sur ses notes.

p.024 Ces livres ont été remaniés, accrus et diminués de plusieurs chapitres ; interprétés de façons très différentes. Ils ne sont probablement l'œuvre ni d'un seul homme, ni d'un seul temps. Le Tseu-li est une longue nomenclature de charges de cour et d'emplois

publics dont l'existence, à une époque aussi reculée que celle des Тшех, est bien improbable. Si la Chine paraît immuable, c'est peut-être parce qu'on en a ainsi peint le passé trop semblable à ce qu'on voyait. Le Li-ki offre beaucoup plus d'intérêt : c'est une sorte de traité assez complet, dans lequel on rencontre peu de détails qui ne soient conformes à ce que nous savons des commencements de la plupart des peuples ; et si ce livre a été fabriqué, on est au moins contraint d'avouer qu'il l'a été avec un art extrême, et qu'on y a dû faire entrer tout ce qu'on pouvait savoir des temps anciens de la Chine. Callery en a donné une traduction qu'on peut malheureusement regarder comme incomplète. On en a fait en Chine, comme de tous les ouvrages canoniques ou classiques, un grand nombre de commentaires. L'explication des trois traités des coutumes, San-li-kiñ-kyae, accompagnée d'un grand nombre de gravures, en facilite beaucoup l'intelligence.

D'après la légende, qu'on ne discute pas beaucoup en Chine, mais à laquelle on <sup>p.025</sup> ne croit pas beaucoup non plus, Pan-kx fut le premier habitant du monde. Le monde fut, après lui, gouverné par un ou, selon d'autres, treize souverains célestes, pendant une durée de dix-huit mille ans ; par un ou onze souverains terrestres, pendant un temps égal ; enfin, par un ou neuf souverains humains, pendant quarante-cinq mille ans.

A la suite de deux autres personnages non moins fabuleux auraient paru : Fx-wi (Fo-hi), qui enseigna aux hommes la chasse et la pêche ; Wen-nxñ (Chin-noung), qui leur apprit à cultiver la terre ; Xwañ-ti, au règne duquel on rapporte l'invention du calcul et celle de la supputation du temps. Ces princes et deux de leurs successeurs sont appelés les cinq souverains (᠖-ti), comme les règnes célestes, terrestres et humains sont appelés les trois règnes augustes (San-xwañ).

Après un ou deux règnes encore, suivant les auteurs, apparaît le sage Yao, qui adopte pour son successeur le sage Шun. Leurs efforts triomphent d'une inondation terrible.



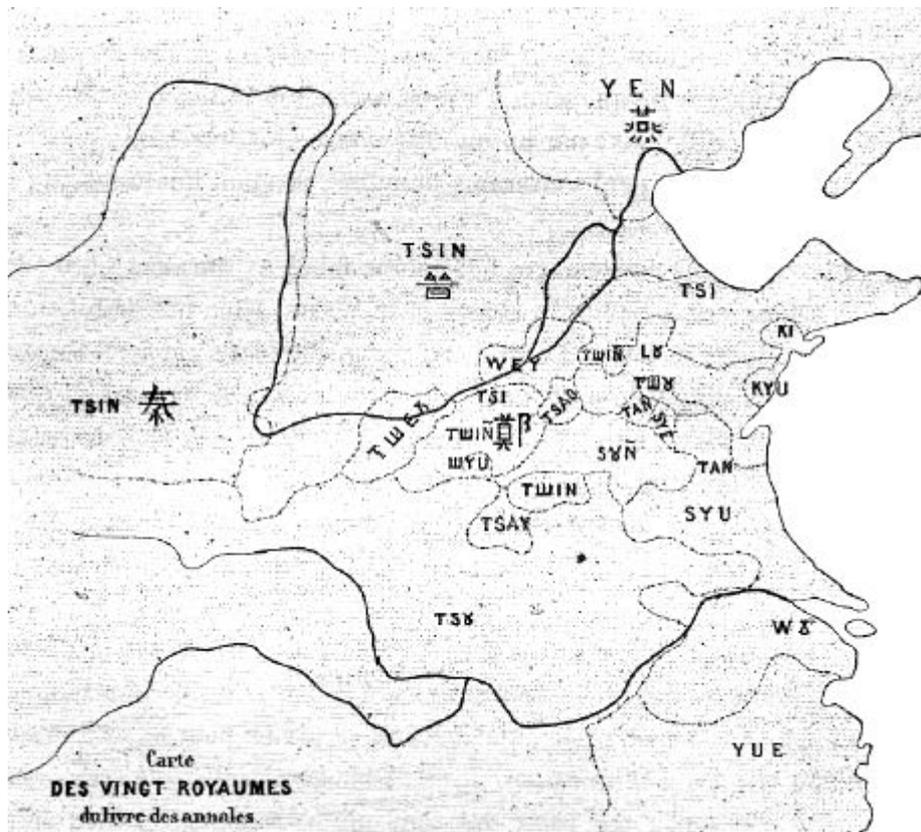
Après Shun, avec Ta-yu, ou le grand Yu, commence la première dynastie dite de Shya (Hia), à laquelle on donne dix-sept princes. Les fautes du dernier d'entre eux amènent sa ruine. La seconde dynastie, dite de Shañ, arrive au pouvoir, et après vingt-huit règnes tombe par les mêmes causes. Il est, toutefois, permis de croire que ces crimes n'ont été si remarquables que parce que ceux qui les commettaient ou auxquels on les attribue furent vaincus : suivant qu'une dynastie dure ou disparaît, les mêmes actes prennent dans l'histoire des noms assez différents.

La dynastie des Tshex arrive au pouvoir fondée par deux grands hommes. Wen-wañ, le prince lettré, et Wx-wañ, le prince guerrier, le premier souverain de cette dynastie, à laquelle on accorde trente-cinq règnes. Les Tshex sont enfin détruits et remplacés par les Tsin.

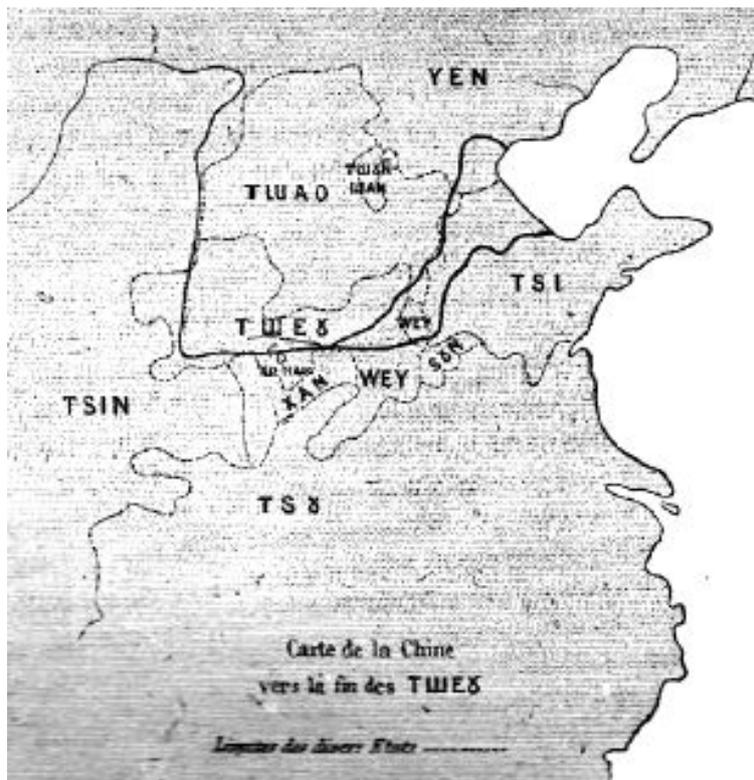
On dit que le grand Yu partagea en neuf provinces, ou tshex, la partie de la Chine sur laquelle il régnait.

Sous les Shañ, la division du pays fut à peu près la même, ou du moins n'est pas assez connue pour qu'on puisse dire en quoi elle différait de la division faite par Yu.

Au temps des Tŭeŭ, et probablement avant eux, il existait un certain nombre d'États ou de seigneuries indépendants les uns des autres. La maison des Tŭeŭ, souveraine d'un petit État, en annexa d'autres dont elle fit des apanages. Souvent les vassaux se soulevèrent : quelquefois ils furent soumis ; quelquefois ils devinrent libres ou leurs territoires eurent de nouveaux maîtres. Des ligues ou des unions se formèrent sur divers points : les Tŭeŭ furent prépondérants ; mais l'unité de l'empire n'exista qu'après eux.



p.027 Le nombre des souverainetés ou des apanages varia singulièrement pendant la longue durée de la dynastie des Tŭeŭ. La géographie de ces temps est incertaine, insaisissable. On compta à la fois jusqu'à cent quarante-cinq seigneuries ou suzerainetés ; on ne voit cependant figurer dans l'histoire que sept familles souveraines contemporaines des Tŭeŭ et partageant avec eux l'empire.



La première capitale de l'empire ou de la principale de ses divisions passe pour avoir été voisine du site actuel de Xo-nan (Ho-nan fou). On croit que Шun et Yu avaient leur capitale à Yǎñ-tweɤ, aujourd'hui Twañ-nñan (Tchang-ngan), dans le Шen-si (Chen-si). On peut considérer aussi comme la capitale de Yu, I-tweɤ, aujourd'hui Tai-yuan. Xo-nan paraît avoir été la capitale ordinaire des Tweɤ : on cite cependant Xao-kiñ, aujourd'hui Шyen-tañ, voisin de Si-nñan (Si-ngan fou), comme la capitale de Wɤ-wañ ; et Шao-ko, aujourd'hui Wey-xwey, comme celle du dernier prince de cette dynastie. La Chine a très souvent changé de capitale : il en était de même de l'ancienne France, sous la dynastie carlovingienne par exemple ; on p.028 pourrait même ajouter que, dans ces deux pays, la capitale et la prépondérance ont presque toujours appartenu au nord, rarement au centre, jamais au midi, si ce n'est, pour la France, à l'époque très éloignée de nous où Marseille seule unissait ce pays au monde civilisé, romain, carthaginois ou grec.



L'homme est doué d'instinct et d'intelligence : l'instinct inspire ses premiers actes, détermine les grandes lignes entre lesquelles se meuvent ses institutions et sa vie ; l'intelligence fait tout le reste. L'instinct est le même pour tous les hommes ; l'intelligence est inégalement répartie entre leurs diverses familles : il en résulte dans les simples et premiers développements de toutes les fractions de la race humaine une similitude extrêmement frappante, et dans les progrès ultérieurs et plus hauts de chacune d'elles des dissidences de plus en plus profondes, une inégalité chaque jour plus grande. L'homme donc, animal perfectible, conduit par une force divine dont le contrôle et le secret lui échappent, suit d'abord un étroit sentier ; puis, libre et raisonnable, choisit ses voies et marche vers un état moins imparfait.

Ainsi certaines institutions, certains outils, certaines armes, sont communs à tous les sauvages, sans qu'on en puisse un instant penser

qu'ils les aient reçus les uns des autres. Toutes les contrées de la terre ont vu tailler le silex, et plus tard fondre le bronze et forger le fer ; toutes ont connu l'arc et la lance ; le bomerang australien se retrouve au centre de l'Afrique, les pirogues de l'Océanie dans la tourbe irlandaise ; les habitations lacustres de la Nouvelle-Guinée ont jadis existé sur les lacs de la Suisse, et les amas de restes et de débris appelés par les Danois *kjökken mödding* se rencontrent sur les bords du détroit de Magellan comme sur les côtes du Danemark. La différence des climats et des lieux a fait seule celle des usages, et si tant de peuplades sauvages sont parties d'un même point de la terre, ce n'est pas sur ce point unique qu'elles auraient appris les unes la vie polaire, les autres la vie tropicale ; tout ensemble la chasse et la pêche, la vie pastorale et le labourage.

L'examen des faits nous démontre, au contraire, que des inventions où la raison humaine a plus de part, celle de l'écriture par exemple, ont été faites en plusieurs lieux et renouvelées peut-être à plusieurs époques. De mêmes problèmes entraînent de mêmes solutions.

La science ne nous dit point si l'humanité n'a qu'un berceau, en quel temps elle s'est fractionnée : mais elle nous montre l'unité humaine dans l'unité de tous les débuts humains et des traits principaux de toutes les civilisations.

Les premières créations de la pensée humaine sont les mêmes partout : le sol déchiré par la charrue, entr'ouvert par des cataclysmes, a montré plus d'une fois à l'homme craintif des premiers âges les lourds ossements des mastodontes ou le <sup>p.029</sup> monstrueux aspect des grands sauriens. De ces débris naquirent la race des Titans et les monstres de la Fable, Pan-k $\chi$  et le Dragon <sup>1</sup>. Les premiers possesseurs de la terre remuaient les montagnes ; ils gouvernaient le ciel ou le combattaient et en étaient vaincus. Pan-k $\chi$  le sculpta ; son corps forma la terre. Leur

---

<sup>1</sup> Les Chinois parlent souvent d'os de dragons trouvés dans des cavernes ; il est probable qu'il s'agit de fossiles. Le dragon ressemble beaucoup à quelques-uns des anciens sauriens que nous connaissons.

taille était énorme ; ils vivaient des milliers d'années ; leur figure était étrange. L'auguste souverain céleste avait des écailles ; l'auguste souverain terrestre avait des pattes d'oiseau ; l'auguste souverain humain avait une tête d'ours ou de bœuf. Ceux qui leur succédèrent, ceux dans lesquels on peut voir les pères des nations, ont encore un pied dans la Fable : Fx-wi régna cent quinze ans, et Wen-nxñ cent quarante. Yu le Grand avait neuf coudées de hauteur. C'est, du reste, beaucoup moins que notre mère Ève, si l'on en croit son tombeau vénéré à Djeddah par les musulmans.

Des hommes d'une si belle longévité et d'une si belle taille ne pouvaient manquer d'être fort sages et fort heureux. C'est une tendance naturelle à l'esprit humain de chercher ainsi dans le passé une perfection et une puissance que le monde ne connaît plus. Partout l'âge d'or fut le premier âge du monde, et la moralité humaine parut en décadence. Hésiode invoquait déjà les temps passés ; les Romains en appelaient à Numa ; nous-mêmes parlons du *bon vieux temps*. Nous ne pouvons nier, cependant, les progrès que le sentiment de la justice et la conscience de la solidarité humaine ont faits parmi nous depuis l'antiquité et dans des temps même modernes.

Aux yeux des Chinois, les rois Yao et Sun furent les plus vertueux d'entre les hommes. Confucius a pris soin de leur faire dire, dans le Xx-kiñ, tout ce qu'il regardait comme beau et comme sensé. Leurs discours respirent une morale pure, trop pure peut-être pour le gouvernement des peuples ; et, bien que les maîtres de la Chine les sachent par cœur et les répètent souvent, il ne paraît pas que leurs sujets en soient plus heureux. Yu le Grand était si vertueux que son règne fut marqué par une pluie d'or (yu kin, littéralement : *il plut de l'or*) <sup>1</sup>.

L'histoire de la Chine présente à chaque instant des signes analogues. Le foñ-xwañ, oiseau céleste, apparut à l'avènement de l'ancien empereur Sao-xao. Ses proverbes disent que les animaux

---

<sup>1</sup> Traduire la pluie d'or par une chute d'aérolithes est un accommodage purement européen.

fabuleux, le ki-lin par exemple, se montrent quand l'empire est bien gouverné, que le fleuve Jaune devient clair quand il paraît un sage, et que la pierre précieuse (fabuleuse) yué, habituellement entourée de vapeurs, ne se laisse apercevoir que lorsqu'il se rencontre un magistrat vertueux qui refuse les présents. Je suis contraint d'ajouter qu'on ne l'a encore vue qu'une fois en Chine : le <sup>p.030</sup> magistrat dont la probité fit sortir le yué de son nuage s'appelait Sxñ yu-yuen <sup>1</sup>.

En Chine, comme en Égypte et en Grèce, les premiers princes furent les inventeurs de tous les arts : ils enseignèrent aux hommes à se vêtir, à cultiver la terre : ils imaginèrent l'écriture, fixèrent les mesures, le calendrier. Plusieurs de ces progrès peuvent être considérés comme s'étant accomplis de leur temps. Il est évident, toutefois, que ceux qu'on appelle des historiens ont trop préjugé du génie des premiers hommes, et que la piété publique a trop facilement reçu leur témoignage. Notre monde moderne n'est pas si reconnaissant : l'Espagne a vu Colomb chargé de fers. Je n'ai pas besoin de rappeler ce qu'ont vu d'autres pays, ni d'exposer pourquoi l'esprit de l'Europe semble avoir passé l'Atlantique.

Le peuple chinois nous apparaît d'abord établi sur les bords du fleuve Jaune. Ce fleuve vagabond, courant sur la couche épaisse de ses alluvions, l'entame, la déchire, s'y creuse souvent de nouveaux chemins. Il fut toujours terrible en ses débordements : il fallait, pour qu'il fût à peu près enchaîné, qu'un peuple nombreux eût à veiller sur de riches cultures. L'exagération est le trait général des anciennes histoires : il n'est donc pas étonnant que la Chine nous raconte un déluge, ou plutôt seulement une grande inondation domptée par le génie de ses sages rois Yao et Shun. Vouloir identifier ce déluge avec celui de la Bible me paraît puéril : il ne faut pas torturer l'histoire en vue d'un rapprochement chronologique. Ceux qui ont tenté cette entreprise n'ont pas bien expliqué comment les prédécesseurs, admis

---

<sup>1</sup> Les Chinois sont trop modestes : il se rencontre d'honnêtes gens parmi ceux qui les gouvernent. S'ils n'avaient aperçu qu'une fois cette fameuse pierre, il serait bien à craindre que les Turcs et les Arabes ne l'eussent pas encore vue.

par eux, de Yao et de Shun, avaient soustrait leur peuple au déluge, ou comment les premiers colons avaient pu, venant de l'ouest, traverser toute l'Asie pour retrouver à son extrémité orientale les plaines de la Chine encore inondées. Rapprocher cette inondation de certains déluges, ou plutôt de certaines inondations mentionnées par les Grecs, serait une prétention moins justifiable encore. On n'a jamais pensé que ces inondations se fussent étendues fort loin, et l'observation nous apprend que des régions éloignées de la terre sont plus ordinairement, à un moment donné, le théâtre de phénomènes opposés que celui de phénomènes pareils. Il est naturel que les écrivains jésuites aient désiré accorder la Bible et Confucius ; nous n'avons point à les suivre sur un pareil terrain, et tout doit nous porter à croire que l'inondation chinoise, beaucoup moins ancienne que les diverses dates données au déluge biblique, fut le simple effet d'un été très chaud et d'une grande fonte de glaces dans les hautes régions où le fleuve Jaune prend sa source.

p.031 Les Grecs, les Romains, et probablement tous les peuples, lorsqu'ils s'établirent et voulurent cultiver le sol, le divisèrent en carrés égaux qu'ils se partagèrent soit également, soit d'après certaines conventions. Les Chinois en ont agi de même : le caractère qui, dans leur langue écrite, signifie un champ, rappelle même par sa forme  cette ancienne pratique <sup>1</sup>.

Les rois, les nobles, ou les chefs de clan, recevaient un nombre de parts proportionné à leur rang. La part de quelques-uns formait, par exemple, le quart ou le neuvième des parts totales assignées à son clan. Lorsque c'était le neuvième, elle était placée au centre. Elle était sans doute alors égale à quatre, à neuf, à seize, etc., parts ordinaires, et il est à croire que les petits colons devaient à leur chef des corvées pour la culture de ses terres. Cette organisation ressemblerait un peu à celle du servage russe. La partie centrale, ou certaine autre partie de

---

<sup>1</sup> Ce caractère a de légères variantes ; mais la forme donnée ici, et qui est d'un usage actuel, est extrêmement ancienne : il se prononce tyen. En agriculture, ce mot s'emploie aujourd'hui pour désigner les terres à riz, par opposition aux terres à blé, appelées ti (terre).

l'héritage commun, a pu être aussi réservée au roi et cultivée pour lui, ce qui aura conduit plus tard à l'impôt en nature très anciennement connu en Chine <sup>1</sup>. Il paraît extrêmement probable que les populations étaient réparties en groupes de familles ou d'individus formant des nombres carrés. Le système décimal, très ancien en Chine, paraît de plus avoir servi de base dans la police et le gouvernement des villes, dont les populations <sup>p.032</sup> étaient divisées par groupes de mille, de cent, de dix familles. On comprendra, toutefois, qu'il ne faut pas regarder ces divisions artificielles comme un fait constant et absolu : il suffit qu'elles aient existé un instant, ou même été seulement conçues et tentées, pour que certaines dénominations et certains usages en aient conservé la trace.

La nation chinoise se composait, au début, d'un certain nombre de clans réunis sous une même autorité. Chacun de ces clans devait avoir un nom. Chacun d'eux donna un nom, le sien peut-être, au territoire sur lequel il se fixa ; mais, sur tout cela, nous ne pouvons arriver qu'à des conjectures plus ou moins probables. Les noms individuels se retrouvent chez tous les peuples : les noms de famille, au contraire,

---

<sup>1</sup> On pourrait, en se basant sur les livres de rites et leurs divers commentaires, arriver aux conclusions suivantes :

Le pied chinois, au temps des Tcheou, divisé en parties décimales comme toutes les mesures chinoises, était, d'après Gaubil, au pied français dans le rapport de 1.000 à 1.016. Il était donc égal en mesure métrique à 0,31962m, soit à environ 32 centimètres. Dix pieds en longueur faisaient un tchañ ; six pieds étaient un pou, ou pas double ; et un carré de six pieds de côté s'appelait de même un pou ; cent carrés pareils sur une seule ligne, soit un parallélogramme de six pieds sur six cents pieds, formait un moo, mesure agraire d'une forme bizarre qui représentait non un champ, mais un, deux ou trois sillons ou rangées d'arbres. Cent de ces parallélogrammes réunis formaient un carré de six cents pieds de côté, c'est-à-dire égal à un peu plus de trois hectares et demi (36.776 mètres carrés) ; cela pouvait être un héritage, surtout si la culture du riz y était pratiquée. Ce carré se nommait fou.

Un carré formé de neuf fou était appelé tsiñ : le tsiñ avait dix-huit cents pieds de côté. Cette longueur constituait le li, égal à 575,316m. Le fou du milieu était appelé kouñ-fou, ou fou du prince, ou fou public, fou de l'État ou de la communauté.

Quatre tsiñ faisaient un yi ; quatre yi un kyeou ; quatre kyeou un tyen ; quatre tyen un chyen, nom actuellement donné aux districts ; quatre chyen un tou, et quatre tou un touñ.

Il y avait encore des carrés de dix lis et de cent lis de côté. Les villes avaient ainsi une dimension fixe ; elles avaient un nombre déterminé de portes, quatre le plus souvent ou une au milieu de chaque face. Je n'entrerai pas à cet égard dans plus de détails. Une organisation si complète, une régularité si absolue, rappellent plus certaines utopies que le spectacle réel de la vie des peuples.

supposent un certain développement de la civilisation : les Turcs et les Arabes n'y sont point arrivés, si ce n'est par exception, et les populations rurales d'une grande partie de l'Europe ou n'en ont point encore, ou ne les ont pris que dans des temps très modernes et sous la pression de l'autorité souveraine. On peut même dire que presque partout des sobriquets individuels sont substitués à ces noms dans le commerce habituel de la vie.

Les Chinois assurent que c'est Wen-wañ, de la famille de 文, qui imposa au peuple les noms de famille. Il n'est pas probable, en tout cas, que l'origine des noms actuels soit plus ancienne ; et parmi les utopies dont la Chine a été en Europe le sujet, il n'en est pas de plus étrange que celle qui diviserait la population ancienne de la Chine en cent tribus ou cent familles distinguées par cent noms.

Les sinologues, ceux surtout qui vivent au milieu des Chinois, seront peut-être étonnés de me voir relever une erreur aussi grossière ; mais elle se répète, elle s'imprime, et ce sont des utopies semblables, accumulées depuis trois cents ans, qui ont créé la Chine de paravent qui cache la Chine véritable.

Le peuple chinois se désigne souvent lui-même par les mots de Pae-kya, Pae-siñ : mot à mot, cela voudrait dire les cent maisons, les cent noms ; mais le mot pae, cent, figure simplement ici comme un signe du pluriel : on dit les cent mandarins, Pae-kwan, quand on veut désigner toute l'administration ; on dit de même en français les cent coups. Les Chinois emploient souvent ainsi différents nombres ; ils disent : les quatre mers, les quatre voisins, les dix mille royaumes. etc. Quant aux cent noms, sous le titre de Pae-kya-siñ, c'est-à-dire, mot à mot, les noms des cent familles ou les cent noms de famille, mais, en réalité, tout simplement les noms de famille, Wañ-tsin-wiñ, un des commentateurs du San-tsö-kiñ, a publié une liste de quatre cent cinquante-quatre noms de famille, dont quatre cent vingt-quatre s'écrivent par un seul caractère et trente exigent deux caractères. Cette liste est encore loin de contenir tous les noms : il y en a de froids, comme on dit en chinois, c'est-à-dire d'un usage peu fréquent : il y en

a dont l'emploi est limité à quelque province, et que l'auteur a p.033 oubliés ou omis à dessein. Bazin en a trouvé, en effet, dans la Biographie générale, deux mille trois cent quarante-cinq, dont sept cents exigeaient deux caractères.

Mais supposons qu'il n'y ait que quatre cent cinquante-quatre noms : chacun de ces noms est représenté par un ou deux caractères idéographiques, dont la prononciation varie de province à province, qui peuvent se lire en toutes les langues par autant de mots différents. Ces caractères ont un sens : supposons-en un dont le sens soit forgeron, il répondra à la fois à tous les noms français dérivés du mot *faber* : Fabert, Favre, Lefèvre, Lefébure, etc. ; aux noms anglais : Smith, Smythe, etc., etc. On voit par là que les Chinois n'ont pas beaucoup moins de noms que nous-mêmes.

S'ils portaient les noms de leurs anciens clans, chacun de ces noms ne serait pas répandu, comme cela a lieu, par tout l'empire. Il y a donc lieu de penser qu'ils se sont distribués, à une certaine époque, des noms choisis parmi les mots les plus usuels, et les mêmes ou à peu près, partout, comme on distribue des noms et des numéros pareils aux rues et aux maisons de différentes villes. On dit que ceux du même nom ne contractent pas mariage. Je ne sais jusqu'à quel point cela serait exact dans la pratique ; mais il est certain que ce serait pousser loin la crainte de la consanguinité, car ceux d'un même nom, étant souvent au nombre d'un million, ne sauraient être parents bien proches. Je suis porté à croire qu'il n'y a là qu'une idée superstitieuse. Nous trouverions l'exemple d'une superstition pareille en Australie : dans certaines tribus indigènes, un petit nombre de noms individuels sont, dans un certain ordre, distribués à ceux qui naissent ; et, bien que la consanguinité ne soit pas prise en considération, les hommes d'un certain nom ne peuvent s'unir aux femmes d'un certain autre nom. Cette coutume n'a pas plus de fondement rationnel que l'observation des jours heureux et malheureux ; mais il ne faut pas s'attendre à ce que les actions des hommes puissent toujours s'expliquer par la raison.

Les princes européens prennent les titres de roi, ce qui signifie directeur, magistrat, ou d'empereur, ce qui signifie général (*imperator*) ; les princes tartares s'appellent khan, titre féodal commun aux chefs de tribu comme à ceux de nation ; les souverains des grands États de l'Asie ne sont pas si modestes : ils s'intitulent roi des rois. grand roi et mafia-rajah, ce qui a le même sens ; padichah, c'est-à-dire partageur (des couronnes). Le chef de la nation chinoise ne prenait guère dans l'antiquité que les titres de ti ou de wañ, seigneur ou roi ; les Tuer se qualifièrent de wañ, appellation aujourd'hui commune en Chine et considérée comme la traduction du mot tartare khan ; à partir des Tsin, enfin, ils furent appelés xwañ-ti et xwañ-шаñ, termes difficiles à traduire, mais d'une forme superlative, comme souverain suprême, sommité auguste, et que nous rendons par celui d'empereur, parce que nous qualifions <sup>p.034</sup> assez ordinairement d'empire soit un vaste État entouré d'États subordonnés, soit un État nouveau ou à demi barbare <sup>1</sup>.

La souveraineté était d'abord purement élective ; les chefs ou le peuple y portaient, comme chez les Francs et tous les Barbares, celui qui leur paraissait le plus courageux ou le plus sage. Peu à peu, ce fut au prince qu'il appartenait de choisir son successeur, soit parmi les membres de sa famille, ce qui eut ordinairement lieu, soit en dehors des siens, ce qui arriva quelquefois.

Le pontificat, ou plutôt une certaine forme de pontificat, est une des attributions ordinaires des premiers rois et, partant, des chefs des monarchies les plus anciennes. D'après l'antique tradition, les chefs de la nation chinoise, la résumant en leur personne, la représentent devant la Divinité. Suprêmes pontifes du ciel et de la terre, eux seuls leur peuvent offrir des sacrifices ; et tandis que les dieux subalternes ou les génies, que les héros et les mânes, souffrent le culte de tous les hommes, le ciel accueille seulement les prières des rois, qui sont ses délégués près de la race humaine.

---

<sup>1</sup> Pour me conformer à l'usage, j'emploie cette expression, bien que le sens du mot *imperator* la dût faire rejeter, la traduction de ce mot étant tsañ-kyun, prononcé en japonais sio-goun, ce qui est le titre non du chef de la nation japonaise, mais de son lieutenant militaire.

Les princes chinois se qualifient de fils du ciel, comme les monarques français s'appellent fils aînés de l'Église. Ce titre de fils du ciel n'est d'ailleurs pas particulier à ces princes ; les souverains du Japon le prennent aussi, et ce même titre, écrit avec les mêmes signes, ne diffère d'un pays à l'autre que par la façon de le prononcer (tyen-tsö) en Chine, et ten-zi au Japon).

Ce pontificat primitif, on pourrait dire naturel, ne doit pas être confondu avec la théocratie à laquelle les religions prophétiques peuvent donner naissance ; avec le khalifat arabe et ottoman, par exemple, exercé par des princes qui se disent l'ombre de Dieu (zil Allah) : dans ces théocraties, le gouvernement est une partie du sacerdoce : la religion fait toute la loi.

En Chine, au contraire, le sacerdoce n'est qu'une fonction de celui qui gouverne ; la religion est vague, entourée de plus de respect que de foi ; elle ne s'impose que par l'antiquité de sa tradition, son caractère inoffensif, une certaine poésie ; elle est si limitée, d'ailleurs, qu'elle est presque un mythe, et que le pontificat est plutôt encore un titre qu'une fonction.

Le souverain pontificat de l'ancienne Rome était quelque chose d'analogue : César l'avait obtenu ; Lépide s'en empara ; mais après lui Auguste et tous les empereurs, jusqu'à Gratien qui en répudia le titre, furent souverains pontifes. A Rome alors, comme en Chine aujourd'hui, le pontificat n'était plus qu'une dignité pure, un <sup>p.035</sup> honneur qui semblait inséparable du rang suprême : Constantin et d'autres empereurs purent être chrétiens sans que le peuple cessât de les regarder comme souverains pontifes ; des princes chinois ont pu de même suivre diverses religions, le bouddhisme surtout, sans cesser d'être fils du ciel et de se prosterner devant ses autels.

Il existe d'ailleurs, en Chine et dans le Thibet, deux autres chefs de secte dont l'influence religieuse est plus grande que celle du fils du ciel ; ce sont : le twañ-tyen-ssö, premier pontife du tao, qui réside à Kwei-twi, dans le Kyañ-si, et le Bouddha vivant, qui habite Hlassa. L'empereur Xwey-tsɿñ, de la dynastie de Sɿñ, se fit chef du tao ou

d'une de ses sectes. Les historiens blâment cette conduite comme impie et insensée.

L'empereur est qualifié de sage et de saint ; il a sa place dans le panthéon. L'empereur régnant (Taï-kin xwaï-ti, empereur actuel) y figure sous des traits conventionnels et invariables, qui représentent successivement tous ceux qui règnent. Au Japon, où la tradition paraît s'être plus conservée ou plus développée, bien que probablement elle soit d'origine étrangère, le caractère divin de l'empereur est plus accusé. En Chine, l'empereur mort n'est plus qu'un ancêtre auguste pour ses descendants, et qu'un personnage historique diversement apprécié pour la nation en général. Les Chinois ne vont donc pas aussi loin que les Romains de la décadence : il faut peut-être avoir été bien grand pour tomber aussi bas ; pour adorer le crime jusque chez les morts, qui n'en peuvent plus commettre.

Le culte que l'empereur rend au ciel, il le reçoit des hommes, qui se prosternent à leur tour devant lui. On se prosternait aussi devant les rois de Perse : Thémistocle le fit ; des ambassadeurs grecs qui l'avaient fait furent mis à mort par leurs concitoyens, justement indignés de l'injure qu'ils avaient infligée à leur race. L'islamisme adopta cette pratique, et, l'ajoutant à la prière, la réserva pour Dieu seul ; mais il est digne de remarque que d'une extrémité à l'autre de l'Asie, et probablement depuis les temps les plus reculés, la cérémonie assez compliquée de ce prosternement est la même dans tous ses détails. Les différences sont si peu importantes que les musulmans, considérant le ko-to comme un rikat véritable, s'y sont refusés souvent, comme à un acte d'idolâtrie. Il ne serait donc pas déraisonnable de penser que ce rite a pris naissance en Chine, d'où il aurait passé en Perse et dans l'islamisme. Parmi les petites différences qu'on peut apercevoir entre la cérémonie chinoise et la cérémonie musulmane, il y a lieu seulement de signaler la prescription faite aux Chinois, sinon de tout temps, du moins à une certaine époque ou dans certaines circonstances, de tenir leurs mains derrière leur dos. La crainte des régicides explique cette particularité.

A cité du pontificat impérial existe le sacerdoce augural, dont

l'importance, autrefois très grande, a fort diminué. Le 山x-kiñ nous montre, aux débuts mêmes de la p.036 monarchie, de grands feudataires chargés héréditairement de l'observation des astres. Le soleil, la lune, les planètes, les constellations, chaque étoile même, passent pour présider à l'existence du prince ou des grands de l'État, au sort des provinces et des villes. Les éclipses, les comètes, les pluies d'aérolithes, certains nuages, sont des avertissements célestes. Il faut interpréter les présages que fournissent les cinq éléments, la terre, le bois, le feu, le métal et l'eau ; l'apparition des monstres, les métamorphoses, telles que celle d'un cheval en homme sous le règne de Li-wañ, de la dynastie de Tux, sont des signes qui appartiennent à l'élément bois. Il faut, enfin, connaître les jours heureux et malheureux, expliquer les songes du prince. La Chine avait, de plus, des pratiques augurales qui lui étaient particulières : je ne citerai que la lecture de douze cents signes qui pouvaient se former par le fendillement d'une écaille de tortue exposée au feu, et la divination à l'aide de brins d'herbe de diverses longueurs.

Si l'on en croit les anciens rituels, les Tux exerçaient, dans les limites de leur État, un pouvoir assez absolu. Il y avait des ministres au nombre de six ; les fonctions publiques n'étaient qu'exceptionnellement héréditaires. Un magistrat distribuait les terres vagues ; d'autres levaient divers impôts qu'il serait peut-être permis de croire moins anciens : on peut admettre et l'on doit remarquer la taxe sur les marchés ou les boutiques, et la corvée due, dans les premiers temps, pour trois jours seulement par an. Il y avait des assemblées, mais elles ressemblaient plus à des réceptions qu'à des conseils. Le culte, les cérémonies, l'étiquette, la musique, faisaient toute la constitution de l'empire. L'empereur pouvait élever des temples à sept de ses ancêtres ; les grands n'en pouvaient élever, suivant leur rang, qu'à cinq, à trois, à un des leurs ; le peuple honorait les siens dans ses maisons. Quand l'empereur conférait un emploi ou donnait une mission, il en envoyait un signe visible, tel qu'une hache, un arc et des flèches. Les costumes et divers objets de ce temps ont été conservés par le dessin et reproduits dans divers ouvrages, l'explication, par exemple, des trois livres de rites.

On n'avait pas encore l'habitude de s'asseoir sur des sièges : cette coutume n'est venue que sous les Leañ ; nous l'avons prise des Égyptiens et des Grecs ; les Turcs, les Arabes, les Japonais, ne l'ont pas encore. Ce seul fait suffirait à montrer combien les Japonais, dont toute la civilisation est chinoise, sont loin d'être, comme le pensent les amateurs de curiosités, supérieurs à leurs maîtres.

On n'écrivait encore que sur des tablettes de bambou, mais déjà l'on faisait des chansons. On chansonnait les grands, les ministres, les princes, et les princes se préoccupaient de faire composer et répandre dans le peuple des chansons qui les <sup>p.037</sup> fissent valoir. La chanson est le journal des peuples qui n'en ont pas : elle a cours chez tous les sauvages ; elle est très puissante chez les nègres, non seulement en Afrique, mais même dans les colonies où l'esclavage les a portés. C'est une erreur de croire que, parce qu'il subit parfois la force, le monde se gouverne d'ordinaire autrement que par la pensée : on supprime la presse ; mais la presse n'est à l'idée que ce que la fenêtre est à la lumière : la parole fugitive, l'insaisissable pensée, restent libres, et rien n'est changé au péril que les princes peuvent courir. Si la presse faisait les révolutions, l'Asie et le passé ne les connaîtraient pas : là, cependant, sont et furent les dynasties les plus fragiles et les règnes les plus éphémères. Sur ses seize derniers règnes, la Turquie illettrée compte huit princes déposés, quatre princes assassinés. Le régicide est l'hôte constant des citadelles royales.

Il est remarquable que ses premiers livres nous montrent la Chine se transformant ou transformée déjà, passant du régime féodal au régime monarchique. Nous voyons, dans le Li-ki, cinq ordres de nobles créés ou tout au moins reconnus par le prince, distingués par des titres, pourvus de biens héréditaires, et une classe intermédiaire de noblesse officielle ou administrative dont les membres, appelés ta-fx, ou illustres pères (*patres*), jouissaient de bénéfices conférés à vie.

Ce spectacle est à peu près celui de notre moyen âge ; mais il ne se rencontre point aux débuts mêmes de l'histoire : la vraie noblesse, la noblesse primitive sortie de la terre et du peuple, ne doit rien au

caprice des rois ; elle est un fait divin qui a sa raison d'être, sa place et son heure. Tutrice du peuple, dès que le peuple est majeur elle a sans retour perdu sa puissance ; mais le souvenir des services rendus à la patrie, du sang qu'elle a versé pour tracer ses frontières, reste une part notable de l'héritage public.

L'opinion seule fait d'abord l'autorité des nobles : car c'est l'opinion seule qui juge et classe les hommes, et tout signe visible de ce classement est menteur. A peine, cependant, la royauté se voit-elle maîtresse et seule que, jalouse d'enchaîner à son char un simulacre de ses rivaux, elle imagine ces titres qui, distribués à ceux qui l'entourent, représentent la noblesse comme les couronnes de théâtre la royauté.

Les nobles romains, appelés de noms vulgaires, ne connaissaient point ces titres : des courtisans avilis des Césars, ils passèrent à leurs vainqueurs barbares et devinrent alors comme une livrée de la gloire. Prodigués, usurpés, abolis et rétablis plus tard, ils ont changé plus d'une fois des chenilles en papillons, mais sans jamais rien ajouter à la gloire ni rien ôter à l'infamie.

Cette noblesse conférée n'a point de raison d'être : les nobles sont un peuple d'autrefois. On ne saurait pas plus en faire qu'on ne saurait faire des Carthaginois ou des Babyloniens, Carthage et Babylone ayant cessé d'être.

p.038 En prodiguant ces honneurs, la royauté voulait humilier la noblesse, en abaisser le niveau, la rendre impopulaire même par les éclats d'un orgueil usurpé. Ce qu'elle a fait en Europe depuis le quinzième siècle, elle l'avait jadis fait à Rome, et elle l'avait fait en Chine dans des temps plus reculés, et toujours en recourant à des procédés semblables.

On ne saurait tracer un tableau de la féodalité chinoise. On doit supposer, cependant, qu'elle ressemblait à ce qu'est partout la féodalité, et plus particulièrement à ce qu'elle est restée sous sa forme la plus barbare, ou devenue sous une forme assez raffinée, dans deux contrées rapprochées de la Chine, la Tartarie d'une part, le Japon de

l'autre. La pauvreté du sol et la vie patriarcale d'une part, la division en îles innombrables de l'autre, et le développement d'une civilisation assez haute empruntée à la Chine, ont maintenu cet état social, et lui ont imprimé des traits aussi différents que ceux que pouvaient offrir les féodalités chrétiennes opposées aux féodalités arabes.

La féodalité n'est essentiellement ni meilleure, ni pire que la plupart des combinaisons politiques que les hommes subissent tour à tour. Elle fut batailleuse dans l'Europe divisée : mais elle ne le fut pas plus que la monarchie ou la démocratie ne le devinrent après elle. Elle est pacifique au Japon, et nous voyons les petits États féodaux de l'Allemagne vivre en paix les uns avec les autres. La guerre féodale est peut-être, du reste, moins dure aux peuples que les autres. Il est de coutume, parmi nous, de peindre le moyen âge sous de sombres couleurs, et d'en attribuer à la seule féodalité tous les vices. L'ignorance ou la misère de ces temps ne dépendaient cependant pas d'un système politique : c'étaient des peuples jeunes qui venaient d'hériter. Sans souvenirs dans le passé, sans relations au loin, ils avaient tout à apprendre et tout à faire. Ce bien-être matériel que nous estimons tant ne dérive point de nos lois civiles ou politiques ; il est le fruit d'un long travail, l'apport d'un commerce étendu. Plus le temps et la civilisation marchent, plus ce bien-être augmente, non seulement pour nous, mais pour les peuples mêmes dont les institutions diffèrent le plus des nôtres. Nos anciens rois n'avaient d'autre tapis que la paille ; des bœufs traînaient leurs misérables chars. Cette inégalité que la richesse a faite, la pauvreté première ne la connaissait pas ; le niveau général s'est élevé pour tous les hommes. Ce qui était précieux ou inconnu est devenu vulgaire ; l'aisance est plus commune ; le luxe s'est développé ; le progrès des communications a rendu les disettes plus rares et les épidémies sévissent moins. Si toutefois, sans arrière-pensée, on examine bien le moyen âge, on trouve l'Europe plus peuplée et ses habitants moins misérables que dans des temps plus voisins de nous : et l'on est contraint de reconnaître que si le despotisme fut une phase ultérieure de notre vie, ce ne fut pas un progrès dans le sens que d'ordinaire nous attachons à ce mot.

p.039 L'entreprise du pouvoir royal trouva en France un puissant auxiliaire dans les gens de loi, et plus tard dans les gens de lettres. Il en avait été de même en Chine : des sages, premiers instituteurs moraux du peuple, avaient paru, contemporains à peu près de Solon, de Dracon, de Lycurgue, de Numa. Confucius, le plus grand ou le plus habile d'entre eux, avait, six siècles avant le Christ, enseigné au peuple chinois des maximes, neuves peut-être alors, et qui ne nous paraissent banales que parce que, utiles et vraies, elles ont été partout et constamment répétées. Il professa l'amour de la sagesse : il eût été difficile, sans doute, de professer quelque chose de plus en des temps où l'on savait si peu. Comme beaucoup de sages, à qui leur sagesse n'ôte pas toute folie, Confucius aimait à diriger les autres, et, pour les réformer mieux, aspirait à les gouverner entièrement. C'est ainsi que, dans le dernier siècle, Rousseau, n'hésitant pas à se croire le plus vertueux des hommes, cherchait un peuple à qui donner ses lois, et faillit trouver une île assez novice pour les recevoir. Un grand et sublime railleur plaisanta cet horloger remontant l'horloge du monde, et son rire traversera les âges. Confucius eut aussi son Voltaire, mais plus modeste, plus indulgent, plus doux. Lao-tsö, ami de la retraite, cherchant la vérité pour elle-même, passionné pour l'idée, ennemi de l'action, reprocha avec quelque ironie, mais sans fiel et sans dureté, son ambition et son orgueil à Confucius, qui, grand voyageur, avait traversé plusieurs États pour le venir voir, comptant sur ses louanges, et dut s'en retourner chargé de conseils qui le troublèrent un moment et qu'il ne suivit pas.

De ces deux hommes, sans doute le plus sage et le meilleur était Lao-tsö : mais l'autre poursuivait les princes, tenait école, et se montrait partout avide de renommée et de crédit. Il n'obtint pas tout ce qu'il cherchait : sa vie était trop courte pour son ambition ; mais la semence déposée en terre devint un arbre, et par ses élèves, ses successeurs, avec l'aide du temps, ses livres, sa doctrine et son nom s'imposèrent à la Chine.

Sur Dieu, sur l'âme, sur l'origine du monde, il n'a rien dit que de vague. Le seul principe qu'il semble avoir voulu nettement établir, poser

d'une manière absolue, c'est le droit des sages, c'est-à-dire de lui-même et de ses disciples, à gouverner l'État. Aux traditions héréditaires, à l'initiative de l'esprit libre, il substitua la connaissance de ses livres et le fétichisme de sa parole. La Chine a suivi cette impulsion, et bientôt elle est devenue la proie d'une confrérie sans vraie piété, d'une académie sans vrai savoir, d'une ligue de pédants prétentieux et routiniers, impuissants à conduire le peuple et toujours prêts à gêner le prince.

Un peuple qui a changé de maître peut se croire libre ; il peut croire à l'égalité lorsqu'il ne voit rien de noble chez ceux qui le gouvernent. Il y a des égalités de différentes hauteurs : il paraît injuste que la domination soit le patrimoine de p.040 quelques-uns ; il paraît sage qu'elle soit partagée, naturel que le mérite en soit la première condition. Le choix du prince doit être éclairé, et ce choix sera meilleur s'il s'exerce sur toute une nation que s'il est limité à quelque classe restreinte.

Tout cela pourtant n'est point vrai, ou du moins ne l'est ou ne le peut devenir qu'à la seule condition de laisser à l'élection populaire dégagée de toute entrave la désignation aux principales magistratures ; encore faut-il que le peuple soit plus éclairé que ne le sont malheureusement encore ceux de l'Angleterre et de la France.

Dans les pays tels que la France, où les emplois publics se sont multipliés au delà de toute mesure, il est ordinaire de croire que le partage de ces emplois est le but en vue duquel la société s'est constituée. Quand un parvenu, sans mérite et sans gloire, pour s'humilier devant le maître, rappelle qu'il est parti d'en bas, la foule, au lieu de lui demander quelle route il a suivie, à défaut de celle des aigles, applaudit à ce qu'elle croit être un triomphe de la démocratie.

En y regardant, on s'aperçoit que le concours n'est vraiment ni bien large, ni bien libre, car l'éducation publique n'est pas encore venue l'ouvrir au grand nombre. Le mérite et la vertu n'ont pas de mesure exacte : l'opinion seule peut les classer ; elle a l'élection pour le faire. Quatre mille ans d'histoire montrent que les princes préfèrent les complaisants : que plus ils les prennent bas, et plus ils les trouvent complaisants : il leur faut le roseau qui plie, mais qui parfois se brise et

perce la main. Les examens, les concours, ne changent rien à cela : depuis vingt-cinq siècles, la Chine est là pour le prouver. La Chine, la Turquie, l'empire des Césars, voilà des démocraties dans le sens fallacieux de ce mot. Oserait-on comparer de tels gouvernements aux aristocraties de Rome, de Venise ou de Londres, aux démocraties véritables de Berne ou de Washington ? Et, qu'on le sache bien, si la même imbécillité ne règne pas ailleurs, c'est que la presse y luit et que le mal est récent. La France n'est pas plus mal administrée, pas plus mal servie que la plupart des États de l'Europe ; mais ne devait-on pas supposer, en 1789, qu'elle le serait mieux que l'Angleterre si, l'Angleterre gardant son vieux système, la France entrait hardiment dans une voie plus large ?

Tout bon gouvernement procède de l'élection populaire ou de l'hérédité, ou de la combinaison de ces deux choses, c'est-à-dire de ce qui est juste et de ce qu'on peut regarder comme prudent. L'élection, qui rapproche les magistrats et les citoyens, les contraint à s'appuyer les uns sur les autres, à marcher d'un même pas, fait l'égalité vraie, la fraternité juste et l'excellence des mœurs. Ceux qui critiquent sans relâche les peuples républicains montrent combien ils estiment leurs lois, car ils reprochent à ces peuples de n'être point des dieux : ils n'entreprennent point de les comparer à ceux que le despotisme conduit.

L'hérédité, c'est le privilège : l'inégalité, l'injustice. Mais cette inégalité cesse d'être <sup>p.041</sup> injuste si le bien public la demande, et si surtout elle n'existe que dans l'étroite limite où le bien public engage à la souffrir.

Ainsi, les fruits du travail ont un maître naturel, tandis que la loi décerne l'héritage. Elle pourrait le partager entre toute une famille, entre toute une commune : il semble plus humain qu'elle y appelle seulement, et à des titres égaux, les descendants du mort ; mais elle peut, afin de donner à la liberté des défenseurs plus forts. faire de quelques héritages le salaire d'une fonction qui se transmet avec eux.

Les Anglais ont obtenu un sénat indépendant en le faisant riche, héréditaire en partie, électif en partie. Moins de cinq cent cinquante

familles ont été inscrites ; chacune d'elles ne fournit à la fois qu'un seul noble, qu'un seul privilégié, pair ou électeur à la pairie, dont le pouvoir est consacré par la tradition et qui, par des liens étroits, se rattache à une portion du peuple et du pays, comme les *patres* romains aux *gentes* qui composaient la cité romaine.

Il n'y a là rien de plus ni rien d'autre que ce que demandait l'intérêt public ; il n'y a ni un privilège de trop, ni un noble apocryphe ; les titres répondent à une magistrature réelle : ceux qui en sont pourvus ne servent point le prince et n'en sont pas payés ; leur opulence ne coûte rien au peuple, leur famille seule en fait les frais. Le bon goût des nobles et l'esprit républicain du peuple ont de plus proscrit et fait disparaître tout ce qui, sans nécessité, choque publiquement et sans cesse l'égalité dans d'autres pays : la pompe inutile des uniformes, le fracas des broderies, l'exhibition publique des décorations ; aussi le peuple n'est-il ameuté parfois contre les nobles que par l'hypocrite clameur des parvenus envieux.

La porte de ce sénat n'est fermée ni à la gloire ni au mérite. Moins, cependant, elle s'ouvre, et mieux cela vaut, parce que la complaisance entre plus aisément encore que la gloire ou le mérite, et que des pairs de nomination royale, n'étant ni les véritables pairs du roi, ni les représentants du peuple qui ne les a point choisis, n'ajoutent rien à l'indépendance ni à la grandeur de cette assemblée, unique aujourd'hui dans le monde.

On trouvera peut-être que je me suis laissé entraîner bien loin de mon sujet ; je n'en suis pas loin cependant, si je fais sortir de l'histoire les enseignements qui font toute sa valeur, en dehors desquels elle n'a pas de raison d'être.



@

## TEMPS MOYENS

@

Les Tsin. — Grande muraille. — Despotisme. — Ancien commerce. — Révolutions chinoises. — Les Xan. — Les trois royaumes. — Division de la Chine. — Les Tañ. — Cultes étrangers. — Les cinq dynasties. — Les Souñ. — Invasion tartare.

p.043 C'est avec la courte dynastie de Tsin, deux siècles et demi environ avant le Christ, que s'ouvre la seconde période de l'histoire des Chinois : la féodalité n'est plus ; le despotisme commence ; la Chine est conquise ; les pasteurs, devenus menaçants, sont contenus ; le Japon est colonisé ; le nom et le commerce du grand empire atteignent la lointaine Europe.

La suzeraineté des Tux s'était plus : sept États indépendants leur disputaient la prééminence. Le plus occidental et le plus étendu, celui de Tsin, ayant vaincu les Tux, s'attribua leur rang. Tsaosyañ wañ fonda une dynastie que les victoires de son successeur, Shi xwañ-ti, rendirent souveraine. Les autres États furent annexés ; leurs princes périrent. La Chine presque entière fut soumise et divisée en trente-six provinces ; le pays de Canton, Nan-xaé, apparaît déjà comme tributaire ; Shyañ-yañ, dans le Shên-si, devint la capitale.

Shi xwañ-ti, véritable empereur, vit en face de lui, dans le nord, se dresser les Shyñ-nx, peuplades de race turque, qui, sous d'autres noms, avant et depuis, menacèrent la Chine. Contre eux, on avait déjà fortifié des villes, élevé même des remparts plus étendus et comme retranchés des provinces. Shi xwañ-ti unit et compléta ces travaux ; il construisit en quelques années la grande muraille. Bien qu'elle ne soit pas partout également élevée, bien qu'elle ne soit pas absolument continue, cet ouvrage prodigieux est unique : on n'oserait lui comparer le mur d'Adrien. De pareils travaux veulent et rappellent une antique barbarie. Quoi que les chroniqueurs rapportent, on ne croira jamais que ni cette muraille, ni les pyramides, aient pu se p.044 passer de la servitude et d'un profond mépris de la vie humaine. On devra cependant, entre ces deux vestiges du passé, distinguer celui qui protégeait un peuple de celui qui

prétendait seulement garder une poussière royale bientôt reprise par le vent et sur laquelle planent à peine des noms douteux.

On croit que le même empereur envoya au Japon quelques navires et quelques soldats, conquérant ainsi cet archipel, sinon absolument à ses armes, tout au moins aux idées et aux mœurs de sa nation. La secte des lettrés, gardienne des lois, maîtresse du pouvoir, était devenue insupportable ; un coup d'État eut lieu contre elle : 卍i xwañ-ti la frappa et la dispersa, comme d'autres frappèrent et dispersèrent plus tard d'autres corporations, d'autres sociétés, les Templiers par exemple. Les rudes Templiers tombèrent comme un chêne ; les flexibles lettrés plièrent comme un roseau, et, sous une autre dynastie, on les vit reparaître aussi gênants que les jésuites et sans l'excuse d'une même vertu. En les dispersant, on brûla leurs livres. Par ce qu'on en a retrouvé, on peut juger le tout, et il est permis de croire que l'esprit humain n'a pas perdu ce jour-là beaucoup plus qu'il ne perdrait si tous les livres religieux et canoniques des musulmans venaient à disparaître. C'est, du reste, assure-t-on, peu de temps après que le papier et le pinceau furent inventés. Ces inventions compensent amplement la perte de quelques vieilles fables.

Sur ce sol déblayé et ces cendres, le despotisme s'établit ; et comme sa forme et ses détails n'ont pas beaucoup varié, je puis le définir et le décrire dès à présent.

Les flots de la mer ne séparent point l'Europe de l'Asie : les Russes ne distinguent point ces deux portions d'un même tout, indivis dans leur empire. Ce n'est point la géographie, c'est l'histoire qui les oppose l'une à l'autre ; elles diffèrent par leurs mœurs et leur gouvernement : le Grec audacieux porte l'habit court ; le Perse efféminé porte l'habit long ; le despotisme est la loi de l'Asie ; la royauté garde en Europe quelque chose de républicain.

C'est de l'Asie que le despotisme, avec d'autres fléaux, nous est venu. Alexandre alla l'y chercher ; il en mourut. César l'introduisit à Rome ; et quand ce mignon de l'Asie fut tombé sous le poignard italien, le despotisme grandit sur son tombeau. Des peuples neufs rejetèrent ce

joug ou cherchèrent à le rendre moins pesant ; presque partout il en resta des traces, et, de siècle en siècle, on vit reparaître le constant pastiche du gouvernement et de la cour des Césars.

Au point de vue du crime, l'empire des Césars est presque sans rivaux ; le despotisme, cependant, est plus complet et plus net en Asie : on sent que son berceau, sa patrie, son domaine, sont là. Il y est de plus tellement semblable dans toutes ses manifestations et dans tous leurs détails qu'on peut dire que, pour tant de siècles et pour tous les empires de l'Asie, il n'y a qu'un seul et même gouvernement.

p.045 Je me suis demandé souvent comment des lois politiques si dures pouvaient être acceptées : en y réfléchissant, il m'a paru que la douceur des lois civiles expliquait seule la soumission du peuple. L'Asiatique est maître chez lui : il a gardé la puissance paternelle ; ce vestige des premiers âges est resté debout en Chine comme à Rome. L'Asiatique se marie et divorce comme il lui plaît ; il va, vient, trafique et prête sans rencontrer de loi qui le gêne ; et si ces conditions de la société ne sont pas les plus sages ou les plus favorables à tous, elles sont du moins de nature à satisfaire le plus ceux qui sont les plus forts, ceux dont le mécontentement est seul à redouter. On remarque avec surprise, quand on vient à y réfléchir, qu'il n'est pas de lois plus dures que les nôtres, et je parle des lois civiles. Je citerai seulement le mariage irrévocable, décrété par un concile, administrativement réalisé ; la conscription, qui pèse si rudement sur le pauvre ; l'inscription maritime ; la rude discipline et les jugements sévères des camps : ces choses composent la lourde armure des légions invincibles ; mais quand, sous cette lourde armure, les légions sont prêtes à plier, il faut alléger le reste de leur fardeau.

Le despote chinois ou asiatique, sans égaux, sans pairs, n'a ni ces conseillers sincères, ni ces fidèles amis que les princes de l'Europe peuvent rencontrer. Les cours européennes, à côté de quelques puérités et de quelques intrigues, présentent une certaine grandeur, une auguste simplicité ; ce qui est noble y peut entrer, et ce qui est

vrai peut s'y dire. En Asie, le palais est une citadelle, parfois à triple enceinte : des esclaves y gardent le prince, plus prisonnier qu'eux-mêmes ; des femmes, des eunuques et des pages l'amuse ou le servent. Cette tourbe imbécile et basse l'occupe de ses querelles, le trompe et le trahit ; elle lui cache son peuple <sup>1</sup>, elle l'isole, elle se le dispute, elle en fait l'involontaire complice de ses crimes ; parfois elle l'immole, elle jette sa tête au peuple révolté, et suit le cortège du vainqueur assez aveugle pour lui faire grâce.

C'est parmi ceux qui l'entourent ou leurs amis, c'est-à-dire parmi ce qu'il y a de plus vil, que le prince choisit ses agents. Le pays est au pillage ; et quand les pillards enrichis se croient assez puissants, ils se révoltent. La répression est aussi incertaine que l'attentat est probable : on a, en conséquence, recours aux moyens préventifs. Les princes héritiers du trône sont gardés à vue, très souvent en prison ; c'est ce p.046 qu'on appelle, en Turquie, le *kafes*, ou la cage. C'est en cage qu'ils apprennent le gouvernement des hommes. Les gouverneurs laissent à la cour des otages, soit toute leur famille, soit seulement leurs enfants : cette dernière combinaison, adoptée dans les contrées de l'Asie dites en progrès, est fort louée en Europe, où on ne se lasse pas d'admirer l'esprit éclairé de ces princes qui veulent réunir ainsi dans une école et élever à leurs frais les fils de leurs principaux officiers.

Le prince ne rendant point compte de l'emploi des revenus publics, ces revenus s'en ressentent. Les impôts ne se payent aisément et n'atteignent un chiffre élevé que là où ils se votent et où le budget se discute.

Le prince est donc très pauvre ; le peuple n'en est pas moins pillé : seulement ce pillage est un produit intermittent, et que les gouverneurs

---

<sup>1</sup> L'empereur sort en litière fermée, et ses satellites font évacuer les rues. Il est arrivé souvent que, pour se donner le spectacle du monde, des princes chinois aient fait élever dans leurs jardins des maisonnettes et des boutiques, où leurs esclaves feignaient de se visiter, de vendre et d'acheter, etc. Cela rappelle Trianon : les grands aiment à jouer aux petits. Un eunuque couche auprès de l'empereur : dans *l'Etat de France* de Boulainvilliers, c'est un valet de chambre qui couche près du roi. L'empereur a d'ordinaire sept concubines : celui des Turcs a de même sept cadines : tout cela se ressemble partout et toujours.

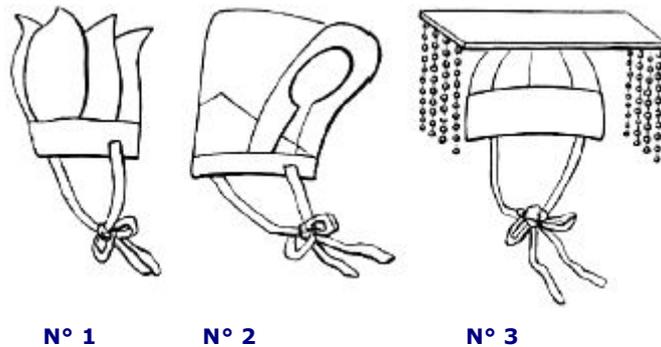
et les ministres se partagent. Le prince pauvre n'a qu'une mauvaise armée ; la cupidité des chefs en éclaircit les rangs, en dévore la solde, en supprime les vivres : l'armée est alors impuissante ou irritée ; elle n'est point l'obstacle, elle est quelquefois l'instrument des révolutions.

Les agents du prince, les membres de sa famille, peuvent provoquer ces révolutions ; quelquefois, cependant, elles trouvent des chefs plus obscurs. Par tout le monde, le despotisme fait éclore les sociétés secrètes ; il redoute toutes les associations : les Césars l'ont montré en persécutant le christianisme, et les associations naissent sous ses pas pour nier son principe et détruire sa puissance. La Chine, la Perse, l'Inde, la Turquie, sont pleines de sociétés secrètes sans programme bien arrêté, mais qu'on peut regarder comme communistes. La Turquie fut mise à deux doigts de sa perte par la révolte des derviches de Dédé-Sultan ; elle est pleine aujourd'hui de sectaires pareils, et il en est de même de la Chine.

La liberté seule a le pouvoir de licencier cette armée du désordre. Dès que tout peut se dire en public, personne n'ose plus encourir le ridicule de se cacher pour parler. Rien n'est pauvre et rien n'est fragile comme ces puissants empires : le pouvoir est d'autant moins durable qu'il semble moins limité ; les soulèvements, les défections, les conspirations de palais, le régicide, rendent courts non seulement les règnes, mais encore la durée des dynasties. Les Césars mouraient sous le glaive ; les empereurs turcs, sous le lacet ; les empereurs chinois se pendent assez souvent, aidés par des amis empressés d'en finir et de leur couper la tête. Ils se plaignent alors de la trahison des hommes. Erreur ! ces hommes ne sont ni plus lâches, ni plus méchants qu'eux-mêmes. Ce n'est point d'eux qu'ils meurent, c'est le despotisme qui les tue : cette machine redoutable broie les chairs des faibles rois plus encore que la chair des peuples.

Les Perses, puis les Grecs, avaient tenu l'occident de l'Asie. Alexandre s'était <sup>p.047</sup> montré jusque sur les frontières actuelles de l'empire chinois ; mais des peuples barbares qu'il avait étonnés il n'avait rien appris de la

Chine. Entre la Chine et notre vieux monde y avait-il eu déjà quelques rapports ? On ne saurait le dire. Les traces qu'on a cru en trouver en Égypte sont incertaines : tels sont quelques petits vases d'une fabrication moderne et communs dans les mers de l'Inde ; une pièce d'étoffe conservée au Louvre et sur laquelle on pourrait retrouver des caractères chinois, si la forme simple de leur dessin ne faisait supposer qu'ils ne sont là qu'un ornement, et que leur ressemblance avec des signes étrangers est purement fortuite. Un exemple montrera mieux combien il faut se garder de chercher dans de faibles analogies la preuve d'un ancien commerce.



Parmi plusieurs coiffures anciennes, dont l'explication des trois livres de rites nous donne l'image, on en remarquera une (n° 2) dont la forme est tout égyptienne ; plusieurs (telles que le n° 1) qui sont purement chinoises, et montrent que la Chine n'aurait du moins pas tout emprunté ; quelques-unes, enfin (analogues au n° 3), qui présentent une ressemblance frappante avec la toque d'Oxford, qu'en slang oxonien on appelle *mortar board* : on y trouve même des appendices qui rappellent le *tuft* des toques aristocratiques. Avec cette coiffure, les grands de la dynastie de Tseu portaient de longues et larges robes comme les maîtres et les étudiants anglais. J'engage les ethnographes et les philologues, c'est-à-dire ceux qui emploient de si grands mots pour cacher le vide de quelque utopie empruntée, à réfléchir sur la part qu'a pu prendre Confucius à la création des universités anglaises.

Mais si rien ne prouve clairement que la Chine ait, avant les Tsin, entretenu des rapports avec l'Occident, on n'en doit pas moins

reconnaître que ces rapports étaient possibles. Les anciens ne nous ont pas dit tout ce qu'ils savaient ; nous n'avons qu'une faible portion de leurs livres ou de ceux de la Chine ancienne. Il y a plus : il est ordinaire que la connaissance des routes soit d'abord un secret de quelques commerçants <sup>p.048</sup> ou que leur usage soit le monopole d'un peuple. Ceux qui ont exploré le passage au nord-ouest de l'Amérique savent que les baleiniers avaient sur ces parages beaucoup de notions qu'ils ne se communiquaient point, parce que chacun tirait profit de ce qu'il pouvait savoir, et qu'il y avait plus de concurrents que de baleines. Les Parthes n'ont rien négligé pour empêcher les Romains de faire directement avec la Chine un commerce dont ils étaient les intermédiaires ; et il n'y aurait rien de surprenant à ce que, dès les temps les plus reculés, quelques marchands aient traversé ou contourné l'Asie. Les Chinois font remonter jusqu'au douzième siècle avant notre ère l'invention de la boussole. On peut douter de la date d'une découverte dont ils ont tiré si peu de profit ; mais les mers qui baignent la Chine et celles qui baignent l'Inde ont les mêmes moussons. Pendant une saison, le vent et la mer vont de la Chine à Ceylan et en Afrique, et pendant l'autre saison suivent la direction opposée : on pouvait donc aller et venir sans grand effort et sans grande science. Il semble, toutefois, que les mers chinoises aient enfanté de tout temps beaucoup de pirates. Par terre, les distances sont grandes, mais non infranchissables ; on les franchit aujourd'hui en quelques mois. Les caravanes vont en cinq mois du centre de la Chine aux frontières du Turkestan ; elles se servent de chevaux et de chameaux ; les routes ne sont tracées que par leur passage. Depuis des milliers d'années, aucun progrès n'a été fait dans les moyens de transport usités en Asie : la sécurité a pu s'accroître, mais pas peut-être de beaucoup. Il y a donc peu de raisons de croire que ce qui se fait aujourd'hui ne se soit toujours fait <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Je fus frappé, en traversant le Caire, de rencontrer un Chinois établi en face de la mosquée du sultan Hassan comme cafetier, ou plutôt vendeur de thé. Il était musulman et était venu en Égypte par terre. Son voyage eût-il rencontré beaucoup plus d'obstacles il y a deux mille ans ? Il me semble qu'on ne saurait l'affirmer.

La preuve historique de rapports diplomatiques ou commerciaux entre l'Asie et l'Europe manque pour une époque très reculée. Elle a été, pour une époque voisine de l'ère chrétienne, recherchée avec une profonde érudition et une remarquable sagacité par M. Reinaud, qui fixe le début de ces rapports en l'an 36 avant Jésus-Christ, à l'époque où Marc Antoine gouvernait l'Égypte, montre qu'elles furent reprises par Auguste en l'an 20 avant Jésus-Christ, et qu'elles se maintinrent pendant plusieurs siècles.

D'après M. Reinaud, c'est sous la dynastie des Xan, et assez longtemps après la chute des Tsin, que la Chine était devenue accessible aux Européens. Les Chinois, ou du moins les habitants de quelque partie de la Chine, étaient connus sous le nom de *Sères*. Vers le milieu du deuxième siècle de notre ère, Ptolémée les appela *Sinæ* et *Thinæ* : peut-être ce mot venait-il, comme on le pense, du nom de la dynastie des <sup>p.049</sup> Tsin. On écrit en arabe Sin, Chine, avec la lettre ص, qui se prononce classiquement صلي dans le mot *tsalli*, prier, bénir, et qui, probablement, avait jadis cette seule prononciation. Je dirai, toutefois, qu'il me paraît oiseux de chercher l'origine de la plupart des dénominations anciennes. Où la certitude fera toujours défaut, il reste un vain amusement de l'esprit ; et il est certain que si l'on cherchait, un jour à venir, dans des ouvrages chinois la trace de Macao, de Hong-kong, et de plus d'une autre île, on ne trouverait rien, car ces noms, de forme chinoise, ne sont point ceux de ces îles. Que serait-ce s'il s'agissait de Formose, ou de la ville de Victoria qui ne manque pas d'homonymes au delà des mers ? Il y a plus : on peut déclarer que lorsqu'un lieu actuel porte le même nom qu'un lieu ancien, la probabilité est en faveur d'une coïncidence fortuite, et non d'une identification. Paris est où fut Lutèce, et Troyes n'est point *ubi Troja fuit*.

Diverses ambassades romaines furent dirigées sur la Chine : on n'en connaît point de détails ; les Chinois n'en ont pas même gardé le souvenir. Sans doute, elles eurent peu d'effet, et, comme des ambassades plus modernes, servirent surtout à exalter l'empereur chinois, et à divertir son peuple par le spectacle d'hommes de mœurs étranges, fiers sans qu'on sût pourquoi, et promenés, à leur insu, à travers toutes sortes d'ignominies.

Il est seulement intéressant de connaître que les Romains tiraient de la Chine beaucoup de soie ; que les Parthes avaient accaparé ce commerce, et fabriquaient des tissus que les Romains eussent voulu fabriquer eux-mêmes ; qu'enfin, des quantités considérables d'argent étaient alors, comme de nos jours, livrées par l'Europe à l'extrême Orient en échange de son principal produit. Pline porte à 100 millions de sesterces les sommes versées ainsi annuellement dans l'Inde, en Chine, et dans le reste de l'Orient.

Un peu plus de deux siècles avant le Christ, la dynastie de Tsin, affaiblie, fut renversée par un aventurier du nom de Lyex-pañ, qui fut appelé depuis Kao-tsɔ, ou l'illustre ancêtre, et fonda la célèbre dynastie des Xan, qui, pendant plus de quatre siècles, régna sur la Chine. Si la dynastie précédente avait donné à la Chine le nom sous lequel l'Europe la connaissait, la dynastie nouvelle donna aux Chinois un nom qu'ils se glorifient encore aujourd'hui de porter : la Chine et les Chinois sont depuis lors et resteront toujours le pays et le peuple de Xan.

Lyex-pañ n'immola pas lui-même ce qui restait de la race de Tsin : un de ses rivaux sen chargea, et ce fut un prétexte à Lyex-pañ de le détruire. Les changements de dynastie ont été fréquents en Chine : on les y regarde comme des événements si naturels que l'histoire ne parle que des dynasties disparues, attendant pour parler de <sup>p.050</sup> celle qui règne une chute dont elle-même ne doute pas. Par la longue nomenclature des races royales tombées, elle sait qu'elle tombera, comme nous nous savons tous mortels par la vue des tombeaux de tant de générations humaines. Dans certains pays de mœurs adoucies, il y a entre des familles rivales comme un pacte de clémence : le vainqueur épargne le vaincu, parce que, quelle que puisse être la divinité de son droit, et malgré le bail éternel qu'il prétend avoir fait, il sait que la fortune a d'étranges retours. En Asie, où ces retours sont plus fréquents encore, des mœurs plus dures rendent plus terrible la défaite : les princes déchus sont massacrés ; tout ce qu'on en découvre même après de longues années est voué à la mort. Ce n'est point un châtement, pas même une vengeance, c'est une précaution consacrée par l'usage, un acte régulier dont personne n'est surpris : telle

est la logique sans pitié de l'Asie barbare. La guerre y revêt de même ce caractère net et brutal qu'elle a partout eu d'abord, et qu'elle n'a guère perdu qu'en Europe. On peut regarder la guerre primitive comme fille de la disette : des peuples affamés se ruent les uns sur les autres, non pour se dévorer comme les bêtes fauves, mais pour se ravir les uns aux autres une insuffisante pitance. Dès que les récoltes ou les champs ont de nouveaux maîtres, ceux qui les ont perdus sont des bouches inutiles, et le glaive en fait justice. Des tyrans évitent ainsi les révoltes, suites naturelles de leur usurpation ; une province, un royaume sont entièrement dépeuplés, et l'armée ou la nation victorieuse vient habiter les demeures de ses victimes. Quelquefois même ce sont d'autres vaincus qu'on y traîne, qui, dépaysés, pourvus de terres, n'ont plus de patrie à venger, et, admis au butin, se classent parmi les vainqueurs.

Il n'est pas douteux que des peuples entiers n'aient ainsi disparu. Ce qui s'est passé en Amérique est un peu différent : sauf quelques massacres, les peuples se sont plutôt étiolés, abâtardis et fondus, qu'ils n'ont été détruits. Des cultivateurs ont envahi, dépeuplé de gibier et clos les terrains de chasse. Les chasseurs, poussés de prairie en prairie, acculés aux montagnes, auront bientôt disparu, et l'oubli, cette seconde mort, plane déjà sur la tombe d'une race qui n'a rien fait dont on ait à se souvenir.

Avec les Xan, on vit reparaître les livres et les lettrés. Wx-ti, prince guerrier et législateur, étendit ses conquêtes sur le nord de la Corée<sup>1</sup>, une partie de l'Indo-Chine et de l'Inde. Les Шyxñ-нx, qui depuis longtemps déjà assiégeaient l'empire, furent, ainsi que d'autres barbares, vaincus et repoussés. Une ambassade chinoise alla leur chercher des ennemis jusque dans la Transoxiane. Cet événement, qui p.051 manifesta à l'Occident la puissance chinoise, maîtresse déjà de presque toute l'Asie centrale, mérite d'être noté.

---

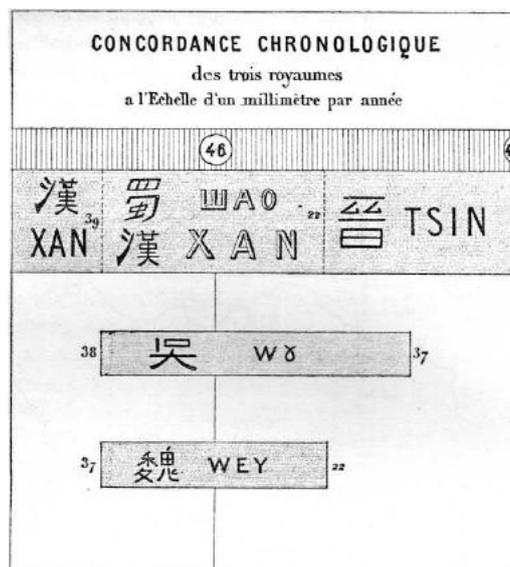
<sup>1</sup> En 110 avant Jésus-Christ. L'histoire de ce pays, qui eut ses rois en 38 avant Jésus-Christ, ne date vraiment que de cette époque.



C'est sous les Xan, vers 65 après Jésus-Christ, que le bouddhisme fut introduit en Chine. Il ne le fut que beaucoup plus tard au Thibet, en Corée et au Japon. Les Chinois et les Japonais placent Bouddha au onzième siècle avant notre ère ; quelques Indous et quelques Européens le placent au septième siècle seulement : l'une de ces dates aurait pour elle Klapproth, et l'autre Burnouf. Ce bouddhisme bientôt corrompu de la Chine passa, comme les superstitions nationales du Tao qui vinrent s'y mêler, par des fortunes bien diverses. En Asie, le caprice des princes est ce qui élève ou renverse les dieux. Tantôt Bouddha fut honoré : on rechercha ses livres, on nourrit ses p.052 prêtres ; des empereurs en revêtirent l'humble habit ; la dynastie de Leañ eut un Charles-Quint sans génie. Tantôt, au contraire, Bouddha fut traité d'imposteur : ses moines, fainéants et parasites, furent chassés de leurs couvents, contraints de se marier, de travailler, de faire la guerre. De cycle en cycle et de règne en règne, ces révolutions se renouvelèrent. Les Tao-ssö, inventeurs de l'élixir de vie, trouvèrent aussi des empereurs crédules et des empereurs sévères ou cruels. Chaque empereur eut ses dieux et sa doctrine ; il y en eut probablement même qui furent musulmans ou chrétiens.

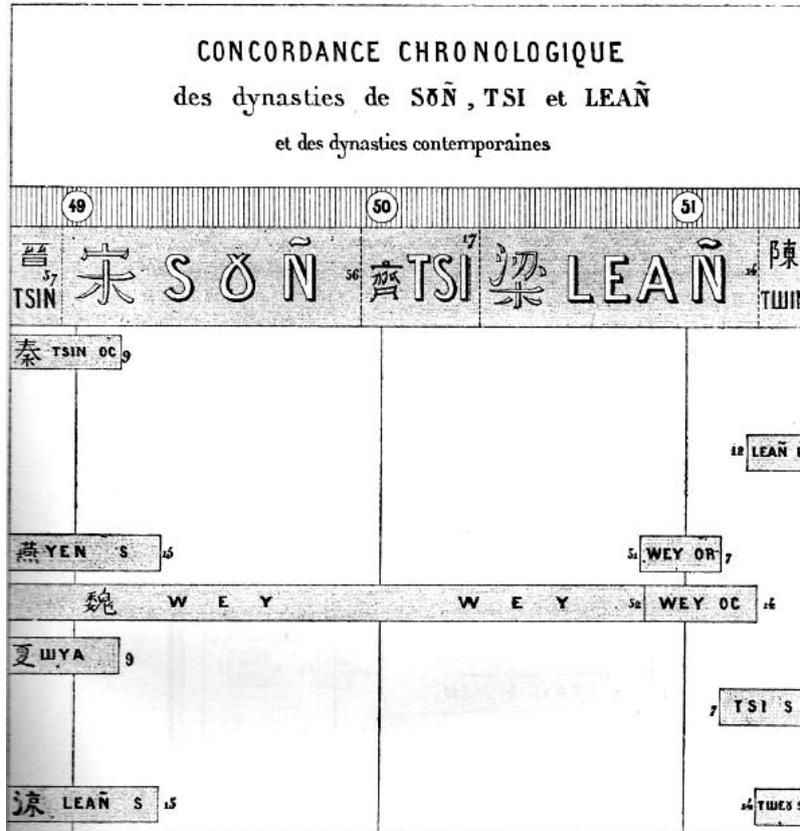
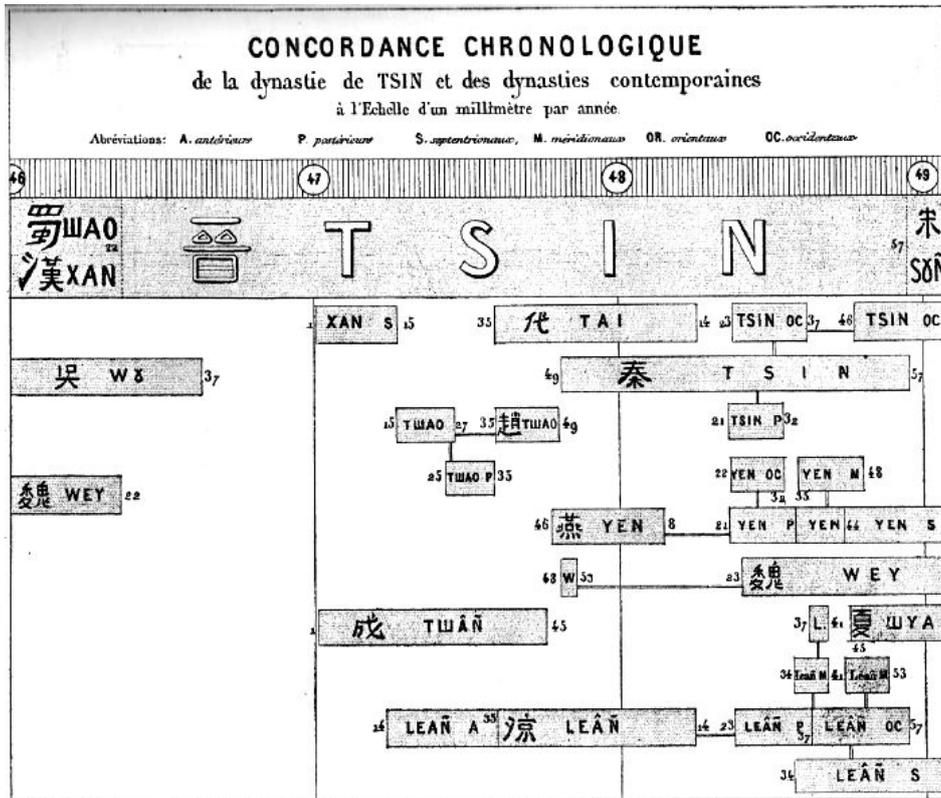
Les princes de la dynastie de Xan avaient jeté un grand éclat ; mais il en est des dynasties comme des hommes : une dynastie ne naît guère et ne se développe que par deux grands hommes : elle s'élève, elle vit ; puis elle décline, et le vent des révolutions l'emporte. L'histoire du déclin et de la chute des Xan s'applique au déclin et à la chute de toutes les dynasties chinoises. Ses principaux traits sont : le règne des eunuques et des femmes. Une prodigalité folle, des violences criminelles, des p.053 superstitions honteuses, une bigoterie que les Chinois détestent et la poursuite du grand œuvre, la recherche de l'immortalité, rêve insensé dans lequel les Chinois se sont toujours complu. De cette pourriture naissent les conspirations, les sociétés secrètes, les bandes insurgées et pillardes. C'est sous les coups de bandes de cette nature, de celle des bonnets jaunes surtout, que la dynastie des Xan succomba. Plus d'une fois elle en triompha : mais elle n'en triomphait pas sans s'affaiblir, et la lutte ne se termina que par la ruine des Xan et de leurs ennemis.

Les Xan avaient trôné d'abord à Lo-yañ, soit à peu près Xo-nan, puis à Twañ-nñan, soit Si-nñan : ils étaient, vers la fin, revenus à leur première capitale, d'où on les avait appelés Orientaux. Une dernière branche se maintint dans le Ssö-twuen, p.056 tandis que les Wey s'établissaient dans le nord, et que le sud-est de la Chine formait le royaume des trois États ainsi constitués luttèrent quelque temps, puis



furent soumis par un usurpateur du trône de Wey, fondateur d'une

dynastie appelée Tsing, qui ne doit pas être confondue avec celle dont



il a été parlé plus haut. L'existence de la dynastie nouvelle fut loin



d'être paisible : plusieurs familles, dont quelques-unes tartares, s'emparèrent de diverses portions du territoire. Deux États se formèrent bientôt : les Pei-wey, pasteurs de race sian-pi, et quelques autres familles, tinrent successivement celui du nord ; celui du sud eut pour maîtres des dynasties de peu de durée, les Sxñ, les Tsi, les Leañ, les Twin, les Sui. Wen-ti, fondateur de cette dernière dynastie, réunit et pacifia la Chine, porta ses armes en Corée, soumit les îles Lyex-kyex, l'Asie moyenne, une partie de l'Inde, tant en deçà qu'au delà du Gange. Il voulut diviser le peuple en

castes : la Chine, plus une et plus sage que l'Inde, repoussa cette utopie. Des révoltes mirent fin à cette dynastie, à laquelle succéda celle des Tañ, l'une des plus fameuses qu'ait eues la Chine. Sous les Tañ, presque tous les États voisins de la Chine furent conquis, et devinrent feudataires ou tributaires. Le roi de Perse, vaincu par les Arabes, se réfugia en Chine sous la protection de son suzerain, et ses derniers descendants, un instant soutenus, bientôt abandonnés, s'éteignirent dans ce refuge.

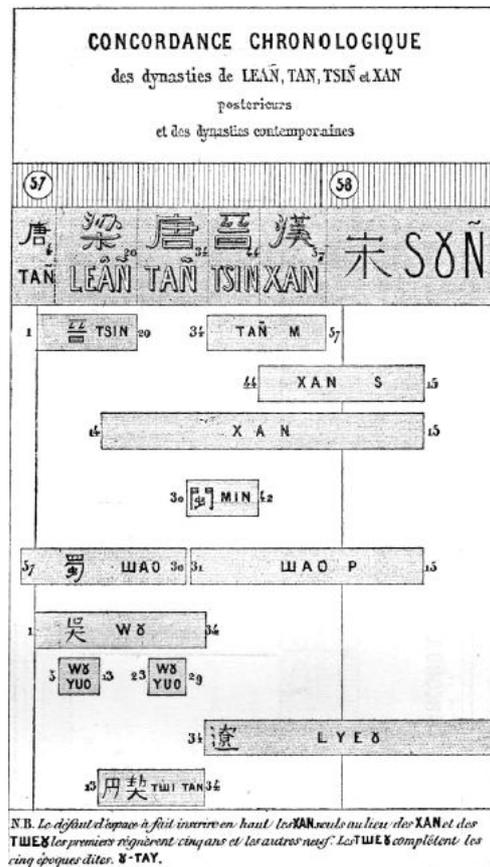
On vit, au commencement de cette dynastie, une femme dominer deux règnes et posséder enfin l'empire. Elle fut appelée même Tyen-xo, ou reine du Ciel, nom réservé de nos jours à une déesse protectrice des marins. C'est une commune erreur p.058 de croire que la puissance manque aux femmes chez les peuples polygames : une princesse turque a régné sous trois règnes, comme Catherine de Médicis et la reine du Ciel. Les femmes ont plus de crédit en Asie qu'en Europe : elles font tout et ne paraissent rien faire : je n'ai pas besoin d'ajouter que le gouvernement n'en est pas meilleur. Plus tard,

la puissance des Tañ passa aux mains de leurs eunuques. p.059 Pendant plusieurs règnes, ces eunuques furent les maîtres de l'empire ; leurs prétendus princes furent leurs jouets ou leurs victimes. Ce spectacle n'était pas alors nouveau et s'est renouvelé depuis ; mais jamais, peut-être, la domination des eunuques ne se montra en Chine plus complète et plus nuisible.

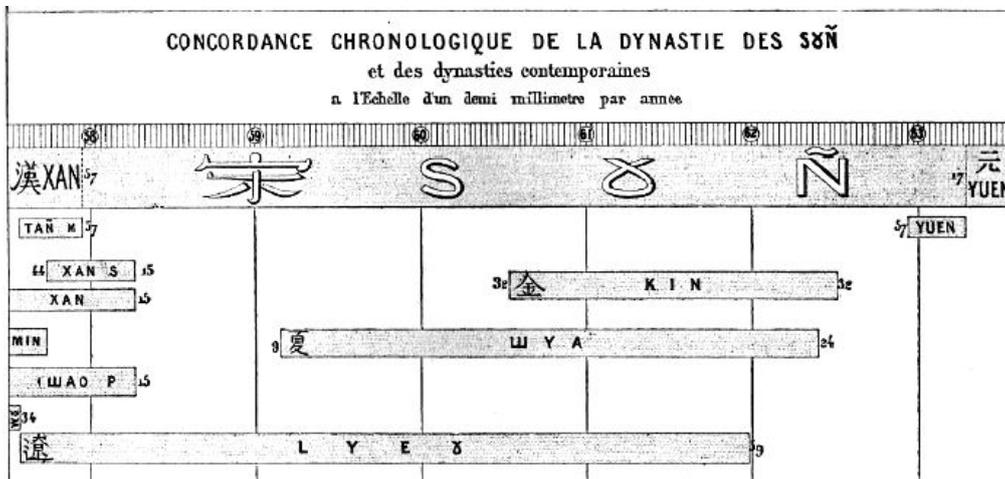
p.061 En 635, un prêtre nestorien, du nom d'Olopen, sujet romain, fut le premier apôtre de la Chine ; l'inscription célèbre et très authentique de Si-nñan 𐌸 en porte le témoignage. Le christianisme ne paraît pas avoir fait alors de grands progrès, bien qu'il semble avoir été accueilli avec faveur, adopté même, peut-être, par un des princes de la dynastie des Tañ. Cette première semence fut détruite quand la Chine proclama, en 845, l'abolition des cultes étrangers.

Des juifs étaient venus sous les Xan, et probablement deux siècles avant Jésus-Christ ; ils n'avaient point fait, et probablement ne cherchaient point de prosélytes. Sous le quatrième prince de la dynastie des Tañ, l'islamisme pénétra, avec quelques auxiliaires turcs, dans le nord et le centre de la Chine. C'est vers le même temps p.063 à peu près qu'il parut dans le sud avec quelques marchands arabes. Il gagna rapidement du terrain. C'est probablement aujourd'hui encore le seul culte étranger qui ait en Chine une importance politique.

C'est sous le sixième empereur Tañ, au huitième siècle de notre ère, que fut fondée l'Académie des Xan-lin : composée d'abord de quarante savants, elle en compte aujourd'hui deux cents de divers degrés.



Les Thibétains, un instant très redoutables, les Arabes, les Khitans, furent contenus et contraints à traiter. La Chine reçut les ambassadeurs du khalife Aroun-er-Rachid ; mais peu à peu des dissensions intestines, des trahisons, des soulèvements, ébranlèrent et renversèrent les Tañ. L'empire eut alors pour maîtres cinq familles, qui, en peu d'années, s'arrachèrent l'une à l'autre l'empire en se parant du nom de dynasties illustres et éteintes. C'est sous l'une d'elles (les Tañ postérieurs) que l'on place l'invention de l'imprimerie chinoise, c'est-à-dire de la gravure sur bois des caractères. A ces cinq familles succéda la dynastie quelque temps puissante des Sxñ.

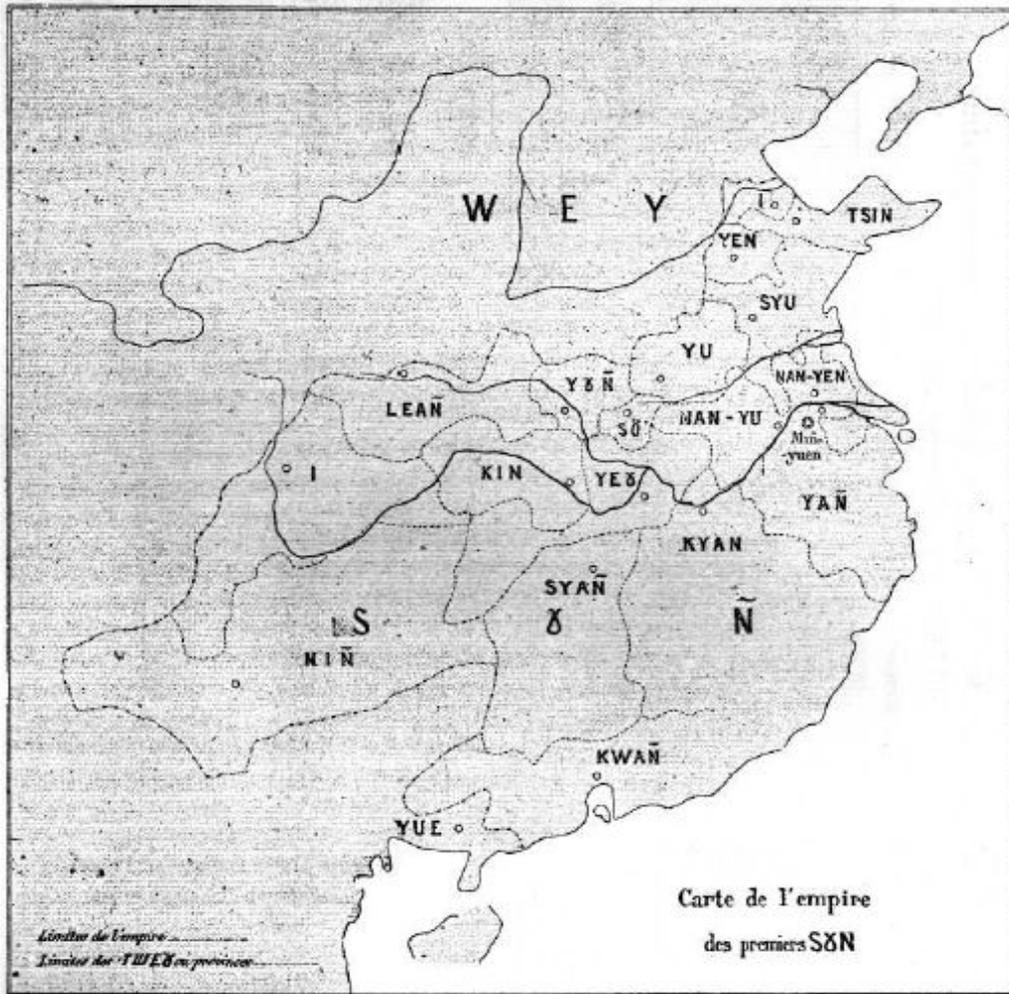


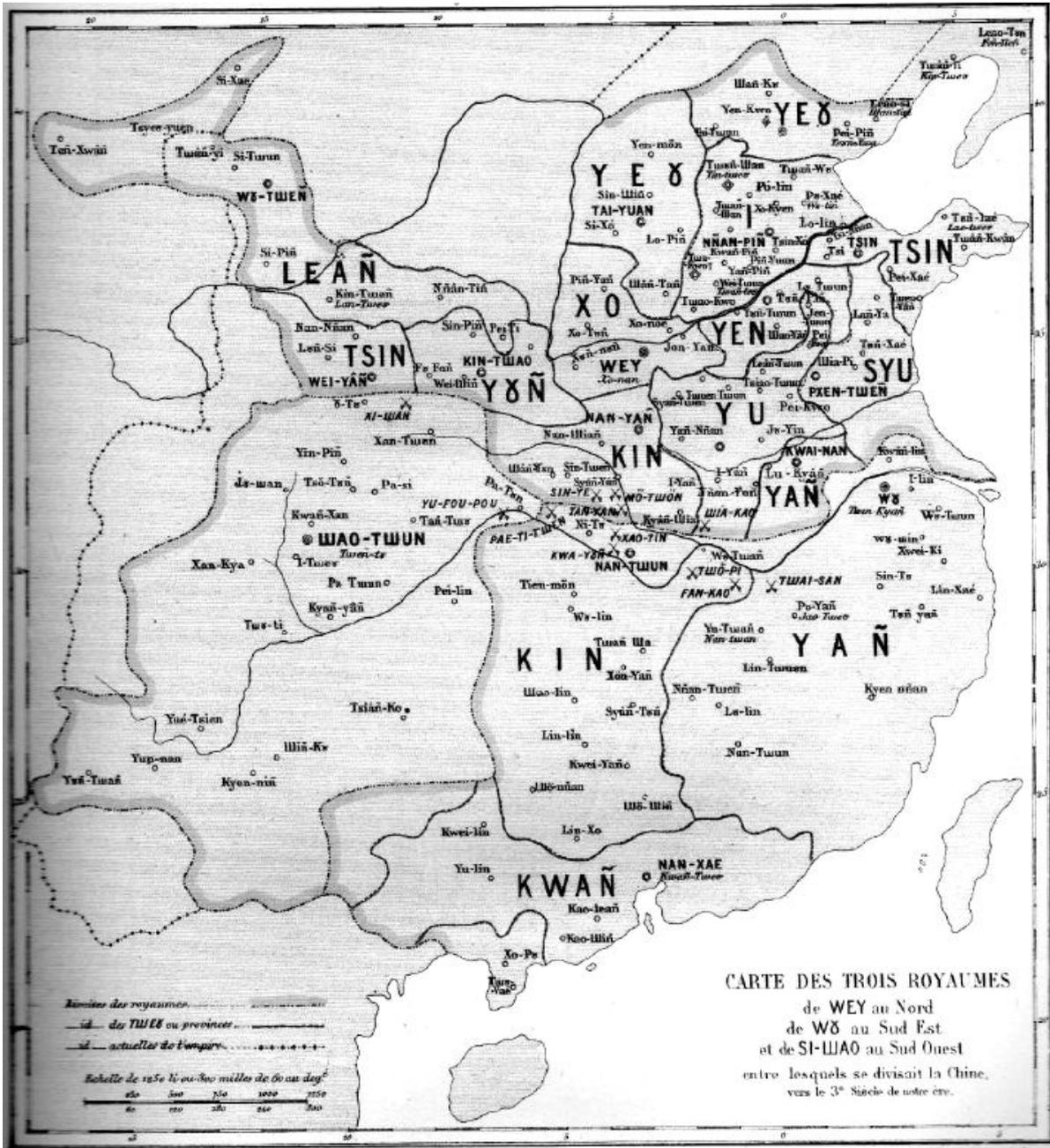
Les Turcs sortis de l'Altaï étaient devenus menaçants ; ils avaient été retenus loin de la Chine par leurs campagnes contre la Perse et l'Inde. Lorsque les Seldjoucides eurent conquis la première de ces contrées et le nord de la seconde, leur chef, Alp-Arslan, songea à s'emparer de la Chine : il eût possédé alors à peu près toute l'Asie. Sa mort arrêta ce grand dessein ; mais, en 907, d'autres barbares, les Khitans ou Lyex, de race tongouse, envahissaient le nord de l'empire, et plaçaient à Lyex-yañ d'abord, à Yen (Pékin) ensuite, la capitale d'un État fort étendu vers l'ouest et vers le nord. Les Sxñ appelèrent contre eux d'autres Tongouses, les Jx-twin, qui les chassèrent, mais gardèrent leur conquête et ne tardèrent pas à l'étendre. Un empereur sxñ fut leur prisonnier et mourut au fond de leurs déserts. Ils fondèrent un immense empire, composé de l'Asie barbare et de la Chine septentrionale : cet empire, dit

de Kin ou d'or, dura de 1115 à 1234, les Sxñ continuant à tenir le midi de la Chine. Soudain, sous leur grand khan Genghis, les Mongous, inconnus ou dédaignés jusqu'alors, se révélèrent, et du premier coup s'élevèrent à la domination de l'Asie. Sous leur choc terrible, les Kin d'abord, et bientôt les Sxñ, disparurent, laissant la Chine entière aux mains de Khoubilai, fils de Genghis et fondateur de la dynastie de Yuen.

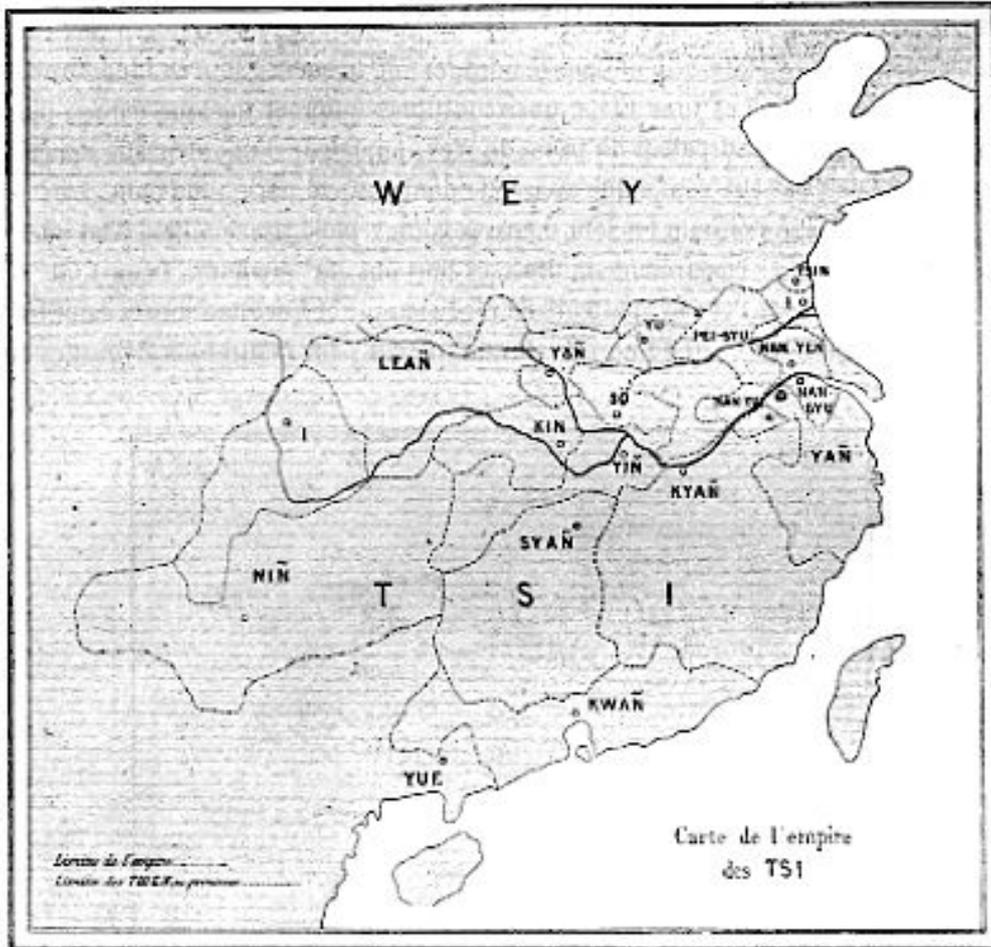


@

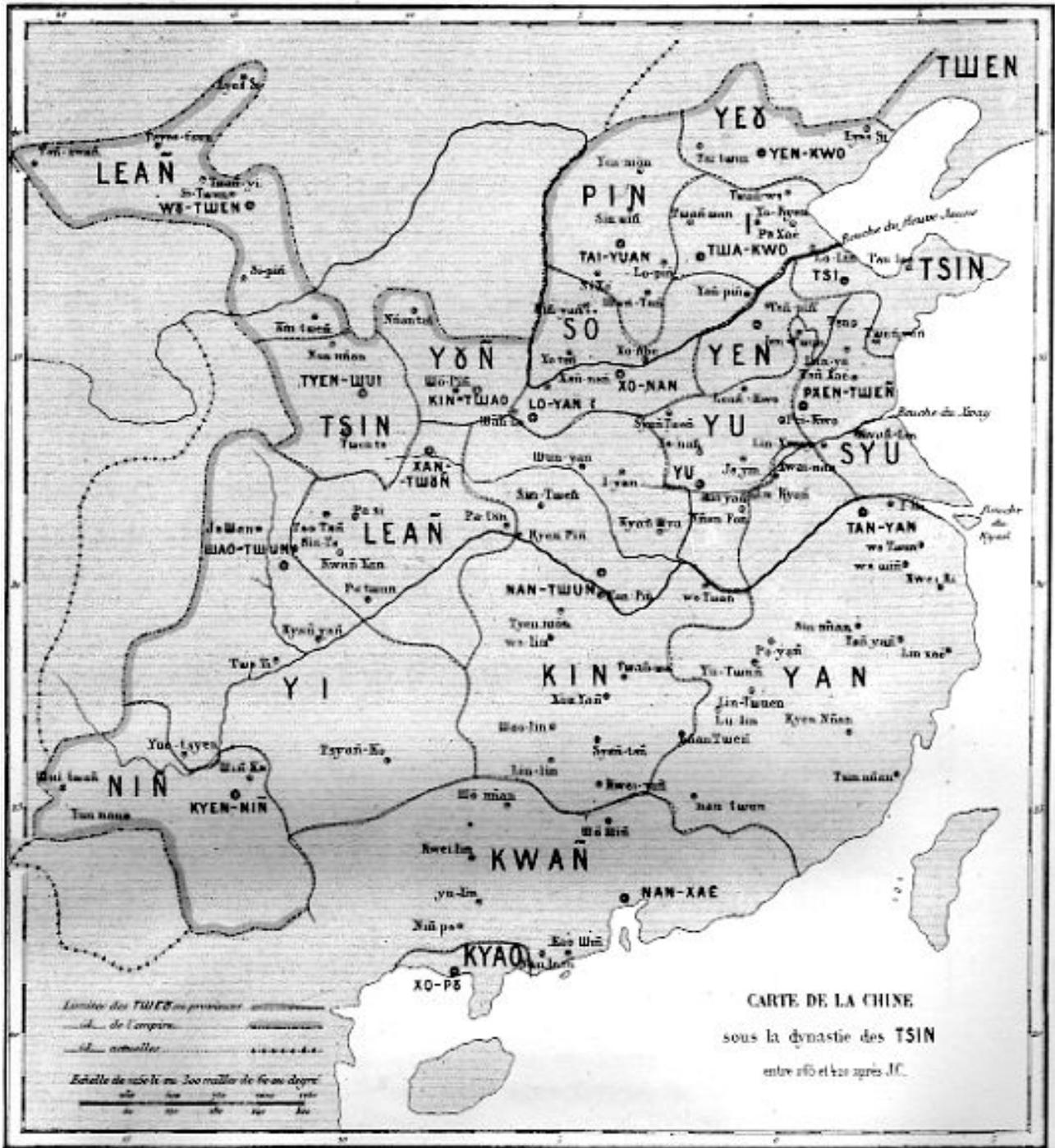


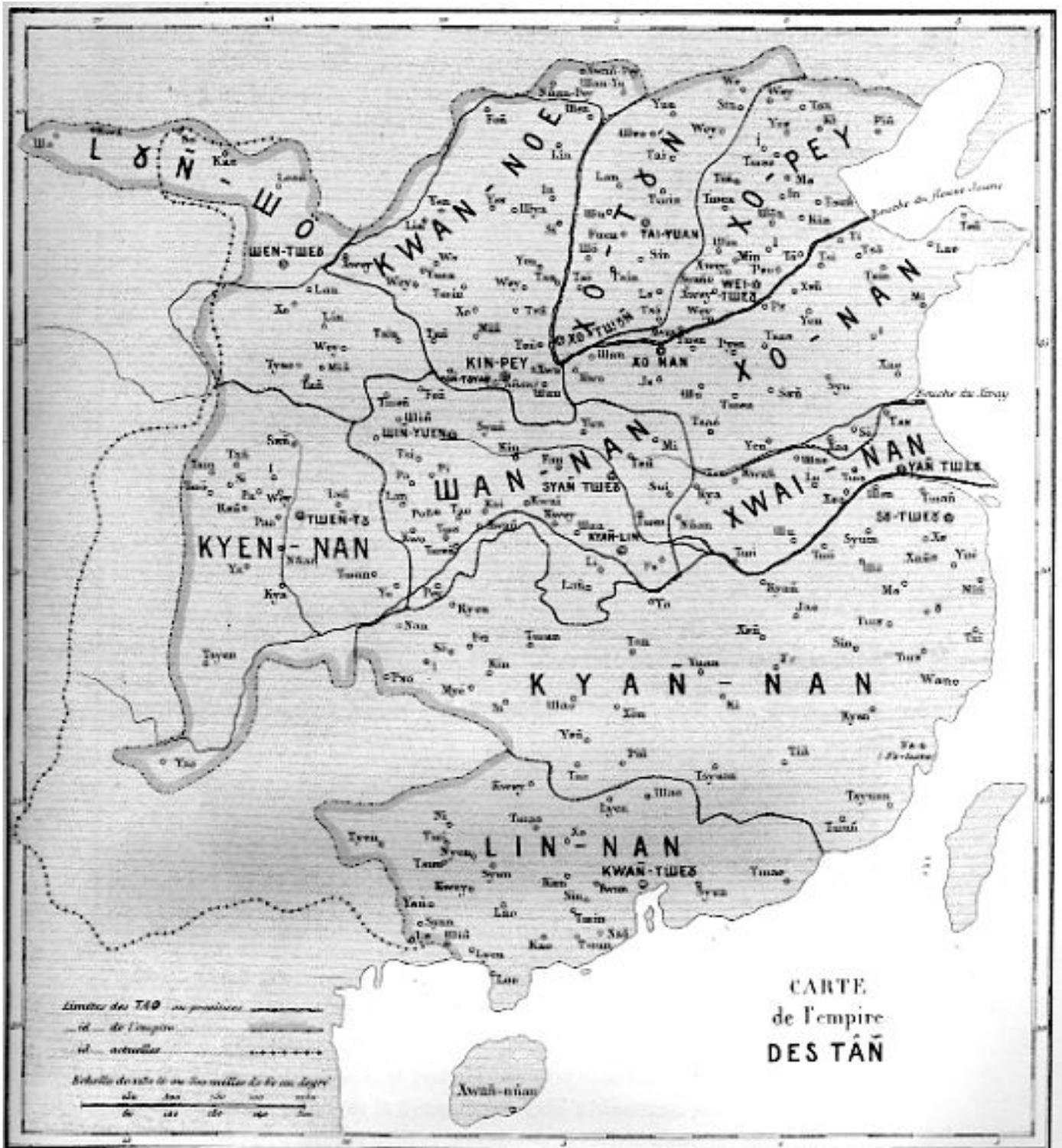


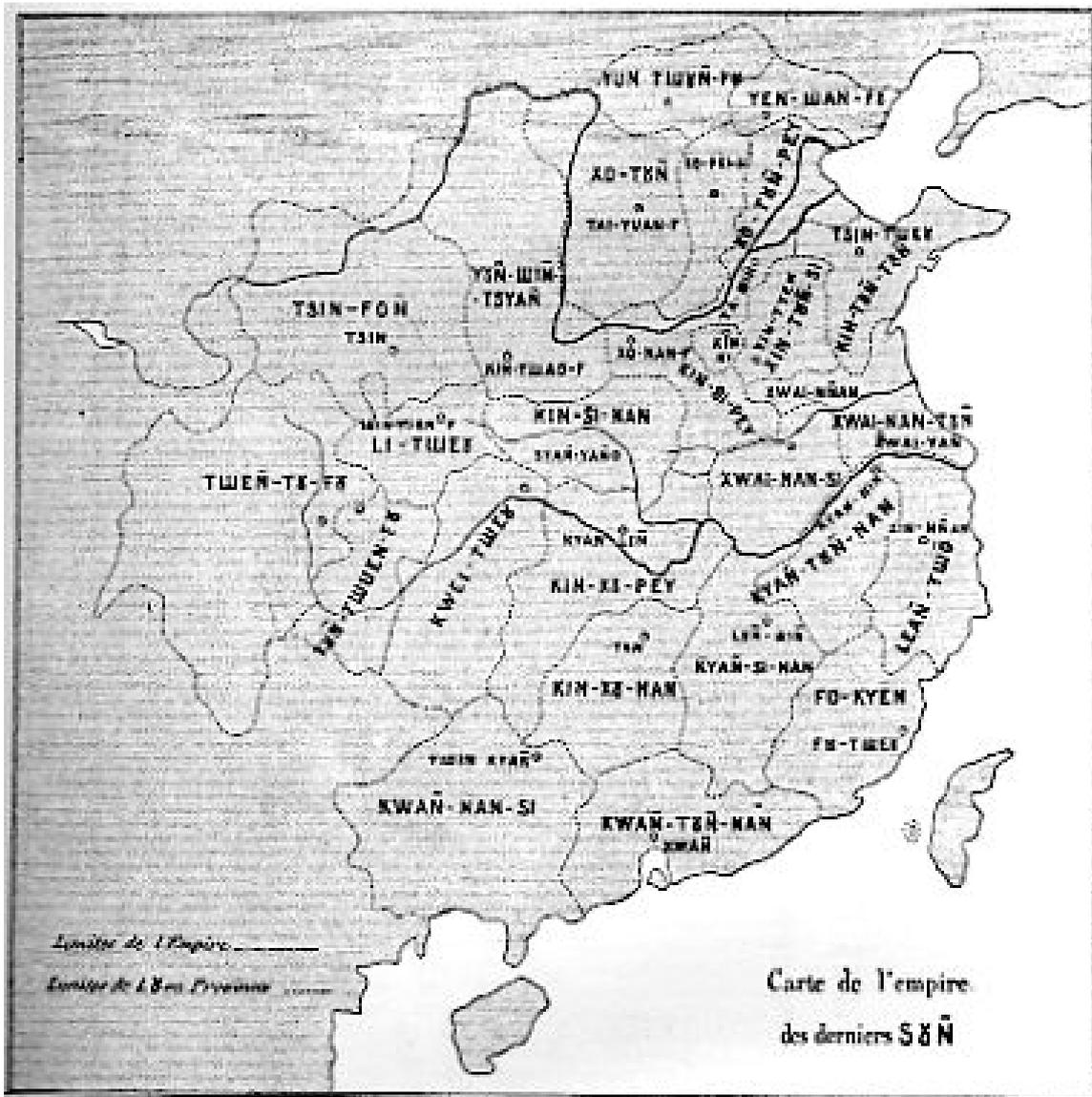
Longitude comptée du méridien de Pékin

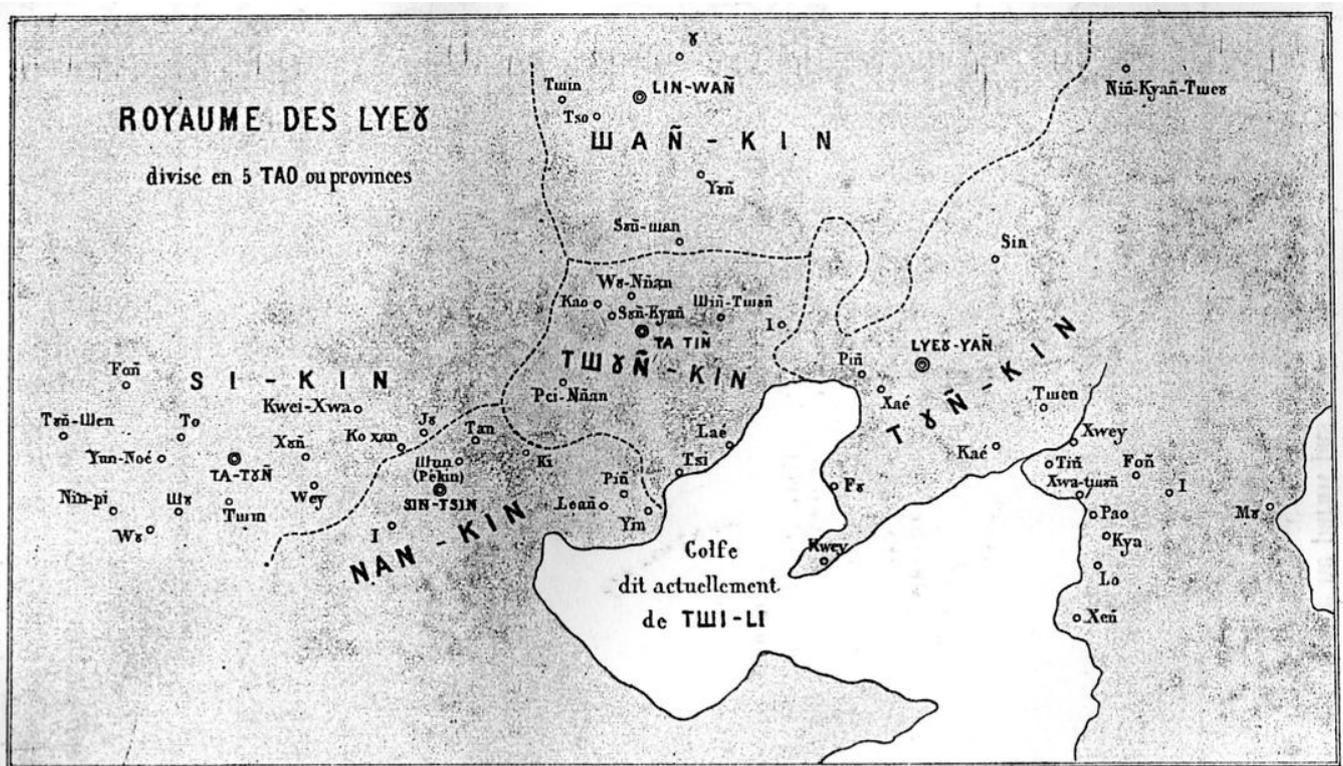






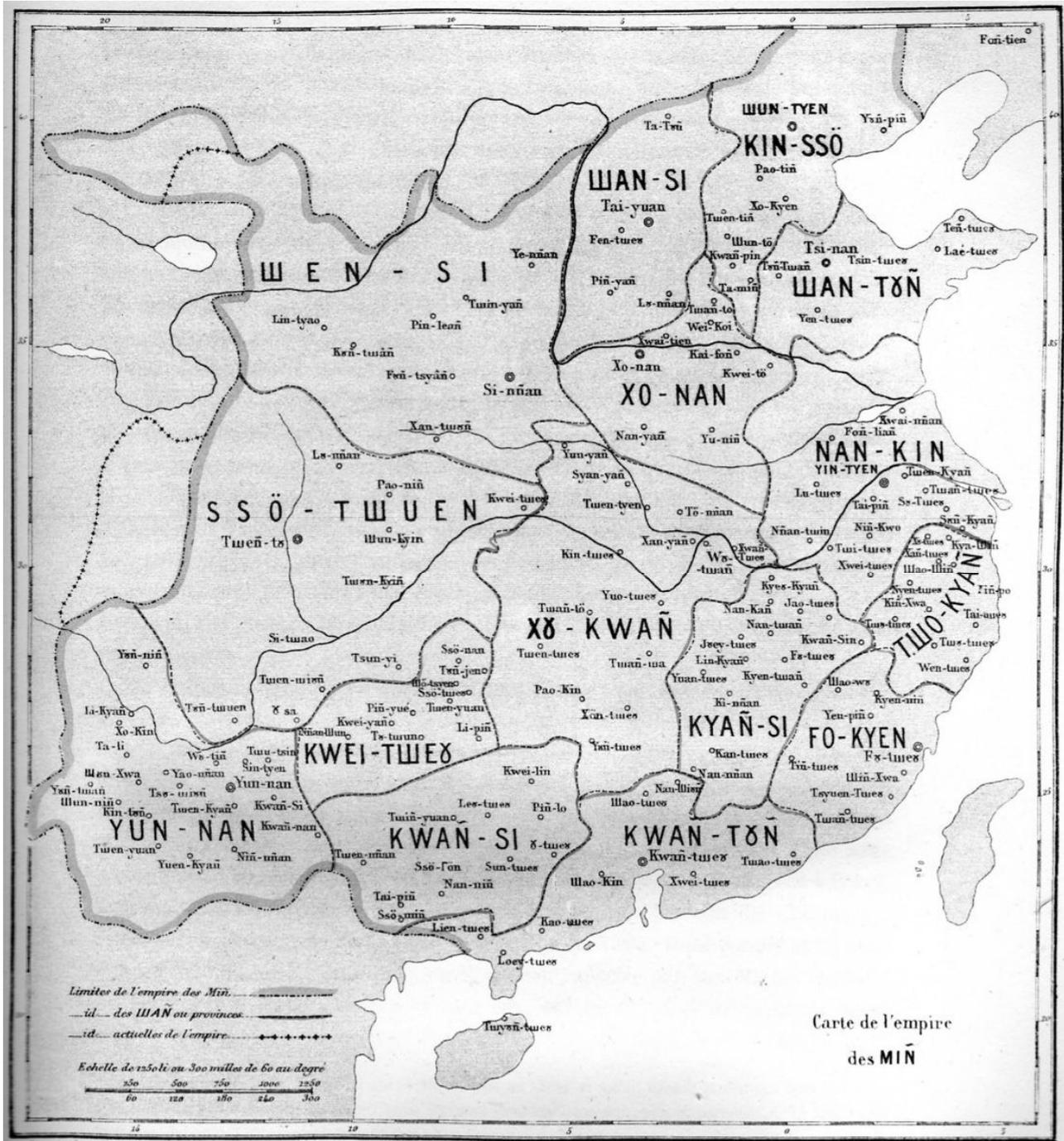












## TEMPS MODERNES

@

Marco-Polo. — Les Yuen. — Les Miñ. — Les Portugais. — Le Japon. — Les Espagnols. — Matteo Ricci. — Guerre japonaise. — Les Hollandais. — Les Tsiñ. — Les Mantchous. — Conquête du Sud. — Les pirates. — Les chrétiens. — Émigrations. — Constitution des Tsiñ. — Chun-tchi. — Kañ-chi. — Travaux des jésuites. — Ruine des missions. — Guerre des Éleuts. — Kyen-louñ. — Les Myao-tsö. — Tao-kwañ. — Les Anglais. — Guerre de 1840. — Chyen-foñ. — Les Tai-piñ. — Touñ-chö.

p.065 Les croisades avaient porté l'Europe sur les confins de l'empire mongou. L'Europe savait qu'il existait, en Asie, un peuple immense, encore barbare, encore neuf, et dont le christianisme pouvait s'emparer, une puissance capable d'écraser l'islamisme, ou tout au moins de le contenir. Les princes chrétiens cherchèrent donc à se lier avec les chefs mongous. L'ignorance et l'orgueil des uns et des autres, les distances, la victoire musulmane, s'opposèrent au succès, ou firent perdre le fruit de ces négociations. Une petite république, rejeton de la vieille Rome, Venise, faisait alors le commerce de l'Asie et de l'Europe ; les routes de la mer Rouge et du golfe Persique lui étaient bien connues : elle cherchait cependant, en suivant de vieux vestiges, un chemin plus direct vers les régions orientales. En 1255, deux gentilshommes de Venise, marchands à Constantinople, les frères Polo, menèrent à bien cette aventure. Ils furent reçus près des frontières chinoises par le chef des Mongous, qui les renvoya chargés de présents, et leur demanda de lui ramener des prêtres. L'Europe, qu'ils avaient tant servie, dédaigna leur service. Les nouveaux mages trouvèrent vacant le siège pontifical qu'ils venaient saluer : le pape enfin choisi leur confia deux moines : mais ces moines, moins ardents pour le triomphe de Dieu que les marchands pour la poursuite de la fortune, vaincus par la fatigue et la crainte, abandonnèrent une des plus grandes entreprises que la milice chrétienne eût jamais tentées. Ce n'est pas à dire que le succès de cette entreprise fût certain. Ce n'est peut-être pas le Dieu unique, mais un dieu de plus que Khoubilai voulait connaître.

p.066 On le vit plus tard rendre hommage à trois cultes bien différents, dans le singulier espoir d'être exaucé par celui qui serait le

plus puissant ou le seul puissant, de Jésus, de Mohammed ou de Bouddha. Les Mongous étaient même plus disposés au lamaïsme qu'à d'autres cultes : les Yuen traitèrent avec une extrême faveur les lamas. Le Grand Lama vint visiter l'un de ces princes et en fut reçu avec les plus grands honneurs.

Mais les Polo menaient en Chine leur neveu Marco, encore presque enfant. En 1275, ils le présentaient à Khoubilai. « Sire, disait son père, il est mon filz et uostre homme. — Bien soit-il venu, dit le seigneur. » Et bien venu il fut en effet ce noble enfant de Venise, devenu soudain le serviteur, l'ami, le frère de sang d'un peuple asiatique. Les gouvernements absolus, durs aux nations qu'ils régissent, exclusifs à l'égard des nations étrangères qui pourraient devenir un exemple, accueillent habituellement bien les étrangers isolés, voyageurs ou suppliants. Les despotes aiment à s'en entourer ; ils trouvent un gage de sécurité de plus dans l'impopularité qui peut atteindre ces hôtes, et les contraignent à se serrer de plus en plus autour du trône qui les protège. Marco-Polo, admis à la confiance du prince, fut son ambassadeur dans le Nñan-nan, gouverna une de ses provinces (Yañ-tweɤ), le suivit et le servit à la guerre. Les Chinois savaient élever de hautes murailles et s'y étaient jusqu'alors trouvés en sûreté, tant l'art des sièges leur était inconnu. Des musulmans attachés à la fortune des Mongous avaient fabriqué quelques machines ; Marco-Polo y ajouta et dota la Chine de cette artillerie, antérieure à l'invention de la poudre, que les Grecs et le moyen âge avaient perfectionnée.

Peut-être y eut-il dès lors en Chine des canons, au moins de bois, cerclés de cuir et de cordes. Ce qui en ferait douter, c'est que les Européens venus plus tard ne trouvèrent de véritable artillerie que là où les Arabes s'étaient établis ou avaient passé. Si l'invention de la poudre est ancienne en Chine, c'est de la poudre fusante qu'on peut seulement le dire. Les fuses, appelées flèches de feu en chinois, en sanscrit et dans d'autres idiomes, employées par le Bas-Empire et reprises de nos jours, sont une des plus vieilles armes de l'Asie ; mais je crois que la poudre explosive et le canon appartiennent à l'Europe : c'est l'Europe,

en tout cas, qui a su en faire le plus terrible et le plus criminel usage.

Marco-Polo regagna sa patrie par la mer des Indes et par la Perse ; il conduisait à la cour de Perse une princesse de la maison de Khoubilai. Il avait passé en Chine dix-sept années et revenait patriote. Montant une galère contre les Génois, il fut pris ; et c'est à Gênes, prisonnier comme tant de héros, qu'il dicta son livre. Il le dicta en français, langue non moins élégante en ce temps qu'aujourd'hui, plus répandue même peut-être, car les nobles anglais n'en savaient point d'autre, et le gentilhomme <sup>p.067</sup> vénitien crut devoir la parler au monde des gentilshommes, des soldats et des commerçants de toute l'Europe.

Le monde savant s'est fort occupé de ce livre souvent défiguré, jusqu'ici difficile à entendre. M. Pauthier en a fait une longue et consciencieuse étude ; les fragments qui en ont paru portent une vive lumière sur la grande figure du Vénitien : le vrai Marco-Polo va sortir enfin de la tombe. Peut-être en ai-je parlé trop longuement ici ; mais, il faut le reconnaître, son nom doit tenir plus de place dans l'histoire de la Chine que n'en pourraient tenir ceux de vingt empereurs. Marco-Polo nous révéla cet autre monde que notre commerce a conquis et que notre civilisation pénètre. C'est à sa voix que Colomb s'est levé : le Vénitien avait nommé le Japon ; le Génois le chercha, et trouva l'Amérique. Tout ce qui est vraiment grand est simple et paraît petit. C'est d'un contact inaperçu que jaillit la plus éclatante lumière. Ceux que le vulgaire admire peuvent saccager des villes et massacrer des hommes, accroître le nombre de leurs esclaves ou faire un désert de leurs États ; quelques siècles encore, et leurs noms seront perdus ; d'autres auront grandi, noms d'ouvriers, de paysans et d'écrivains, qui auront inventé un outil, planté quelque arbre ou fait vivre une idée.

La dynastie des Yuen dura moins d'un siècle ; mais ce court espace fut marqué par de grandes choses : par d'anciens canaux naturels et le lit de quelques rivières, un canal fut ouvert, qui mettait en rapport la Chine du nord et la capitale de l'empire (qui est le Pékin d'aujourd'hui) avec les riches contrées de la Chine moyenne et les embouchures du Yañ-tsö kyañ. Ce canal, qui supprimait les risques de la mer, s'est

envasé de nos jours ; car la nature, comme les hommes, ne veut obéir qu'à des maîtres puissants.

Le désert était soumis ou allié ; les nations de l'Asie apprenaient les chemins de la Chine, qui se remplissait de musulmans ; les lettres étaient florissantes : Bazin, par ses travaux, nous a mis tous à même d'en juger ; et, en parlant de cette époque, on a vraiment le droit de l'appeler, comme lui, le siècle des Yuen : nous disons ainsi le siècle de Louis XIV.

Mais le nom Tartare était odieux au peuple des Sxñ ; l'empire était miné par d'infimes mais innombrables conspirateurs : il suffit d'un aventurier plus audacieux pour soulever toute la Chine et rejeter dans leurs prairies les Yuen, dont les derniers rejetons allèrent régner et s'éteindre à Kara-Korum.

Timour, le plus simple, le plus doux <sup>1</sup> et le plus terrible des exterminateurs, venait p.068 de parcourir presque toute l'Asie, marquant son passage par des fleuves de sang et des montagnes de têtes. Comme Alp-Arslan, il rêva la conquête de la Chine ; comme Alp-Arslan, il périt au moment de l'accomplir, et une dynastie chinoise s'établit, fondée par l'aventurier vainqueur. Le nouvel empereur prit le nom de Xxñ-wx, et donna à sa dynastie celui de Miñ ; il porta ses armes en Corée, dans l'Indo-Chine, et contint les Tartares, que ses successeurs soumirent à peu près. Pendant de longues années, il n'y eut plus de ce côté que de petites guerres. La vie des dynasties chinoises se passe à conquérir le désert ; celle des tribus du désert, à préparer la conquête de la Chine. Quand ces tribus s'unissent, la Chine est perdue ; la Chine les divise donc et les surveille. Les premiers Miñ avaient leur capitale à Nankin ; Xxñ-wx avait divisé l'empire en principautés : la guerre en sortit. Son successeur vaincu se fit bonze. comme nos premiers rois se faisaient moines : il eut, comme eux, la tête rasée, et la plupart de ses officiers et des gouverneurs se tuèrent : trait fréquent en Chine, et qui prouve peut-

---

<sup>1</sup> Il était doux et équitable comme Titus, *les délices du genre humain*, qui fit périr vingt mille juifs dans le Colisée, et se repentit en mourant d'avoir eu des rapports criminels avec sa belle-sœur !

être la crainte d'une mort plus dure, plus encore que le dévouement. Le vainqueur refit de Pékin la capitale : c'était déjà la sienne ; mais qu'il l'ait ou non compris, c'est là que la capitale devait être, pour que, par sa majesté et par ses forces, l'empire pût dominer les Tartares.

La Cochinchine fut l'objet fréquent des entreprises militaires des Miñ : ces entreprises furent ruineuses et impopulaires. La Cochinchine est un tout distinct, qui ne peut être réuni à la Chine que par les liens d'une civilisation commune et le tribut d'une sujétion respectueuse et presque entièrement volontaire.

Le bétail tartare était, aux marchés des frontières, frappé de droits variables comme le caprice, et que la cupidité grossissait toujours : la guerre sortit d'un bureau de douane ; un empereur vaincu fut prisonnier d'un chef mongou, et celui qui prit sa place ne se pressa point de payer sa rançon.

L'empire des Miñ s'étendait cependant toujours ; des îles lointaines s'y rattachaient. Les Arabes avaient depuis longtemps paru sur les côtes de la Chine ; Kanfou (probablement Kan-pɤ), puis Canton et d'autres points, s'étaient ouverts à leur commerce. Ils avaient paru dans les îles, et bientôt, en présence des Chinois moins nombreux, ils y avaient acquis cette suprématie que leur supériorité militaire et l'audace de leur fanatisme devaient leur donner. A l'appel de Marco-Polo, l'Europe chrétienne allait enfin paraître. Guidées par Colomb, Gama, Albuquerque, Magellan, Cortez et Pizarre, deux petites nations perdues au bout de l'Europe allaient envahir le vaste monde : par l'orient et par l'occident, atteindre à la fois la Chine, requérir d'un pontife héritier de l'orgueil romain le partage de toutes les terres et de tous les esclaves qu'elles verraient naître.

Jamais la grandeur de notre race ne se révéla dans de plus fortes luttes et n'obtint <sup>p.069</sup> de plus éclatants triomphes. De la hauteur où les héros du seizième siècle nous avaient fait monter, nous n'avons longtemps su que descendre. Leur gloire, cependant, est presque oubliée, parce que leur héritage est comme sorti de leur maison pour passer à des parents jaloux : aux Hollandais, aux Français, aux Anglais,

à leurs frères américains, grands en leur temps, grands aujourd'hui par le commerce et par la guerre, mais qui ne sauraient trouver dans leur passé rien d'égal à ce que firent ces Espagnols et ces Portugais si déchus aujourd'hui.

Le Portugal et l'Espagne d'abord, la Hollande et l'Angleterre plus tard, enfin l'Amérique et quelque peu nous-mêmes, tel est l'ordre dans lequel ceux de notre race ont conquis le commerce de l'extrême Orient : et de cette succession, qui n'est pas fortuite, une grande leçon surgit : les Portugais et les Espagnols sortaient vainqueurs d'une lutte séculaire pour la patrie et pour la foi ; leurs républiques étaient farouches encore comme la louve du dieu Mars ; on n'y trouvait point de serfs ; l'orgueil des nobles ne s'y faisait sentir qu'aux rois. Confesseurs de la foi, patriotes et soldats, comme les Romains de Scipion, ces peuples devaient se répandre au loin et trouver de nouveaux triomphes. Mais de la victoire et de la paix, de la conquête et de l'opulence, on vit sortir le despotisme et l'inquisition ; les armées parurent d'abord plus fortes et l'État plus puissant ; les hommes d'action ne regrettèrent pas la liberté de penser. Bientôt cependant tout déclina : esprit public, esprit militaire, esprit religieux ; l'Espagne et le Portugal tombèrent tandis que s'élevaient la libre Hollande, l'Angleterre affranchie des Stuarts, les États-Unis enfin débarrassés de la tutelle anglaise.

Les Portugais devancèrent en Chine toute l'Europe : en 1516 Perestrello, en 1517 Perez de Andrada, envoyés par Albuquerque, parurent à Canton. Établis d'abord à Nin-po, les Portugais en furent expulsés en 1545. Simon de Andrada prit San-shan et y éleva un fort ; il en fut chassé. Mendez Pinto et quelques pirates écumèrent les côtes, furent pris, jugés à Nankin, rejugés à Pékin, transportés, délivrés, errèrent de nouveau sur les mers, pillant, découvrant, traitant et traversant toute sorte d'aventures. Thomas Pirez fut, en 1520, le premier ambassadeur ; mal reçu à Pékin, plus maltraité au retour, on croit qu'il périt à Canton de la main des Chinois <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> D'après un récit du temps, il aurait été interné en Chine et aurait épousé et converti une Chinoise. Rémusat a eu tort d'accepter ce conte, aussi fréquent dans les livres

En la troisième année de Kya-tsin, c'est-à-dire en 1525, il fut permis aux Portugais de prendre terre à Nñao-mön ou Nñao-shan, appelée par eux Macao. En 1537 on les y trouve établis, mais non chez eux, car ils payaient tribut et un agent <sup>p.070</sup> subalterne qualifié de tso-tañ les surveillait. Macao fut d'ailleurs également ouverte aux Espagnols et ne cessa pas d'être une terre chinoise.

Les Portugais d'Albuquerque étaient de rudes soldats, d'audacieux navigateurs ; mais ce qui par-dessus tout les distinguait, c'était la sombre exaltation de leur foi, qui, longtemps assiégée par l'islamisme, était devenue pour eux une seconde patrie. Il semblait qu'ils fussent engagés dans une croisade nouvelle ; soldats, marins et marchands n'avaient pas moins d'ardeur religieuse que le prêtre. Ils avaient sans doute les mœurs violentes et les instincts pillards de leur temps et de leur habit ; les Chinois cependant furent frappés de leur bonne foi : sans doute la foi européenne est supérieure à la foi asiatique ; le commerce enseigne la probité ; toute société qui se fonde en confesse d'abord les lois : Rome jadis, San-Francisco de nos jours, ont fait comme Macao.

En 1542, les Portugais avaient paru au Japon et s'étaient mis en rapport avec le prince de Satsuma, possesseur d'une portion notable de l'île de Kyusyu, la plus méridionale des grandes îles japonaises. C'est sur ses terres, à Kagosima, que François-Xavier débarqua en 1549 ; mais ainsi que les marchands portugais, il se fixa bientôt après à Firando, sur le territoire d'un autre prince.

La religion, le commerce. la conquête même, ces choses qu'on a vues depuis et dans les mêmes régions si souvent séparées, se donnaient alors la main. Les missionnaires eurent bientôt leur part dans les échanges de Macao et du Japon <sup>1</sup> ; le comptoir était pieux et faisait à l'église pauvre une part suffisante à la faire subsister. Xavier mourut en 1551, comme il regagnait la Chine, qu'il brûlait d'ouvrir à Jésus-

---

espagnols et portugais de ce temps que la fiction des oncles d'Amérique dans le théâtre et le roman modernes.

<sup>1</sup> Elle était d'abord de 50 balles : elle fut plus tard de 80 balles de soie sur 1600. Plus tard, l'Église du Japon acquit d'immenses richesses : sa discipline déclina : elle devint suspecte et se perdit.

Christ. Il n'avait, au Japon, pu voir l'empereur ni le siogoun, mais il avait obtenu des conversions nombreuses ; et en l'année même de sa mort, le christianisme était prêché à Myako, le siogoun se déclarait ami des chrétiens, des princes recevaient le baptême. Enfin, après quelques difficultés et quelques épreuves légères, en 1570 le Japon comptait soixante-dix églises et trente mille fidèles. En 1583, les princes chrétiens d'Arima, Omura et Bungo, envoyaient des ambassadeurs à Philippe II et au pape, dont ils se déclaraient vassaux. Ainsi une religion nouvelle s'emparait du Japon, et le Japon, malgré son apparence théocratique, était loin de réagir contre elle. Le culte de l'État, purement traditionnel, ne s'accompagnait point de dogmes bien arrêtés ; sa tolérance était en conséquence égale à celle des religions de l'antiquité. En 805 de notre ère, un empereur pontife avait été jusqu'à meubler d'idoles bouddhiques tous ses temples. L'ancien culte et ce culte nouveau s'étaient mêlés <sup>p.071</sup> et confondus plus qu'ils ne l'avaient fait en Chine. Une place restait encore ouverte à tous les dieux étrangers, et le christianisme, rapidement propagé, semblait devoir bientôt remporter un triomphe complet, remplir seul tous les temples et substituer sa puissance au pontificat japonais comme au pontificat césarien.

Un certain mouvement d'échanges avait existé de tout temps entre la Chine et le Japon : la Chine livrait surtout de la soie ; le Japon donnait surtout de l'argent. Mais ces relations entre deux États despotiques, exclusifs, barbares, étaient mal garanties et presque toujours irrégulières. Des pirates japonais s'étaient établis, dès le début de la dynastie des Miñ, sous Xrñ-wr, sur l'île de Tsrñ-miñ ; ils avaient, en se soumettant à un tribut, obtenu qu'on les y laissât, et longtemps ils avaient possédé le monopole du commerce avec leur ancienne patrie. En 1539, une ambassade japonaise s'était présentée à Niñ-po ; l'insolence des officiers de la douane avait amené une lutte à la suite de laquelle il avait été convenu que trois navires japonais seraient admis en Chine chaque année. Une contrebande considérable se fit alors par Chusan ; le siogoun, peut-être le daïri, y envoyait des navires.

Dans les derniers temps, le commerce licite ou illicite de la Chine était surtout aux mains du prince de Satsuma, et se faisait en grande partie par les îles de Lyex-kyex, qui lui appartenaient et que visitaient les navires chinois. Ce prince très puissant, dont les revenus dépassaient treize millions, avait accueilli favorablement les Portugais, espérant en faire les intermédiaires de ses échanges ; il les vit avec peine s'établir à Firando, et lorsque, en 1565, ils quittèrent ce second point pour Omura, le prince de Firando en éprouva une vive irritation. Plutarque, dans la Vie de Thémistocle, nous montre les trente tyrans opposés au commerce, qu'ils regardaient comme amenant la démocratie. Ce sentiment existe sans doute aujourd'hui chez plus d'un oligarque japonais. mais il est combattu par l'appât des profits que nos relations assurent ; et quand ces relations commencèrent, loin de repousser les Européens, les Japonais cherchaient à les attirer : leurs chefs les appelaient tous, chacun d'eux cherchait à les fixer près de lui et à se les associer pour monopoliser le commerce de la Chine. Ce commerce, dégagé de ses risques principaux par l'intervention européenne, était considérable. Il serait difficile d'en déterminer le chiffre : on sait toutefois que Macao expédiait habituellement au Japon 1.600 balles de soie chaque année, et qu'elle en reçut, en 1640, de l'argent pour une valeur de quatre millions d'écus ou douze millions de livres. A cette dernière époque, Macao recevait, par Manille, un million d'écus au plus de provenance mexicaine, et expédiait sur Manille pour l'Amérique et sur l'Europe divers produits chinois et japonais.

Le Portugal avait ouvert les routes de la Chine ; l'Espagne le suivit de près. Elle était alors la seconde patrie des héros : le Portugais Magalhaes, soldat d'Albuquerque, <sup>p.072</sup> mécontent de son roi, y vint, comme le Génois Colomb, demander des navires. Par Serrano il connaissait les Moluques : il offrit à Charles-Quint de s'y rendre en tournant l'Amérique ; son offre fut accueillie. De tels chefs ne trouvent guère des compagnons dignes d'eux : abandonné des uns, insulté des autres, Magalhaes dut, comme Colomb, vaincre non seulement la nature, mais encore la redoutable lâcheté des hommes. En 1520 il

franchit le détroit qui porte son nom, traversa le Pacifique, et, manquant les Moluques, atteignit d'abord Zebu, l'une des îles que l'on a plus tard appelées Philippines. Là, comme aux Moluques, comme à Formose, comme partout dans ces mers, les musulmans avaient devancé l'Europe, et leur règne commençait où cessait celui de la Chine. Magalhaes baptisa, annexa, guerroya et fut tué. L'un de ses lieutenants, Cano, rapporta en 1522 ses découvertes à l'Espagne, en passant par le cap de Bonne-Espérance. Si tous les navires à peu près qui visitent l'Australie doublent aujourd'hui les deux continents, c'est que des héros ont ouvert cette route au vulgaire. Cano fut le premier circumnavigateur, et sur ses armoiries, autour d'un globe, il put écrire avec orgueil : *Primus circumdedit me*.

De nouvelles expéditions se firent, éprouvées par les naufrages et les épidémies, combattues par les Portugais, repoussées, trahies, et par l'effort d'une indomptable vertu militaire enfin couronnées de succès. Cortez était entré au Mexique en 1519, Pizarre au Pérou en 1521. Le Mexique conquis devenait une base nouvelle des opérations militaires, l'entrepôt ou le marché du commerce espagnol dans le Pacifique. C'est envoyé par l'Espagne. mais aidé par le Mexique, que Legaspi conquiert l'île de Luçon, vue en 1521, et y fonda en 1571 la ville de Manille <sup>1</sup>. La Chine avait été maîtresse de Luçon, que ses émigrants lui avaient donnée ; elle l'avait perdue sous l'effort peut-être des musulmans : je ne parle, bien entendu, ici, que des côtes et des ports ; le reste était et est encore, comme à Bornéo, comme à Formose, occupé par des peuplades à demi sauvages. Les Espagnols ayant sauvé à Mindoro des naufragés chinois, des relations s'établirent avec la Chine. Manille recevait l'argent du Mexique, y expédiait des épices et cherchait à s'entremettre dans le commerce de la Chine avec le Japon. Macao avait introduit au Japon des jésuites ; Manille y amena d'autres religieux : on distinguait parmi eux ces dominicains célèbres par leurs bûchers, et qui

---

<sup>1</sup> L'Histoire des Miñ raconte que les Espagnols se firent céder, à Luçon, le terrain que pourrait ensermer une peau de bœuf, et qu'ils coupèrent cette peau en minces lanières. Ce conte carthaginois, réédité en Asie ou les jésuites l'avaient sans doute porté, montre ce que valent les traditions de la plupart des peuples.

ont fait en Asie plus de mal à l'Église qu'ils n'en avaient pu en Europe faire à ses ennemis. Les deux villes marchandes et les deux missions furent toujours rivales : l'union des deux couronnes d'Espagne et de Portugal, en 1680, n'arrêta <sup>p.073</sup> point leurs dissensions : elles ne cessèrent de se combattre que quand le Japon les eut chassées du champ de bataille.

Les jésuites, ces rameurs par excellence de la barque de saint Pierre, avaient paru à Macao en 1565. Ils eurent d'abord, en Chine, peu de succès : *Ah ! rocher, rocher !* s'écriait leur supérieur Valignan en montrant, des hauteurs de Macao, les côtes de la Chine ; *quand t'ouvriras-tu, rocher ?* Le Moïse de ce rocher fut Matteo Ricci : il gagna la province de Canton, afin d'apprendre le chinois ; il se mêla aux moines bouddhistes, puis il prit l'habit plus estimé des lettrés. Aidé de quelques autres jésuites, il fonda des chrétientés, bientôt florissantes, à Shao-kin et à Nan-kin. On voit encore, près de Chang-haï, le tombeau d'un des néophytes de ce temps, Paul Syu, natif de ce district, et qui devint premier ministre. Beaucoup d'hommes instruits et distingués suivirent l'exemple de Syu. Soutenu par eux, Ricci pénétra en 1601 à Pékin. Un jeune empereur auquel il apportait une horloge ou une montre à sonnerie le reçut avec faveur. Depuis longtemps les seuls calculateurs et les seuls astronomes de l'empire étaient des musulmans ; le soleil et le temps se refusaient à leur calcul : les jésuites en furent chargés ; leur science et leur discrétion leur valurent bientôt l'estime et la confiance du gouvernement. Leur abnégation, l'ardeur de leur foi, sont faites pour surprendre un siècle aussi sceptique que le nôtre. Semedo, confesseur de l'Évangile, ayant regagné l'Europe pour y recruter des prêtres, reçut de Portugal et d'Espagne des demandes sans nombre : plusieurs postulants du martyre avaient écrit et signé de leur sang des lettres qui devaient paraître un engagement de mort. Qu'on accepte ou rejette des doctrines, ces choses n'en restent pas moins grandes dans leur étrangeté, et tant que l'épicurisme restera sans martyrs et le stoïcisme sans sœurs de charité, le christianisme pourra défier leurs jugements.

Ricci, aux yeux d'un public léger et superficiel, n'est qu'un enfant perdu de l'Église prêchant un christianisme étroit ou relâché devant un peuple indifférent. D'autres prêtres l'avaient précédé ; il fut suivi par d'autres dont l'action religieuse ou l'influence politique furent plus grandes : ainsi Colomb fut précédé en Amérique, et d'autres étendirent le cercle de ses découvertes ; Colomb, cependant, brillera seul dans l'histoire, défiant la vile impiété qui poursuit sa grandeur jusqu'après sa mort. Ainsi vivra Ricci : l'entrée inaperçue de ce missionnaire en Chine est le plus grand fait peut-être de l'histoire de ce pays. Des pasteurs l'avaient plus d'une fois conquis et perdu : des rois s'y étaient succédé, des dynasties s'y étaient l'une l'autre précipitées dans l'abîme : c'est là le corps, l'apparence, la forme de l'histoire ; mais son âme, sa pensée, sa vie, n'avaient pas ainsi changé. Le passé vivait toujours ; Confucius régnait seul ; il n'y avait pas de science, mais seulement une tradition de jour en jour plus obscure, de jour en jour plus menteuse. C'est alors que Ricci parut, p.074 apportant avec lui nos connaissances mathématiques, notre exacte notion de la forme de la terre et de la figure de ses royaumes. Le germe était petit, mais tout en devait sortir. Avec Euclide entrèrent nos sûres méthodes ; avec nos cartes, la prophétie de la Chine renouvelée. A partir de ce jour, la Chine fut en travail : l'esprit de l'Europe se glissa dans ses livres : on vit paraître une plus saine critique ; la pensée devint plus libre en devenant plus active : tout, en Chine, changea.

Précédée par la science, marchait la religion. Ricci vit un peuple courbé dans l'ignorance devant un Dieu vaguement entrevu, devant les sages dont il tenait ses lois ; honorant ses aïeux et se prosternant devant de vaines idoles. Ricci écarta les idoles, et, ne voyant dans le reste rien d'impie, rien que le Christ lui parût condamner, rien que notre Église n'ait admis à Rome quand elle y triompha, rien qu'elle n'ait admis jusqu'ici, il honora Confucius comme le moyen âge honorait Aristote, avec cette différence que les mœurs des peuples mettent dans certaines formes : il admit le culte respectueux des ancêtres. Ces concessions valurent au christianisme un accueil favorable, et bientôt le

droit de cité. Cette foi tolérante, compatissante à la faiblesse humaine et lui tendant la main pour relever l'homme par degrés, fut plus tard appelée, en Chine, la religion de Ricci, par opposition à des prétentions exclusives et violentes qui firent exclure avec violence ceux qui les produisaient.

Ricci mourut à Pékin : les jésuites obtinrent de l'empereur un terrain pour la sépulture de Ricci et de ses émules. Leurs tombes, toujours respectées, s'y voient encore.

A l'Italien Ricci succéda l'Allemand Adam Schall. Les jésuites français, qui jetèrent un si grand éclat, ne parurent que plus tard. Les chrétientés se multipliaient, mais un zèle excessif les compromettait incessamment. Le crédit des missionnaires excitait l'envie ; les politiques ne pouvaient croire que ces hommes habiles songeassent seulement à servir un Dieu crucifié : ils les accusèrent d'affiliation à la société secrète du Nénuphar. Il y eut des querelles, des émeutes, des poursuites. En 1615 et 1616, les missionnaires furent bannis. Ils se cachèrent, puis reparurent. Leurs progrès furent ralentis ; leur influence sur les populations devint à peu près nulle. Jusqu'à la fin de la dynastie des Miñ ils jouirent de peu de faveur, et l'on peut dire qu'ils rendirent à l'État plus de services et montrèrent à ses princes plus de fidélité qu'ils ne leur en devaient.

Les Japonais avaient eu à se plaindre, à Chusan, des Chinois. Leur roi, dit une relation, n'avait pu se faire payer quelques marchandises. Les Japonais firent la guerre. Le Kyañ-nan jusqu'à Nankin, le Tschö-kyañ, le bassin des principaux fleuves, la péninsule du Shan-tsché, furent ravagés. Les Japonais remontèrent le Pei-xo, comme les Normands ont jadis remonté la Seine. Le pays se couvrit de forts : des pirates se montrèrent de tous côtés.

<sup>p.075</sup> Cette guerre dura longtemps ; la Corée en devint le théâtre, et elle parut devoir s'y éterniser. Les Chinois et les Tartares s'y battaient sur le dos des Coréens ; les Japonais intervinrent. Le siogoun Taïkosama se servit plus tard de la Corée comme d'un exutoire. Le christianisme avait fait dans l'armée japonaise de grands progrès : en

envoyant cette armée combattre, dans un pays difficile, des ennemis nombreux et renaissants, on s'en débarrassa sans bruit. La Corée fut conquise incomplètement, et évacuée à la mort de Taïkosama, en 1598.

Peut-être le prince japonais, dont le caractère était audacieux, dont les entreprises avaient été heureuses, et qui voyait décliner l'astre des Miñ, avait-il cru à l'occupation durable de la Corée, à la conquête de la Chine elle-même. Il avait requis l'hommage des Espagnols de Manille et leur avait envoyé l'ordre de joindre leurs forces aux siennes : les Espagnols embarrassés n'avaient pu que gagner du temps et déclarer qu'ils en référaient à leur souverain.

Après les Portugais et les Espagnols parurent presque en même temps les Hollandais et les Anglais ; les seconds, toutefois, distancés longtemps par les premiers, quelquefois soufferts, en raison de la religion commune, plus souvent opprimés ou trahis, en raison du gain disputé. Firando au Japon, Amoy et d'autres points en Chine, virent des factoreries anglaises ; leur vie fut difficile et courte : le tour du peuple anglais n'était pas venu.

J'admire plus que personne cette nation hollandaise, patriote et libérale entre toutes. L'orgueil de Philippe II et celui de Louis XIV furent domptés par elle, comme les fureurs de l'Océan par ses digues ; mais cette nation, marchande autant que citoyenne et froidement cupide, a traversé le crime, accepté même la honte, pour l'illusion d'une lointaine fortune. En 1600, la Compagnie anglaise des Indes s'était fermée ; en 1602, la Compagnie batave se forma ; en 1607, Batavia fut fondée ; en 1624, Formose était enlevée aux musulmans par les Hollandais. A Taiwan, c'est-à-dire à la grande baie, ils élevaient un fort nommé de l'une de leurs provinces, de leur district de mer, Zelandia. Formose devait tenir en échec Manille et Macao : nul, en effet, ne songeait encore à partager de sûrs profits ; chacun voulait, au risque de lui-même, arracher aux autres la proie menteuse du monopole.

L'histoire des Hollandais au Japon et en Chine peut servir de leçon : ils ont ruiné les autres, fait reculer l'Europe, et n'ont, comme à Pékin,

dans une de leurs ambassades, au prix d'humiliations sans nombre, obtenu qu'une part dérisoire à des restes de cuisine. Nul n'a porté plus loin qu'eux la politique criminelle du monopole ; ils ont exagéré l'Espagne et le Portugal. La France aveugle suit dans un petit sentier ces perfides errements. Qu'elle regarde l'Angleterre ! qu'elle regarde l'Amérique ! elle verra comment le commerce du monde se gagne. Depuis quelques années, <sup>p.076</sup> l'Angleterre, avant-garde de l'Europe et non plus son geôlier, a conquis le commerce de la Chine en l'ouvrant à tout le monde : l'Amérique, en un jour, a plus fait au Japon. qu'elle nous a donné, que la Hollande en deux siècles. Ne renouvelons nulle part des fautes si stériles, des fautes que l'historien, pour ami qu'il puisse être, est contraint de rappeler et de flétrir sans cesse.

C'est sur un navire portugais que, en 1590, les premiers Hollandais parurent au Japon. Bientôt ils y revinrent. L'Espagne catholique avait pesé sur eux, comme les Mores sur l'Espagne. Envieux et justement irrités, ils firent habilement valoir les crimes de leurs rivaux, ce fanatisme sauvage qui dépeuplait le Mexique et le Pérou, qui avait mis l'inquisition à Goa, et se désolait de voir le bon sens chinois refuser au peuple de Macao ces brûleries chères aux Portugais d'alors, comme les courses aux Anglais de nos jours. Ils insistèrent sur cette ambition ardente à convertir le monde pour l'annexer, comme à l'annexer pour le convertir. Le Japon n'ignorait point ce qui se passait au Mexique : l'insolence des Espagnols, l'imprudence de leurs prêtres, comblaient rapidement la mesure. A l'instigation des Hollandais, le christianisme fut proscrit : avec l'aide des Hollandais, le christianisme fut écrasé : trente-huit mille chrétiens tombèrent sous les coups des Japonais païens et des Hollandais se préparant à marcher sur la croix. Peu à peu, l'on avait relégué les Espagnols et les Portugais de ville en village, et jusque sur une espèce de digue, lazaret de ces pestiférés. Les Hollandais s'étaient bien réjouis de les y voir : quand ils les eurent chassés de partout, c'est là qu'ils furent parqués eux-mêmes. Sans les Américains, ils seraient encore à Nangasaki, suspects et misérables, rêvant le monopole impossible d'un commerce insaisissable. Ils

poursuivirent vainement à Macao les Portugais qu'ils avaient expulsés du Japon, à ce point qu'on y faisait périr jusqu'aux parlementaires envoyés par ce peuple mis hors la loi. Ils s'humilièrent en Chine jusqu'à se prosterner, sans y gagner le moindre privilège ; mais la persécution provoquée par eux au Japon eut en Chine ses contrecoups : le gouvernement chinois dut plus d'une fois penser qu'une doctrine combattue par de tels moyens devait avoir causé de grands périls, et menacer de périls égaux toutes les contrées où on la portait.

Le gouvernement inepte et corrompu, orgueilleux et faible des derniers Miñ, avait exaspéré les Japonais, les Coréens et d'autres peuples, comme le gouvernement des Tsiñ exaspéra depuis les Européens, et comme le gouvernement des derniers Césars exaspéra les hordes qu'il était impuissant à contenir par la force. Sur les frontières tartares, auprès des chefs soumis ou qu'une politique sage eût contenus, l'insolence, la mauvaise foi, les violences et les exactions des agents chinois ne connaissaient plus de bornes. Une petite nation, presque nouvelle, prenant un nom nouveau, les <sup>p.077</sup> Mantchous, de race tongouse et mêlés de sang mongou, ayant plus d'injures encore que les autres à venger, s'était armée contre l'empire. En 1616, le cinquième roi connu des Mantchous fut proclamé. Il rappela les griefs de son peuple dans un document devenu célèbre, sorte de déclaration de guerre motivée ; il jura la perte des Miñ ; il promit aux mânes de son père l'holocauste de deux cent mille Chinois, et se jeta sur le Leâr-tñ. Vainqueur de ce côté, il pénétra en Chine ; il en fut repoussé. Mais ses premiers succès avaient enflé son orgueil : il usurpa le titre d'empereur, et nomma son règne Tyen-miñ, fortune céleste, comme pour placer sous la protection divine le progrès de sa puissance. Mort en 1627, il eut pour successeur un fils élevé parmi les Chinois pour apprendre à devenir leur maître. Le nouveau règne s'appela d'abord Tai-tsñ, puis, en 1636, Tsñ-tö. La dynastie nouvelle reçut alors le nom de Tsiñ (pure).

Il y a dans la fortune de ces maisons royales, surgies du sein de la plèbe ou sorties des tentes du désert, cette autre plèbe du genre humain, quelque chose d'étrange et de divin. C'est la foi, dit-on, qui

remue les montagnes ; c'est elle au moins qui fonde les empires. Les Tsiñ ne doutèrent point de leur fortune : leur peuple y crut aussi fermement qu'eux, et l'audacieux serment de leur fondateur, de leur grand ancêtre, ce serment de régner sur l'État le plus vaste et le plus peuplé du monde, insolemment jeté à la face d'une dynastie appuyée sur deux siècles et demi par un sauvage trônant sur une peau de mouton, ce serment fut tenu par une famille et par un peuple invincibles et persévérants. Ainsi Bonaparte, voyant faiblir, après huit siècles de gloire, la race de Capet, se sentit appelé par Dieu, et de l'humble uniforme arriva jusqu'à la pourpre. Ainsi nous avons vu son neveu, banni, prisonnier, méconnu, sourire à sa défaite, et gravir avec calme les marches glissantes du trône.

Les Mantchous, du reste, n'eussent pu triompher seuls : autour d'eux, à leur voix, la Tartarie, divisée par les Miñ, unissait ses tronçons. Il fut aisé de ramener sur la route de leurs pères les Mongous émus au souvenir de leur gloire. Les peuples tartares se tiennent comme en bataille en face de la Chine ; ils qualifient d'aile droite, de centre et d'aile gauche leurs hordes occidentales, septentrionales et orientales. Les Mongous furent l'aile droite de l'invasion mantchoue. Voisins de mœurs, alliés de sang, ces peuples marchèrent ensemble et se partagèrent le butin. Les Mongous, bien que la souveraineté fût aux autres, n'étaient point les camarades subalternes, mais les frères d'armes, les égaux des Mantchous. On le vit bien paraître quand, plus tard, l'empereur Kañ-wi étant tombé malade, le bruit se répandit en Chine qu'il allait choisir pour successeur, à l'exclusion de ses enfants, un descendant des Yuen.

Une sorte de paix était intervenue après une assez longue lutte, paix sans sécurité, puisque, conclue par des barbares, elle ne reposait pas sur une défaite irréparable. <sup>p.078</sup> Le peuple chinois, mécontent de ses maîtres, fut soulevé par deux rebelles : l'un d'eux, du nom de Li tsö-tweñ, se proclama empereur dans le Wen-si, marcha sur Pékin et y entra, tandis que celui qu'on peut regarder comme le dernier des miñ, l'empereur appelé depuis Xwai-tsɿñ, et dont le règne s'appelait Tsɿñ-

tweñ, se pendait avec sa famille. Les Mantchous, empressés à profiter de ce désordre, appelés d'ailleurs au secours des Miñ par le général chinois chargé de les contenir, 8 san-kwey, se jetèrent sur la Chine. Ils entrèrent à Pékin en 1644, et, sous prétexte de venger l'empereur mort, se débarrassèrent de ceux qui l'avaient vaincu. Le chef des Mantchous mourut au lendemain de la victoire. Son fils, 11un-twi, encore enfant, fut proclamé empereur. En peu de mois, ses cavaliers eurent soumis la Corée et le nord de la Chine : les provinces méridionales ne furent soumises que plus tard. On assigne, en général, au triomphe des Mantchous la date de 1644 : officiellement, cependant, la dynastie nouvelle commence avec Tyen-miñ, et sa victoire ne fut complète qu'en 1647, ou même qu'en 1652.

Les nouveaux conquérants de la Chine étaient de véritables barbares : il n'y avait pas longtemps qu'ils avaient quitté les régions les plus sauvages et les plus froides de l'Asie pour se porter sur les frontières de la Chine. Peuple de cavaliers et d'archers, ils vivaient surtout de leur chasse : ils mangeaient du pain. et non du riz comme les Chinois. Leur idiome bizarre s'éloignait beaucoup de ceux de la plupart des peuples appelés Tartares. Ils avaient reçu, comme les Mongous à travers l'Asie, et depuis peu de temps, un alphabet dérivé de ceux de l'Arabie et de l'Irak ; ils s'en servaient seulement pour écrire de haut en bas, comme les Mongous. Ils étaient féroces dans leurs mœurs : un fils de 11un-twi étant venu à mourir, trente Mantchous se tuèrent sur sa tombe. Habités à la vie rude des prairies, ils voyaient avec mépris les Chinois portés dans des litières et armés d'éventails. Ainsi les premiers Turcs méprisaient les Grecs de Byzance : les vices des vaincus ont triomphé des Mantchous comme des Turcs. Ils étaient emportés et violents, mais fidèles à leur parole, comme ces autres barbares qu'on appelait les Francs ; ils ne se disaient toutefois point libres, mais au contraire esclaves, tant le lien féodal avait chez eux de puissance. Le mot, du reste, que nous traduisons par esclave, se traduirait peut-être mieux par client, par *famulus*, ou par les mots arabes *oulad*, *ebn* (fils, enfant). Leurs femmes étaient plus libres que les femmes chinoises. Loin de leur déformer les pieds pour les retenir à la maison, les Mantchous les

faisaient monter à cheval avec eux. La femme forte, au langage hardi, est même un des personnages habituels de leurs comédies. Ils étaient blancs de peau, mais hâlés, quelquefois blonds, naturellement barbus, mais ne gardant de leur barbe qu'un mince filet : ils portaient leurs cheveux nattés en une longue tresse dont ils se servaient sans doute, comme d'autres Tartares, pour attacher leur arc sur leur tête <sup>p.079</sup> et en maintenir la corde hors de l'eau lorsqu'ils devaient traverser une rivière. Leurs vêtements étaient lourds, leurs bonnets énormes, leurs chapeaux étranges. Vainqueurs des Chinois, ils voulurent faire partager leur victoire à l'habit de leur nation. Les Chinois, qui portaient leurs cheveux noués au sommet de la tête, durent accepter la queue tartare. Il ne fallut pas pour les y amener verser moins de sang que n'en versait, vers la même époque, Pierre le Grand pour raser ses sujets. Tout le vêtement fut plus ou moins changé : la violence put amener en Chine ce résultat ; mais ses effets ne purent s'étendre sur les contrées voisines, depuis longtemps faites à l'habit chinois. Les Cochinchinois, les Japonais, gardèrent plus ou moins les coiffures, les robes, les modes, enfin, qu'avait la Chine à la fin de la dynastie des Miñ. La coiffure des Japonais, les robes cochinchinoises, l'objet que les envoyés de cette nation tenaient devant leur bouche en se présentant devant l'Empereur des Français, sont autant de vestiges de l'ancien régime chinois <sup>1</sup>. Les pères Magalhaes, Semedo, Martini, nous ont fait connaître la Chine des derniers Miñ, comme Marco-Polo celle des premiers Yuen. L'Europe était alors moins ignorante de la Chine qu'elle ne l'était encore il y a quelques années ; on y publiait des livres plus sérieux que de nos jours : la république des lettres avait de vrais citoyens et la science de vrais aristocrates. Un évêque mexicain, Palafox, écrivit même, d'après ses correspondances, une relation de la conquête tartare, livre plein d'intérêt, œuvre d'un esprit libre et d'un cœur généreux. L'épiscopat mexicain de nos jours ne serait probablement pas à même d'écrire un pareil livre : tout dans le monde n'est pas en progrès.

---

<sup>1</sup> Les jésuites de Chine portent encore, pour la célébration de la messe, le bonnet carré des Xan-lin, de la dynastie des Miñ.

La conquête des provinces méridionales fut difficile et longue : ces provinces que les Sxñ avaient gouvernées au temps des Kin, que les Yuen avaient eu de la peine à soumettre, dont enfin la victoire des Miñ était sortie, luttèrent longtemps, se soulevant à la fois, tombant et se relevant l'une après l'autre. Un Miñ se fit proclamer à Nankin ; il fut vaincu, pris et étranglé. Un autre Miñ dans le Tschö-kyañ, un autre dans le Fo-kyen, un autre encore dans Kwañ-si, firent le même rêve, terminé par un réveil analogue. Moins il restait aux Miñ d'empire, et plus il se trouvait d'empereurs prêts à payer de leur vie quelques heures d'un règne inquiet.

Шun-twi était mineur : ce fut son oncle Amavang qui dut conquérir pour lui presque toutes ces provinces. C'était un habile capitaine et un rude soldat ; il rappelait Pe-yen, qui avait soumis aux Yuen les mêmes contrées, et qui, ne connaissant l'histoire ni d'Alexandre ni de César, avait pour maxime qu'il fallait avant tout, pour réussir, n'aimer ni le vin ni les femmes. Il fallait à l'action mantchoue, au sud du <sup>p.080</sup> fleuve Jaune, un centre, une capitale, un chef presque souverain. Amavang fut, en conséquence, à peu près le roi de Nankin.

Quand les dynasties tombent ou que les peuples perdent leur indépendance, il y a parmi ceux qui les servaient ou les gouvernaient quelques hommes de cœur qui s'associent à leur infortune, tentent de les sauver et dédaignent de leur survivre. La masse, cependant, se soumet peu à peu ; les plus sages, les plus riches, les plus haut placés, sont ralliés bientôt, et le peuple moutonnier marche derrière eux. Cependant des aventuriers, des vagabonds, des brigands, voilà bien le mot, un peu fous, un peu coquins, mais dévoués et patriotes, enfants perdus d'une cause condamnée, tiennent encore les grands chemins et la mer. Les défilés des montagnes et les tourbières perfides sont le théâtre de leurs crimes et de leurs exploits ; pourchassés par le prince, haïs de tout ce qui aime une riche et tranquille servitude, ils sont bientôt chéris du pauvre, parce qu'entre le pauvre et l'idée il n'y a pas d'intérêt qui se dresse. Quelquefois ils ressuscitent leur prince ou leur patrie ; presque toujours ils succombent, et leurs noms, exilés de l'histoire, vivent dans la légende populaire.

La Chine a, comme tous les pays, eu ses brigands illustres. Le plus grand de tous fut peut-être Ƨwiñ-twi-kǎñ, que les Européens ont appelé Icoan. Comme l'aventurier chef de la rébellion actuelle, il avait près des Européens puisé moins le christianisme que le mépris des dieux. Il avait pris d'eux aussi cette énergie moins commune parmi les Asiatiques et quelque intelligence de la guerre. De commerçant et de marin, il se fit pirate et devint presque roi. On vit jusqu'à trois mille navires porter ses divers pavillons ; il réglementa le vol ; il devint comme le douanier de la Chine et le fermier d'une partie de son commerce. Le gouvernement traita avec lui ; il le fit amiral de toutes ses mers, et par ce bandit fut débarrassé de tous les autres.

Les Miñ ne l'avaient point comblé, car il était peut-être le plus fort ; ils l'eussent volontiers trahi et perdu ; toutefois, quand ils tombèrent, il leur resta fidèle : il ne partagea point, avec les gens honnêtes, le bénéfice d'une sage trahison ; il aida puissamment, au contraire, à la défense des provinces moyennes et méridionales. Il avait reconnu le Miñ qui s'était proclamé empereur dans le Fo-kyen. C'est là qu'après avoir vainement disputé aux Tartares Nankin et Canton, qu'après s'être vu refuser le secours du Japon, il vint livrer ses dernières batailles. Vaincu et affaibli, il dut se soumettre en 1646. Comme tous les grands ambitieux, il refusa de croire à sa chute. Comme Thémistocle avait pris l'habit perse, il prit l'habit tartare, et, prisonnier, entra dans Pékin avec l'aisance d'un courtisan. Dédaigné du prince, dévoré par son entourage, il mourut ruiné, et si obscur qu'on ne saurait dire si sa mort fut violente, comme quelques-uns le crurent. Son fils Ƨwiñ twi-kǎñ, que les Européens ont appelé Kochinga, prit sa place sur les mers et continua de combattre l'usurpation <sup>p.081</sup> tartare ; il se signala par d'audacieuses entreprises. La ville de Canton s'étant soulevée, il en arma les remparts de ses canons et la défendit pendant une année. On ne peut imaginer tout ce que souffrirent, en ces temps cruels, les habitants des côtes de la Chine. Contraints un jour à subir les lois et l'habit tartares, ils étaient le lendemain châtiés de l'avoir fait. Le désordre alla si loin que, pour y mettre un terme, on dut, sous le règne suivant, affamer les pirates en

faisant évacuer toutes les côtes. Tuiñ tui-lxñ traita avec les Européens, les protégea, les rançonna, leur fit sentir durement sa puissance. Élève, dit-on, et longtemps ami redouté des Hollandais, il leur fit la guerre, s'empara de Zelandia en 1662, et les chassa à jamais de Formose.

Les chrétiens se trouvaient déjà compromis vis-à-vis des Tartares : ils n'avaient pas cru d'abord à leur victoire et s'étaient montrés quelque temps zélés pour la défense des Miñ. Un chrétien, nommé Léon, natif de Tshö-kyañ, homme instruit, traducteur d'Euclide et fort bien en cour, avait fait rappeler à Pékin les missionnaires bannis depuis quelque temps, en promettant le concours de leur savoir pour la guerre contre les Tartares. Ils se rendirent utiles ; les Chinois obtinrent même par eux quelque artillerie.

Macao, d'accord avec les missionnaires, avait fait offrir, par Gonçalvez Teixeira, des troupes européennes : c'est ainsi que jadis les Lacédémoniens s'offraient au roi de Perse. Deux compagnies, d'environ cent soldats chacune, étaient parties de Canton. Le capitaine de l'une d'elles s'appelait Pierre Cordier : ce nom ferait supposer qu'il était Français de naissance ou d'origine. Cette troupe d'élite, bien pourvue, bien armée, et la première que la Chine ait paru accepter de l'Europe, ne dépassa pas le Kyañ-si. Les marchands de Canton achetèrent à Pékin son renvoi. Désireux de garder leur courtage, ils ne voulaient point que des rapports plus directs pussent s'établir entre les Européens et l'intérieur de l'empire.

J'ai parlé d'une révolte qui avait éclaté dans le Kwañ-si. Les principales autorités de ce pays étaient chrétiennes ; elles avaient soulevé le peuple et proclamé, à Shao-kin, un Miñ chrétien aussi, que les missionnaires appelaient le nouveau Constantin et qui avait reconnu la suzeraineté du pape. Les Tartares avaient été battus d'abord ; mais cette rébellion avait fini comme toutes les autres. Dans cette intervention active du christianisme, il y avait plus que le prétexte d'une persécution. Macao voyant le Sud réduit et se sentant serrée de près, incertaine cependant du résultat final, se réfugiait dans une neutralité peu bienveillante. Les Tartares toutefois, quand leur victoire fut complète, ne

lui en gardèrent point rancune : ils confirmèrent ses privilèges. Grâce à l'influence personnelle d'Adam Schall, qui gagna rapidement l'estime et la confiance de Шun-twi, les missionnaires ne furent point inquiétés ; et lorsque plus tard, sous Kañ-wi, les progrès des pirates eurent contraint p.082 le gouvernement à faire évacuer toutes les côtes, Adam Schall put obtenir que Macao fût exceptée du décret.

Les Tartares ne se montrèrent généreux qu'avec les Européens : la résistance énergique que leur opposèrent les Chinois ne saurait faire excuser leurs violences : des villes nombreuses furent détruites, des provinces ravagées, des populations exterminées ou transportées au loin. Celles de Nankin et de Pékin, déportées en masse, furent remplacées par des Mantchous. Plusieurs milliers d'individus <sup>1</sup> appartenant à la maison régnante furent massacrés ; on en immolait encore un siècle après la conquête.

Il avait déjà été fait divers dénombremens du peuple : ces dénombremens ne résistent guère à l'examen. On en fit de nouveaux, sinon avec plus de soin, du moins avec plus de force. Les Chinois durent pendre à leurs portes des écriteaux portant le nombre et les noms de ceux de leur famille. C'est ce que la Terreur imposa depuis aux Parisiens. Le peuple conquis fut compté comme un vil troupeau et frappé d'une capitation assez élevée, impôt inique dans son essence, puisqu'il ne porte point sur la richesse. seule base véritable de la répartition des charges sociales, mais, au point de vue asiatique, naturel après la conquête, imposé aux Chinois par les Tartares, comme aux Grecs par d'autres Tartares, en rachat d'une vie qui appartenait au sabre.

Kañ-wi déclara plus tard que cet impôt exécré du peuple ne serait jamais augmenté : et son successeur, Yñ-twen, eut la sagesse de l'abolir. Les recensements faits depuis n'ayant aucun objet sérieux, impopulaires et difficiles à effectuer, fallacieusement grossis pour plaire au prince, ne sauraient servir à prouver, comme on l'a prétendu, que la population de la Chine se soit accrue depuis trois cents ans dans des

---

<sup>1</sup> On en a porté le nombre à quatre-vingt mille.

proportions excessives : toutefois, bien qu'on ne puisse, pour déterminer la population de la Chine à diverses époques, s'appuyer d'aucun document certain, il est plus que probable que cette population, comme celle de la plupart des États, a constamment augmenté. Elle devait être déjà considérable quand les Miñ tombèrent. Il y avait eu quelque émigration vers la Corée, Formose, les Philippines ; le commerce seul avait abordé l'Indo-Chine ; la conquête mantchoue, les mœurs nouvelles imposées à la Chine, l'horreur qu'elle en ressentait, les violences qu'elle dut subir, imprimèrent à son peuple ce mouvement d'expansion qui jusque-là n'était que pressenti.

Ceux qui émigrèrent le plus furent les peuples du Fo-kyen et du Kwañ-třñ. Plus irréconciliables que les autres, ceux du Fo-kyen avaient pris le turban pour cacher <sup>p.083</sup> au moins la tresse que les Mantchous leur imposaient. Vingt-cinq mille d'entre eux abordèrent à Formose : ils ne contribuèrent pas peu, plus tard, à livrer cette île aux pirates, des mains desquels elle fit retour à la Chine. Formose a reçu depuis des millions de Chinois, et, dans cinquante ans peut-être, sa race aborigène aura disparu devant les envahisseurs.

Les Philippines, de leur côté, donnèrent asile à des émigrés nombreux. Aussi, quand Formose tomba, Manille, sommée de se rendre, courut-elle de grands périls. Elle dut expulser les Chinois, qui, même avant la grande révolution de l'empire, s'y étaient montrés turbulents et qu'il avait fallu combattre, qu'on avait eu le tort de massacrer en 1603 et 1639. Un siècle plus tard, en 1757 et 1762, il fallut encore les expulser ou les massacrer. Sans doute les émigrants appartenaient au rebut de la population chinoise : c'étaient des mendiants, des voleurs, des pirates ou leurs fils ; ils venaient du Fo-kyen et du Kwañ-třñ, pays de mœurs relâchées et féroces ; sans doute ils étaient affiliés à ces sociétés secrètes qui depuis ont agité Batavia et Singapour : je n'en crois pas moins que la cause principale de tant de soulèvements dangereux et de tant de répressions sauvages doit être cherchée dans le fanatisme des moines qui gouvernent Manille et la docile cruauté des Espagnols qui leur obéissent. Européens, nous

sommes, dans l'extrême Orient, tous solidaires les uns des autres : mais il y a peu de temps que nous sommes vraiment dignes de conduire le monde : nous étions, dans ces derniers siècles, aussi méchants que les autres peuples. Regardons en face le mal que nous avons fait, afin de ne point renouveler nos fautes ou recommencer nos crimes. Et pour nous, Anglais, Américains, Français, triumvirat du commerce, et par usage ou tradition de la liberté, n'excusons point le passé ; tâchons, au contraire, que l'avenir soit plus digne de notre nom.

La Cochinchine et les États voisins, effrayés de la puissance tartare, avaient mal accueilli les premiers émigrés. Peu à peu cependant les Chinois méridionaux s'étendirent aussi sur ces contrées, qu'ils remplissent presque aujourd'hui. Les Malais, venus au treizième siècle de Sumatra ou de quelque lieu plus éloigné, avaient colonisé Malacca, occupé seuls quelque temps les îles de la Sonde, les Moluques, les Philippines ; devenus musulmans et fameux pirates, ils avaient, en 1615, porté l'islamisme jusque dans les Célèbes : ils bornèrent de ce côté la Chine païenne, qui se déverse aujourd'hui sur l'Australie comme sur l'Amérique.

Le petit peuple mantchou n'avait pu conquérir la Chine sans évacuer complètement son propre territoire : les Chinois du Shan-txñ ; du Tsi-li, du Shan-si et du Shen-si <sup>p.084</sup> vinrent prendre sa place, quelques-uns transportés, d'autres cherchant une terre gratuite.

Kali-mi avait permis, Yxñ-twen favorisa ce mouvement. Cette portion de la Tartarie est aujourd'hui chinoise, comme le sont plus ou moins toutes les autres. Administrativement même, les provinces chinoises que la grande muraille bornait au temps des Miñ s'étendent aujourd'hui bien au delà ; et peut-être trouve-t-on plus de Tartares dans le district de Pékin qu'on n'en pourrait trouver dans ce que de vieilles cartes appellent encore des provinces tartares.

Quelques modifications furent apportées au gouvernement et à l'administration de l'empire : les empereurs Tsiñ, comme les princes des autres dynasties, choisirent parmi leurs enfants leurs successeurs ;

mais autour de la famille il y eut le clan impérial, ou ce qu'on appelle les trois tribus, parmi lesquelles on distingua huit familles principales. Les princes du sang ne reçurent point un rang héréditaire ; mais, en raison de leur grand nombre, leurs descendants durent, pendant cinq générations, perdre un degré de noblesse à chaque génération, pour s'arrêter au rang peu élevé que constate le simple droit de porter la ceinture jaune et le sabre. Les plus proches de l'empereur furent richement entretenus ; les autres tombèrent de plus en plus, comme tous les déclassés, dans l'oisiveté, le vice et la misère. On trouve, dans la Gazette de Pékin, l'exemple d'un homme à ceinture jaune condamné à la déportation avec surveillance pour avoir frappé de son sabre un marchand qui refusait d'accepter de lui un billet faux de la valeur d'un sou. On croit qu'il existe aujourd'hui environ six mille de ces princes, vivant dans l'enceinte du palais.

La cour fut administrée par un conseil composé d'un président et de six membres ; elle eut dix grands officiers. On y compte ordinairement cinq mille eunuques, dont le premier est gardien des présents et jouit seulement du quatrième rang de la hiérarchie chinoise. En outre des sept femmes principales, on y compte un grand nombre de concubines levées sur les Tartares par une sorte de conscription, et environ cinq mille femmes en tout.

L'armée chinoise fut réduite à l'état de milice et rarement appelée ; toutes les villes reçurent des garnisons tartares, ou plutôt des villes tartares furent entées sur toutes les villes chinoises. En outre de certains emplois réservés aux Tartares et de la part considérable qu'on leur fit dans les autres, plusieurs situations importantes furent remplies à la fois par un Chinois et un Tartare, chargés de se surveiller l'un l'autre. Au Japon, les choses vont plus loin : dans cet État à la fois féodal, despotique et théocratique. une méfiance plus que vénitienne a dédoublé toutes les magistratures et a fait de l'espionnage et de la dénonciation l'attribut de chacune d'elles.

Malgré l'établissement de la capitation, on ne saurait dire que le chiffre des contributions publiques ait été notablement augmenté. Les

statistiques des Miñ (Miñ xwei-tien) portaient les revenus de l'empire, en argent, à 40 millions d'onces, soit <sup>p.085</sup> 320 millions de francs, et en grains à une valeur à peu près égale <sup>1</sup>. Ce revenu était alors suffisant, puisque, sous les Tsiñ, il fut souvent fait remise de l'annuité d'un impôt. Peu à peu, toutefois, l'argent baissa de valeur, ce qui affecta une partie notable du revenu : le tribut en grains ne s'élève pas aujourd'hui à plus de 66 millions, et la perception totale ne dépasse pas 340 millions. On a dû dès lors, pour subvenir aux besoins croissants de l'État, surtout pendant les difficultés qu'ont traversées les derniers règnes, non pas augmenter les impôts, ce qui eût été dangereux, mais recourir à des expédients, tels que la vente des grades littéraires et des emplois publics qui en sont la conséquence. Les douanes sur le commerce européen produisent aujourd'hui beaucoup ; elles produiront davantage dans quelques années : notre commerce si redouté d'un gouvernement aveugle sera ainsi sa ressource et son salut.

Amavang, le régent de l'empire, le maître de Nankin, mourut : Шun-twi, âgé de quatorze ans, se déclara majeur. Mécontent d'avoir été dominé jusque-là, menacé peut-être par l'ambition de celui qui venait de mourir ou par celle des siens, peut-être aussi, comme d'autres rois, incapable de pardonner le don de plus de royaumes que ses pères ne lui en avaient laissé, il poursuivit avec acharnement la mémoire et la maison d'Amavang.

Шun-twi n'avait pas cette chasteté qui, d'après Pe-yen, assure le succès des entreprises : il irrita les Mantchous par le meurtre d'un chef dont il convoitait la femme. Cette passion désordonnée l'entraîna à d'autres folies. On vit renaître la puissance de ces eunuques qui avaient perdu la dynastie des Xan orientaux, celle des Tañ et tant d'autres :

---

<sup>1</sup> Le père Magalhaes évaluait le revenu en argent à 18.600.000 écus ; le père Martini, à 60 millions. Les contributions payées en nature se seraient élevées, d'après Martini, à une valeur de 90 millions d'écus. Si l'écu dont il est question est le même que celui de l'évêque Palafox, qui traitait à la même époque les mêmes questions, il valait 3 livres. La relation de Nieuhoff ne parle que d'impôts en nature : le tribut en grains se serait alors élevé à 32 millions de tan (soit à peu près autant d'hectolitres). Si le tan valait 10 francs, ce serait 320 millions de francs : il y a toutefois lieu de supposer qu'il valait moins.

êtres vils, aussi faibles que les femmes, mais, par leur faiblesse même et leur avilissement, armés pour le renversement et la destruction de tout ce qui paraît le plus fort et le plus élevé. Шun-twi mourut en 1661. Kañ-wi lui succéda.

L'expulsion de quatre mille eunuques expia les désordres de Шun-twi. Le nouvel empereur était un enfant. Il commençait, comme Louis XIV son contemporain, un règne long et glorieux : les débuts de ce règne aussi devaient être agités. 8 san-kwey, qui avait appelé les Tartares sur l'empire et en avait reçu la vice-royauté de Yun-kwey, se reprochait depuis longtemps « d'avoir fait venir ces lions pour chasser des chiens. » Il se révolta et se proclama empereur. Le Fo-kyen, le Kwañ-txñ, se <sup>p.087</sup> soulevèrent avec lui. Ces provinces furent soumises et leurs agitateurs mis à mort. En 1683, Formose fut rendue à Kañ-wi par le fils de Twiñ tui-kxñ. La rébellion du Yun-kwei dura longtemps. 8 san-kwey étant mort, son fils lui succéda ; vaincu, il dut se suicider, et la vengeance tartare poursuivit jusqu'aux ossements de son père.



Vie des Mantchous. — D'après un tableau chinois.

A treize ans, l'empereur s'empara des rênes du gouvernement, et fit expier aux régents soit l'excès de leur domination, soit l'usurpation qu'ils en eussent voulu faire sortir. Énergique, intelligent, actif, il partagea dès lors sa vie entre le travail qu'exigeaient les affaires de

l'État d'une part, l'acquisition des sciences de l'Europe de l'autre, et ces exercices violents du cheval et de l'arc si chers aux Mantchous. Les princes de son sang, bien que conquis par la mollesse chinoise, ont gardé quelque chose de ces mâles habitudes : chaque année, presque, ils vont chasser sur les prairies, domaine de leurs aïeux. Là, séparés de l'appareil de leur grandeur, ils oublient les soucis et les vanités du trône ; mêlés à ceux de leur race, et vivant au grand air, ils se retrouvent chefs de clan et redeviennent des hommes.

Je donne ici la reproduction exacte d'un portrait authentique de Kañ-*chi* à l'âge de trente-deux ans. La physionomie belle, ouverte et intelligente de ce prince ne rappelle en aucune façon le ridicule assemblage de traits qualifié de type tartare. Je ne connais point de portraits des derniers empereurs, et je doute qu'aucun Européen les ait vus de près ; mais je suis porté à croire que, par l'effet de diverses circonstances, <sup>p.088</sup> le type de la famille est devenu moins beau en même temps que sa santé devenait moins robuste. Il est probable que les Mantchous, qui sont un peuple du Nord, sont frappés, en Chine, d'une dégénérescence analogue à celle qui a atteint, en Égypte, les maisons macédoniennes de Ptolémée et de Méhémet-Ali, dégénérescence si rapide pour notre race entre les tropiques ou dans leur voisinage, et qui ramène, comme par un effort incessant, vers la barbarie les contrées que nous tentons de civiliser.



**L'empereur Kañ-chi**

Au commencement du règne de Kañ-wi, Adam Schall, d'abord en crédit, avait fini par être persécuté, puis gracié. Le calendrier avait ressenti le contrecoup de cette persécution. On rendit le bureau astronomique à Verbiest, qui, plus tard, fut remplacé par Grimaldi. En 1688, cinq missionnaires français arrivèrent en Chine, envoyés par Colbert : honorés de la faveur de Louis XIV, ils le furent bientôt aussi de celle de Kañ-wi. Ces Français furent suivis par d'autres. On les chargea, en 1708, de dresser la carte des provinces de la Chine et de toute la Tartarie. Ce travail immense fut accompli par eux en quelques années, dans les limites d'une exactitude qui suffit à la pratique ordinaire du gouvernement et du commerce. Ces géographes furent les pères Bouvet, Regis, Jartoux, Fridelli, Cardoso, de Tartre, de Mailla et Bonjour. Plus tard, sous Kyen-læñ, les pères Benoît et Hallerstein ajoutèrent à leur travail et le rendirent plus parfait. La marine anglaise, quelques Américains, quelques Français, ont depuis levé les côtes de la Chine, l'embouchure, le cours même de ses principaux fleuves. Ces travaux excellents ont complété notre connaissance géographique de ce pays, mais ne doivent pas faire oublier l'œuvre des missionnaires, œuvre plus difficile, plus étendue, et qui ne paraît encore susceptible que de corrections peu importantes.

Les ambassades européennes avaient commencé, sous Шun-twi, à devenir fréquentes ; il y en avait eu du grand-duc de Moscovie et des Hollandais ; il y en eut des Portugais, comme plus tard des Anglais et d'autres peuples. Il serait injuste de ne pas leur savoir gré de ce qu'elles ont ajouté à nos connaissances. Au point de vue politique, toutefois, elles furent de peu de conséquence. Des gentilshommes endimanchés, promenés en carrosse au milieu de l'inconnu, peuvent divertir la foule et amuser l'impertinence d'une cour asiatique. Si cette cérémonie, d'un goût souvent douteux, est l'objet de la diplomatie, ce sont là des ambassades ; mais si l'objet de la diplomatie est la création de rapports intimes et utiles, on peut dire que les seuls ambassadeurs que l'Europe eût alors en Chine étaient les missionnaires de Pékin. et que le seul roi qui y fut vraiment représenté fut Louis XIV, assez sage pour n'y pas envoyer d'ambassade de cour. Ce que je viens de dire me

dispense de donner la liste de ces missions, célèbres surtout par les dîners qu'on leur offrit et les égards qu'on leur refusa. Les curieux trouveront facilement cette liste copiée de livre en livre ; elle <sup>p.089</sup> est sans intérêt véritable pour l'histoire de la Chine, comme pour celle des États européens.

Un évêque anglican, traitant de l'histoire de l'Église, arrivé à l'aurore de la réforme, montre cette grande puissance du pontificat chrétien enracinée dans tant de siècles ; les rois et les peuples impuissants à la vaincre ; elle seule capable de prévaloir contre elle-même, elle seule acharnée à sa ruine.

Cette vitalité suprême de l'Église et ce pouvoir redoutable qu'elle a contre elle-même éclatèrent en Chine et au Japon comme au sein de l'Europe moderne. Ce n'est point des temples de l'idolâtrie, mais des couvents de Saint-Dominique que sortit la guerre contre les Églises du Japon et de la Chine. Ce n'était pas non plus d'une mosquée ou d'une synagogue, mais d'un couvent augustin et d'une paroisse catholique que la protestation avait surgi. Les Dominicains accusèrent les successeurs de Ricci d'impiété ; le sang versé pour la croix ne leur fut point une excuse. En vain Kañ-shi, qui les aimait, prit la peine d'expliquer le sens des mots ou des cérémonies qu'on disait idolâtres, Rome n'accepta point ce témoignage sans pareil d'un empereur philosophe et savant. Les jésuites furent condamnés ; l'empereur, offensé par leurs adversaires et leur maître, leur proposa le schisme : c'était leur offrir presque la Chine. La Chine eût eu son christianisme, comme l'Europe le sien, et les jésuites eussent bientôt possédé son âme et son esprit.

Quel plus beau rêve firent jamais des intrigants ambitieux ? Quelle occasion plus belle rencontrèrent jamais des prêtres infidèles, des hypocrites affamés de puissance et de richesse ? Les jésuites, cependant, avec une simple grandeur, repoussèrent la tentation d'un royaume de la terre. Fidèles au maître qui les reniait, qui les châtiait si durement de tant de sacrifices, ils prirent, avec une sereine résignation, le chemin de l'exil, ou, dispersés dans les provinces, attendirent les

bourreaux ; et s'il n'y avait dans toute leur histoire que ce trait, il suffirait encore à couvrir bien des fautes, à confondre bien des calomnies. Ennemi moi-même de la domination des prêtres, comme de toute autre usurpation, je me sens heureux quand je puis rendre à leur vertu l'hommage de la vérité : c'est le devoir des âmes libres de louer tout ce qui est grand, comme c'est le métier des autres d'adorer tout ce qui est fort.

Les Mongous si nombreux, riches d'un si grand passé, commençaient à s'agiter. Galdan, roi des Éleuts, avait obtenu l'hommage de presque toutes les tribus et la consécration du pontife thibétain, le Dalaï-Lama. Il avait arraché aux musulmans le Turkestan et pris, dit-on, douze cents villes. Enflé de ses victoires, il marchait sur la Chine. Un peuple, cependant, ne s'était point soumis : c'était le peuple des Yuen, les Khalkhas ; réfugiés à l'occident, sur l'aile droite et les derrières des Éleuts, ils les tenaient en échec. Kañ-wi les encouragea, les soutint, et, quand ils succombèrent, <sup>p.090</sup> entreprit contre les Éleuts deux campagnes : la première terminée par une paix douteuse ; la seconde, en 1697, par la défaite de l'ennemi, dont le chef, sommé de se rendre, mourut naturellement peut-être, comme pour échapper à la honte ou au supplice. Cette victoire sauva la dynastie mantchoue du plus grand péril qu'elle ait encore couru, et la Chine d'une nouvelle invasion et de nouveaux massacres.

L'Europe et l'Asie s'étaient accrues d'un empire : des Slaves inconnus devenaient une nation. Pierre le Grand, par ses ambassadeurs et l'éclat de ses innovations, avait révélé le nom russe aux peuples de l'Orient comme à ceux de l'Occident. Du côté de l'ouest et du nord, la frontière chinoise, imparfaitement déterminée, s'étendait fort loin. Le voisinage d'un grand empire exigeait une frontière plus nette : elle fut tracée en 1688 ; les jésuites Gerbillon et Pereira représentèrent la Chine en cette occasion. Cette frontière a depuis été fort modifiée : la Russie a pacifiquement conquis de vastes étendues de sol tartare et officiellement chinois. Elle a dernièrement passé le cours inférieur de l'Amour, et s'est étendue sur les provinces qui bornent au nord la Corée

et regardent la portion septentrionale du Japon. Sans doute, elle doit à l'habileté de ses agents une partie de ce succès : mais la Chine était peut-être indifférente, peut-être même était-elle intéressée à laisser à d'autres la police d'une moitié des prairies : elle a remplacé, par le fait, des voisins turbulents et parfois dangereux par des voisins plus forts, mais aussi plus sages, soumis au droit des gens, fidèles aux traités, désireux de la paix.

Kañ-wi mourut en 1723, dans un de ses voyages en Tartarie, après avoir régné soixante et un ans. Il faut remonter trente-deux siècles pour trouver dans l'histoire de la Chine un règne aussi long.

Yñ-twen, l'un de ses fils, succéda au grand empereur. On le dit usurpateur : il versa le sang de ses frères, assez pour qu'on pût croire qu'il les avait dépouillés. Il ne fit, dans un règne assez court, rien de bien grand ; mais il était studieux comme Julien. Comme Julien, il aimait les sentences. On lit encore sur plusieurs édifices publics les lignes suivantes de sa composition : « Ta paye et ton revenu sont la chair et le sang du peuple. Il est aisé d'opprimer les petits, impossible de tromper Dieu. » Comme Julien, il combattit le christianisme, il le proscrivit même en 1724 ; mais comme il n'avait point été chrétien lui-même, les prêtres lui pardonnèrent ; ils louèrent même sa mémoire. Ils espéraient mieux de son successeur Kyen-lxñ ; ils n'en furent, toutefois, pas mieux traités. Le christianisme resta proscrit : on se servit souvent des missionnaires, mais sans accepter leur mission. La tolérance de leur apostolat ou sa persécution, assez indifférentes au fond au maître de la Chine, furent laissées à la discrétion des autorités locales, qui en usèrent plutôt pour obtenir de l'argent que pour ordonner des supplices. Le christianisme, délaissé par les gens de <sup>p.091</sup> cour et les riches, continua d'être, et, sans faire de progrès comme sans perdre beaucoup de terrain, a végété jusqu'à nos jours. On assure qu'il est en progrès : il serait impossible d'établir le contraire ; mais il y a des raisons assez fortes de douter de cette assertion, que les missionnaires ont intérêt à produire.

Kyen-lxñ était monté sur le trône en 1736. Son règne fut égal par sa

durée et presque égal par sa grandeur à celui de Kañ-wi. Comme son aïeul, il eut à combattre les Éleuts ; mais cette nation n'était plus si forte. Il ne se contenta pas de la réduire, il la transporta ou la détruisit. Son chef fugitif était mort sur une terre russe : Kyen-lxñ réclama ses os, misérable jouet d'une stérile et lâche vengeance ; les Russes les firent voir, mais ne les livrèrent point. Le Turkestan fut alors soumis ou dominé. Le Thibet, ayant imploré la protection impériale contre les populations du Népaül, fut, entre 1789 et 1791, débarrassé de ses ennemis et occupé par des troupes chinoises. Depuis ce temps, gouverné par des prêtres comblés d'honneurs et en apparence indépendants de la Chine, il est placé sous la surveillance et la toute-puissante tutelle d'un résident chinois du rang le plus élevé.

Kyen-lxñ renouvela dans la péninsule indo-chinoise les tentatives toujours infructueuses des Miñ : ses armées, battues, durent évacuer la Birmanie. C'est vers la fin de son règne, en 1789, que la dynastie dite de Yuen, expulsée plus tard, puis rétablie, commença à régner en Cochinchine. Cette famille envoie en Chine des tributs triennaux.

Le règne de ce prince, bien que paisible si on le compare à d'autres, fut marqué par plus d'une insurrection : il dut soumettre la province montagneuse de Kwei-tweɤ et l'île non moins difficile de Formose.

Les contrées méridionales de l'Asie recèlent encore dans leurs montagnes quelques tribus bronzées et presque sauvages. dernier vestige de nations vaincues, bannies des plaines et presque entièrement éteintes. On assure que l'Inde compte seize millions de sauvages de cette espèce : L'Indo-Chine en compte probablement plus encore. Le savant missionnaire et sinologue Bridgman a donné, dans le numéro 3 du *Journal of the N. C. Branch of the R. A. S.*, la traduction de quatre-vingt-deux notices relatives aux sauvages chinois appelés Myao-tsö. Ces sauvages occupent les sommets du Kwei-tweɤ, du Xɤ-nan, du Kwañ-si, du Yun-nan et du Ssö-tɕuen. Soumis à de petits tributs, ils vivent à peu près indépendants des Chinois, avec lesquels ils n'entretiennent que peu de relations. L'oppression de peuplades si faibles ne pouvait ajouter beaucoup à la gloire de Kyen-lxñ. Il résolut

cependant de soumettre les Myao-tsö dits de Kin-tshuen ou de la rivière d'Or, du nom de quelque ruisseau qui arrosait la vallée montagneuse où ils s'étaient retranchés. De telles entreprises sont moins faciles à mener à bien qu'elles ne le paraissent. Ces pauvres <sup>p.092</sup> sauvages se défendirent avec plus d'énergie et de persévérance que ne le font les plus grands empires amollis par le despotisme. Ils furent vaincus enfin ; leurs chefs capitulèrent, et, conduits à Pékin, furent, contrairement à tout droit, à toute justice, sans l'excuse même de la nécessité politique, soumis à un supplice ignominieux et cruel. Les jésuites ont noté cet événement ; ils ont oublié que c'était un crime, et qu'ils devaient le condamner. La faveur des princes est bien malsaine si elle corrompt ainsi jusqu'à des apôtres.

De 1770 à 1773, trois cent mille Toungouts et deux cent mille Éleuts, réfugiés en Russie ou sur les frontières russes et mécontents du nouveau joug, furent autorisés à regagner le pays de leurs ancêtres. Ces émigrations de peuples soumis à la Russie, Tartares, Circassiens, Polonais, ne s'expliquent pas toutes par le fanatisme religieux : on conçoit qu'un peuple transporté en Russie rêve de plus doux climats, qu'un peuple nomade change de place et de maître ; mais il reste des faits qui ne peuvent s'expliquer que par un vice profond du gouvernement russe, trop dur, trop militaire, trop imitateur de la méticuleuse et tracassière Allemagne. La Russie est bien jeune et bien grande pour son âge : il lui reste des progrès à faire. Elle a des princes honnêtes et plus doux que ses lois, un peuple patriote et religieux ; elle peut sans crainte marcher par des chemins plus larges vers un régime meilleur.

En 1793, la Chine reçut l'ambassade anglaise de lord Macartney. Lord Macartney était un homme distingué et considérable. Il avait été gouverneur général de l'Inde, comme le furent plus tard, avant ou après leur ambassade, lord Amherst et lord Elgin. Son ambassade, très magnifique, coûta aux Chinois près de 5 millions. Elle eut pour résultat de faire inscrire parmi les tributaires les Anglais, qui ne le demandaient point. Elle ne fut cependant pas stérile : les relations qui en furent faites,

les travaux éminents de Staunton et de Barrow qui l'accompagnaient, exercèrent une action très heureuse sur l'esprit public en Angleterre et dans le reste de l'Europe.

Kyen-lǎñ descendit volontairement du trône en 1796, appelant Kya-kiñ, l'un de ses fils, à le remplacer. Kyen-lǎñ lui laissait un ministre du nom de Xo-kwan, qui, quatre ans plus tard, était mis en jugement et se suicidait, laissant une fortune de 500 millions due à la concussion. Le règne de Kya-kiñ, prince médiocre et vicieux, fut marqué, comme celui de ses deux successeurs, par des conspirations, des révoltes, des désordres de tout genre. En 1813, l'empereur Kya-kiñ faillit être massacré dans son palais : un de ses fils lui sauva la vie par son courage. Ce jeune prince, peu capable d'ailleurs et de chétive apparence, grâce à cet événement, fut plus tard désigné pour le trône par son père.

p.093 Deux pirates, maîtres de six cents navires, inquiétèrent, de 1806 à 1810, les côtes méridionales de la Chine, et, dominant la rivière de Canton, en ruinèrent le commerce. Avec l'aide des Portugais de Macao, et grâce à la dissension des deux bandits, on finit par les réduire à l'impuissance et les amener à se soumettre.

En 1816 eut lieu l'ambassade de lord Amherst. Cette ambassade eut un insuccès complet : ayant refusé nettement l'hommage d'une prosternation que l'Europe ne doit qu'à Dieu, elle fut éconduite. Elle se rappelle par les travaux d'Ellis, d'Abel, de Davis, de Morrisson. C'est ce Morrisson, le Ricci du protestantisme, qui publia, aux frais de la Compagnie des Indes, le meilleur dictionnaire chinois que nous ayons encore <sup>1</sup>.

En 1821, Tao-kwañ monta sur le trône.

En 1828, le Turkestan se souleva : un chef musulman, Jehanghir, lutta quelque temps avec succès contre les troupes chinoises. La

---

<sup>1</sup> On pourrait en imaginer un plus complet. Ce serait peut-être au tour du gouvernement français de s'en occuper. Il trouverait, sans sortir de Paris, l'homme le plus capable de mener à bien cet immense travail.

trahison procura à la Chine une victoire que sa cruauté acheva de souiller.

En 1830 le Kwañ-tuñ, en 1830 et 1831 Formose, pays ingouvernables, se révoltèrent encore et furent de nouveau conquis.

En 1840, enfin, éclata la première guerre sérieuse que la Chine ait dû soutenir contre l'Europe : ce sont les Anglais qui furent alors les champions de l'Occident. Les Français n'avaient pas poussé leurs navigations ou leurs conquêtes aussi loin que des peuples plus faibles : ils avaient tenu cependant une partie de l'Inde ; ils y avaient vaillamment combattu l'Angleterre. Une dynastie fatiguée avait laissé de nobles efforts s'épuiser en vain : une révolution sans pareille, au moins dans son histoire, avait ensuite agité la France : l'Europe, armée contre elle, l'avait contrainte à resserrer ses forces : elle dut abandonner à peu près les mers et ses domaines lointains. Désorganisée, sans crédit, elle repoussa le choc de toute l'Europe, avec cette énergie que les peuples affranchis possèdent et que quinze ans de despotisme pouvaient seuls lui ôter. Ce despotisme stérile ne lui rendit pas sa place au soleil de l'Asie ; il associa seulement à ses échecs les peuples qu'elle opprimait, et tant qu'elle les opprima. Les Anglais ne virent plus dans l'extrême Asie d'ennemis qu'ils pussent redouter. Ils avaient déjà, en 1762, aidés par les Chinois, toujours hostiles aux Espagnols, occupé Manille ; Formose avait vu leurs comptoirs succéder à ceux des Hollandais ; en 1785, ils avaient pris Poulo-Pinang ; en 1795, Malacca. Ils avaient contre la France, en 1802 et 1808, tenu garnison à Macao ; puis, en 1811, annexé les Indes hollandaises, tombées avec la Hollande sous le joug français. En 1816, ils <sup>p.094</sup> les rendirent à leurs vrais maîtres ; mais, en 1818, ils fondaient Singapour sur un îlot qui ne comptait alors que deux cents habitants, et faisaient, en 1825, reconnaître cette possession par la Hollande et par un prince malai.

Les progrès des Anglais dans l'Inde avaient inquiété les Chinois. Leurs établissements à Malacca leur paraissaient une entreprise ou tout au moins une menace contre l'empire. Les Chinois, toutefois,

montraient une grande prudence dès qu'il s'agissait de l'Inde ou des États voisins.

En 1815, les Anglais ayant envahi le Népal, le rajah ou roi de Gorkha implora contre eux le secours de la Chine, dont il était tributaire. Il s'adressa aux autorités chinoises du Thibet, leur représentant qu'après avoir envahi le Népal la Compagnie s'attaquerait au Tibet. Une correspondance cauteleuse et craintive de la part des Chinois s'ensuivit. Les Anglais s'expliquèrent nettement. Des envoyés gorkhas furent reçus dans le Thibet avec hauteur, et renvoyés sans secours. On demanda cependant aux Anglais de retirer du Népal le résident qu'ils y avaient établi : ils s'y refusèrent, mais ne paraissent point avoir contesté la suzeraineté de la Chine sur cette partie de l'Inde.

Les Anglais, c'est-à-dire la compagnie qui, jusqu'en 1831, conserva le monopole du commerce anglais en Chine, avaient élevé des factoreries à Amoy, à F̄-twē (Foochow), à Canton. C'est à Canton que se fit surtout un commerce que les maîtres de la Chine voulaient reléguer aux extrémités de leur empire. Le monopole de la Compagnie rencontrait là le monopole de ces marchands, qualifiés de Hongs par les Européens, que le gouvernement autorisait seuls à commercer avec l'Europe, les rendant responsables, d'ailleurs, de tout ce que les Européens pourraient faire. Pendant quelque temps on n'avait même autorisé qu'un seul de ces marchands, comme en 1725 on avait limité à vingt-cinq le nombre des navires que le port de Macao devait recevoir chaque année. Entre ces monopoles, il y avait place pour peu de progrès : le commerce ne commença vraiment à se développer que quand le monopole de la Compagnie d'abord, celui des Hongs ensuite, eurent fait place à la liberté des transactions.

Après 1834, lord Napier, sir J.-F. Davis, sir G.-B. Robinson, se succédèrent en Chine. Le commerce et la politique soulevaient dans ce pays deux grandes questions : celle de l'opium, particulière aux Anglais ; celle de l'application des lois ou plutôt de l'illégalité chinoise aux Européens, commune à toutes nos nations. La Compagnie anglaise, en

raison de ses traités avec la France et de la réserve prudente des Hollandais et des Espagnols, avait seule de l'opium à vendre. Cet opium ramenait dans l'Inde, et de là en Angleterre, l'argent que la Chine soutire à l'Europe en échange de la soie. Le gouvernement chinois voyant l'argent disparaître, remplacé <sup>p.095</sup> seulement par une drogue inutile au moins et souvent dangereuse, repoussa l'opium, que la Compagnie et le gouvernement anglais protégèrent faiblement. En 1836, ce commerce fut interdit ; on le défendit bientôt sous peine de mort : il s'en fit toutefois près de Canton une immense contrebande. En 1839, le vice-roi du Kwañ-tŕñ, Lin, contraignit M. Elliot, surintendant du commerce, à se faire livrer et à détruire de l'opium pour une valeur de 50 millions. Les Anglais évacuèrent alors Canton, et le commerce de l'opium ne devint libre qu'après des guerres entreprises pour des causes nombreuses et toutes différentes de celle-là.

Les Chinois prétendaient avoir juridiction sur les Européens : la différence des civilisations et des lois, la malveillance brutale des autorités indigènes, rendaient cette prétention inadmissible : la faiblesse et les hésitations de l'Europe la firent toutefois souvent accepter dans la pratique.

Le gouvernement chinois, profondément hostile aux Européens, excitait contre eux la populace des grandes villes, de Canton surtout ; des crimes odieux étaient chaque jour commis contre nous ; on n'en obtenait la répression que rarement et qu'après des démonstrations coûteuses ; encore arrivait-il qu'au lieu des vrais coupables on châtiât simplement des hommes condamnés déjà pour d'autres causes. Un vice-roi de Canton alla, en 1849, jusqu'à faire assassiner le gouverneur de Macao. Ni l'Angleterre, ni l'Europe, ne recherchent en général les guerres lointaines : elles supportent les injures des Barbares avec une patience que la réputation de leur courage peut seule leur permettre : le Maroc, opprobre du monde, est là pour le prouver. La patience la plus grande a cependant un terme : Alger a dû l'apprendre ; d'autres le sauront sans doute un jour.

En 1810, la Chine reçut des mains de l'Angleterre sa première

leçon : Chusan fut occupé, Tyen-tsin visité <sup>1</sup>, et un traité fut conclu à Canton par M. Elliot. Loin d'exécuter le traité, le gouvernement chinois mit à prix la tête de l'ambassadeur, et la guerre fut reprise.

En 1841, Chusan fut un instant évacué ; mais les forts de la rivière de Canton furent enlevés : il y eut une trêve suivie de trahison, et Canton menacé dut se racheter pour 30 millions. Ce ne fut pas la fin : Amoy, Chang-haï, Niñ-po (Ningpo), Cha-pɿ, Wɿ-sɿñ (Woosoong), furent pris ; on remonta le Yañ-tsö kyañ ; Tɿweñ-kyañ fut enlevé : les Anglais se présentèrent devant Nankin. En avant de Canton, à Niñ-po, à Tɿweñ-kyañ, la résistance avait été courageuse : un ennemi mal armé et mal p.<sup>096</sup> conduit, loin de reculer devant la mort, avait plus d'une fois cherché dans le suicide l'oubli de sa défaite. Devant Nankin, sir H. Pottinger traita : la Chine dut payer un peu plus de 105 millions ; en outre de Canton, les ports d'Amoy, Fɿ-tɿweɿ, Niñ-po et Chang-haï furent ouverts ; le monopole des Hongts cessas d'exister ; le trente-deuxième parallèle nord fut la limite assignée aux navires anglais ; quelques garanties territoriales furent prises ; Hong-kong gardé fut colonisé en 1846. La rage des autorités réagit contre le traité : à leur instigation, des émeutes eurent lieu ; en 1847, on dut enlever de nouveau les forts dits du Bogue, et menacer encore Canton. Les Européens étaient relégués sous les murs de cette ville dans une sorte de Ghetto, et comme à Constantinople dans l'ignoble faubourg de Pera. Ils obtinrent que la ville leur serait ouverte deux ans plus tard. En 1848, il y eut à Chang-haï des désordres qui firent éclater l'énergie du consul R. Alcock ; enfin, en 1849, une nouvelle démonstration dut être faite à Canton.

En 1844, cependant, les États-Unis avaient envoyé en Chine Caleb Cushing. La même année y vit paraître l'ambassadeur français Lagrenée, qui obtint, en faveur du christianisme, un édit plus agréable aux chrétiens français qu'utile aux chrétiens chinois. Cette ambassade

---

<sup>1</sup> De grands travaux furent peu après, en 1841, entrepris pour mettre en état de défense les forts de Takou. Je mentionne ici ce fait, qui m'avait échappé lorsque j'ai parlé de ces forts en faisant le récit de la dernière campagne.

n'en fut pas moins très utile à la France, dont elle développa le commerce et à laquelle elle rendit sa place dans l'extrême Orient. C'est d'ailleurs toujours une chose excellente que de faire visiter des pays nouveaux, à défaut d'hommes très spéciaux, par des hommes d'un esprit distingué : Lagrenée était de ceux-là, et rarement on vit un ambassadeur entouré de plus d'hommes intelligents.

En 1850, Tao-kwañ mourait, laissant le trône à Shyen-foñ, âgé de vingt ans. La haine de Tao-kwañ passa plus vive à son successeur ; il poursuivit ceux qui avaient traité avec nous : Canton dut être ouvert par la force ; les Anglais et les Français l'occupèrent ; le vice-roi Yé alla terminer dans l'Inde une vie inepte et criminelle. Le commodore américain Perry avait ouvert le Japon : il était temps que les ambassadeurs de l'Angleterre et de la France, comme ceux de la Russie et des Etats-Unis, résidassent à Pékin. Les imprudences du gouvernement chinois amenèrent les Français et les Anglais à Tyen-tsin <sup>1</sup>. Un traité nouveau fut signé ; on ne l'observa pas : quand les ambassadeurs parurent, l'année suivante, on leur ferma la route de Pékin : les marins qui les escortaient furent battus et repoussés. Une expédition plus sérieuse dut se préparer en Europe ; j'en ai suffisamment parlé ailleurs : les détails d'une campagne qui n'est pas sans quelque gloire, et qui plus qu'aucune autre sera <sup>p.097</sup> féconde, sont présents à tous les esprits. Pékin, la capitale de l'Asie, vit flotter ensemble les drapeaux des deux premiers peuples de l'Europe ; l'orgueil de la Chine fut vaincu, et l'empereur fugitif alla mourir de langueur au nord de la grande muraille : un enfant lui succéda, dont le règne porte le nom de Tãñ-mö. La paix semble devoir se maintenir ; la marine anglaise a ouvert le Yañ-tsö kyañ ; le commerce l'a envahi ; ses progrès rapides dépassent tout ce qu'on pouvait attendre. Il n'y a qu'une ombre à ce tableau : la rébellion des Tai-piñ, qui bientôt, sans doute, sera vaincue.

C'est vers la fin du règne de Tao-kwañ, et pendant les débuts de celui

---

<sup>1</sup> M. Ploix, ingénieur hydrographe, leva alors le cours du Pei-xo. Le gouvernement français laissa à l'Angleterre l'honneur de la publication de ce travail, qui, par la suite, nous fut très utile.

de Шyen-foñ, que se dessina et qu'éclata cette rébellion. Un maître d'école étranger aux sociétés secrètes du Nénuphar et de la Triade, et à demi chrétien, inventa une religion, refit la Bible, se déclara frère de Jésus-Christ, et, avec l'aide de quelques Myao-tsö et de quelques pirates chassés de la mer par les marines européennes, commença une lutte qui eut d'abord pour théâtre les montagnes du Kwañ-si et des provinces limitrophes. Bientôt les rebelles, vainqueurs dans divers engagements, gagnèrent le centre de l'empire : ils s'emparèrent de Wɣ-twañ et de Xan-kao. Leurs entreprises sur le nord échouèrent devant la cavalerie tartare ; mais ils descendirent le Yañ-tsö, prirent Nankin, Tɕweñ-kyañ, Sɣ-tɕweɣ, un grand nombre d'autres villes, occupèrent même Chang-hai, et n'en furent chassés que par les Français. Ils ne songeaient point à rétablir les Miñ, mais bien à fonder une autre dynastie ; ils avaient repris les cheveux longs, et devaient à cela le sobriquet de Tɕwañ-mao, ou longs cheveux. Leur patriotisme ne s'est montré que par le massacre des Mantchous, et leur religion que par le pillage des temples. Partout ils ont opprimé ou massacré les populations, ravagé les cultures, coupé les arbres, saccagé et brûlé les villes. Battus ici, victorieux là, ils ont changé de place plus encore qu'ils ne se sont étendus. La Chine a fait pour les combattre appel à l'assistance européenne : cette assistance la sauvera, et il est impossible que le service rendu par nous et ce rapprochement qui nous fera mieux connaître restent stériles dans l'avenir. Après quatre mille ans, l'histoire de la Chine recommence, éclairée de lumières nouvelles. Puisse-t-elle être heureuse et longue ! Je lui dirai, pour ma part, ce que la Chine répète à Tɣñ-mö : « Wan-sɣé ! » Vivez et régnez dix mille ans !



Le court exposé, que je termine ici, du passé de la Chine, ne saurait être toujours trouvé d'accord avec les ouvrages qui l'ont précédé et dans lesquels on doit voir les <sup>p.098</sup> sources de cette histoire : la cause en est que, sur les points même capitaux, les ouvrages chinois ou

européens, originaux ou de pure érudition, sont loin de concorder toujours ; qu'entre des témoignages différents, j'ai dû choisir ceux que mes faibles lumières m'indiquaient pour les plus vraisemblables et les mieux appuyés. Si j'eusse présenté l'échafaudage de mes preuves incomplètes, si je l'eusse discuté, j'aurais fatigué mes lecteurs et manqué mon objet : je l'aurai, au contraire, pleinement atteint si j'ai réussi à donner quelque intérêt à l'histoire trop dédaignée d'un peuple mal connu ; si j'ai pu, pour faiblement que ce soit, attirer vers la Chine une attention qu'on lui accordait jadis et dont elle est plus digne que l'indifférence actuelle ne veut le croire.



@

## NOTES

### LISTE DE QUELQUES NOMS DE RÈGNES et des noms posthumes attribués aux empereurs correspondants.

@

	Noms de règnes	Noms posthumes
Khoubiläi	Tao-yuen	Шö-tsx
Le fondateur des Mi	Xɣñ-wɣ	Tai-tsx
Le dernier des Min	Tsxñ-tweñ	Xwai-tsxñ
Le fondateur des Tsin	Tyen-ɰiñ	Tai-tsx kao Xwañ-ti
Le deuxième Tsin	Tyen-tsxñn, Tsxñ-tö	Tai-tsxñ wen Xwañ-ti
Le troisième —	Шun-twi	Шö-tsx twañ Xwañ-ti
Le quatrième —	Kañ-ɰi	Шeñ-tsx jen Xwañ-ti
Le cinquième —	Yɣñ-twen	Шö-tsxñ ɰyen Xwañ-ti
Le sixième —	Kyen-lɣñ	Kao-tsxñ ɰun Xwañ-ti
Le septième —	Kya-kin	Jen-tsxñ jɣei Xwañ-ti

p.099 Je n'ai pas les noms posthumes des suivants. Dans le cahier précédent, j'ai écrit par erreur Kin-ɰañ comme le nom posthume de Tao-kwañ. Cette erreur maladroite provenait d'une note prise, en Chine, très à la hâte et sous la dictée de mon lettré. A la suite des autres noms posthumes, dans la Chronologie, et au nom de Tao-kwañ, il y avait Kin-ɰañ, c'est-à-dire *actuellement régnant*. En me reportant aux caractères, j'ai reconnu ma distraction, que je m'empresse de corriger. Elle est ridicule ; mais p.100 que le sinologue qui n'a jamais eu de distractions et ne s'est jamais trompé me jette la première pierre.

## DIVISION TERRITORIALE

@

La Chine comptait :

Au temps des Xan, 120 kyun-kwo, 241 xex-kwo, 32 tao, plus de 1.300 wyen-pa ;

Au temps des Xan orientaux, 30 tweɤ, 105 kyun-kwo, 1.180 districts pourvus de diverses dénominations ;

Au temps des Tsin, 19 tweɤ, 172 kyun, 1.231 wyen ;

L'empire des anciens Sɤñ, 22 tweɤ, 268 kyun, 1.341 wyen ;

L'empire des Tsi, 23 tweɤ, 380 kyun, 1 454 wyen ;

L'empire des Wey, 113 tweɤ, 522 kyun, 1 462 wyen ;

Au temps des Sui, 9 tweɤ, 190 kyun, 1.248 wyen

Au temps des Tañ, 10 tao, 15 fɤ, 331 tweɤ, etc. ; et, plus tard, 6 tao, 100 fɤ ou districts de même importance, etc. :

Au temps des derniers Sɤñ, 26 lɤ, 62 fɤ, 1.290 wyen ;

L'empire des Lyeɤ, 5 tao, 180 fɤ, tweɤ. etc.. 219 wyen ;

L'empire des Kin, 25 lɤ, 30 fɤ, 155 tweɤ, et plusieurs centaines de wyen ;

Au temps des Yuen, 10 tao, 39 fɤ, 188 lɤ, 62 tɤi-li-tweɤ, 316 tan-tweɤ, 10 districts de diverses dénominations, 1.126 wyen ;

Au temps des Miñ, 15 tao, 162 fɤ, 260 tweɤ, 1.183 wyen, 103 districts divers.

## EXPLICATION RELATIVE AUX TABLEAUX CHRONOLOGIQUES

@

Je crois nécessaire de rappeler que les Chinois divisent le temps en périodes de soixante années. Sur le tableau général des dynasties, ces cycles sont numérotés en haut des rectangles, de 1 à 73. Sur les autres tableaux, on retrouve les numéros de différents cycles. Dans le bas des rectangles du grand tableau, j'ai placé les siècles chrétiens. Les chiffres insérés dans les rectangles se rapportent toujours aux cycles : ils représentent le nombre d'années dont la date de l'établissement d'une dynastie ou de sa chute dépasse le cycle précédent. Ainsi 17 après le cycle 63 se lira 63.17. ou 63 cycles et 17 ans. Dans les tableaux de chronologie concordante, la dynastie principale occupe le rectangle ou bande qui est en haut. Les dynasties contemporaines sont placées au-dessous, avec la date cyclique de leur début et de leur fin. Je n'ai pas mis les dates européennes dans ces derniers tableaux.

## MONNAIES ANCIENNES

@

Monnaies chinoises. — Types anciens.

p.101 L'invention de la monnaie remonte, en Chine, à la plus haute antiquité. Les monnaies métalliques ont consisté presque exclusivement en pièces de cuivre battues ou fondues dans un moule, quelquefois avec addition de sable ou d'autres corps étrangers. On n'est pas arrivé d'abord à la forme ronde, qui est évidemment la plus commode. Quelques-unes des premières monnaies paraissent rappeler d'anciens outils dont elles représentaient la valeur ou qui servaient eux-mêmes de monnaie : c'est ainsi que dans le Kordofan on fait usage de pièces de fer de diverses dimensions, appelées hachchach ou bêches, parce qu'elles sont de véritables fers de bêche ou en ont la forme.

La Chine a eu aussi des monnaies non métalliques, de cuir surtout et de papier. Le papier-monnaie est ancien en Chine, et descend à la représentation de la valeur la plus infime.

Aujourd'hui la monnaie usuelle est le tsyen, de la valeur d'un demi-centime, percé au milieu et mis en enfilades de cent et de mille tsyen. Les Européens appellent cette monnaie sapèque et cash.

Des lingots d'argent d'une, deux ou plusieurs onces servent aux échanges plus importants : leur forme est celle d'un petit bateau ; on les nomme yuan-pao.

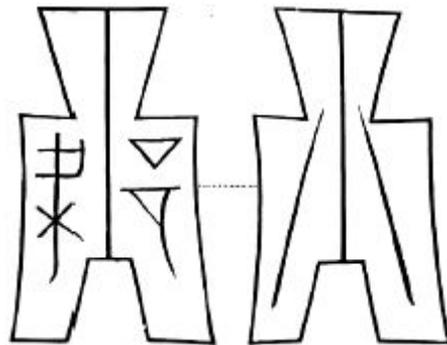
Je vais donner, d'après un traité chinois <sup>1</sup>, l'iconographie et la description de quelques-unes des monnaies les plus intéressantes. Les plus anciennes sont fort rares p.102 et se vendent à des prix très élevés : il y en a qui valent, je crois, jusqu'à 1.500 francs. Il en existe beaucoup de fausses dans le commerce, et il est difficile de les reconnaître. Les Chinois ont reproduit à l'infini, avec un art extrême, tous les objets,

---

<sup>1</sup> Ce traité, intitulé *Tsyen-tchu*, qui résume en quatre volumes les travaux de dix savants chinois, a été en ordre par Tchañ tsouñ-i, de Souñ-kyañ fou, en la neuvième année de Tao-kwañ (1830).

vases, bronzes, monnaies, qui possèdent quelque célébrité et qui étaient susceptibles d'être ainsi imités. Un grand nombre de ces contrefaçons existent, dans les collections particulières, en Chine, au Japon et en Europe.

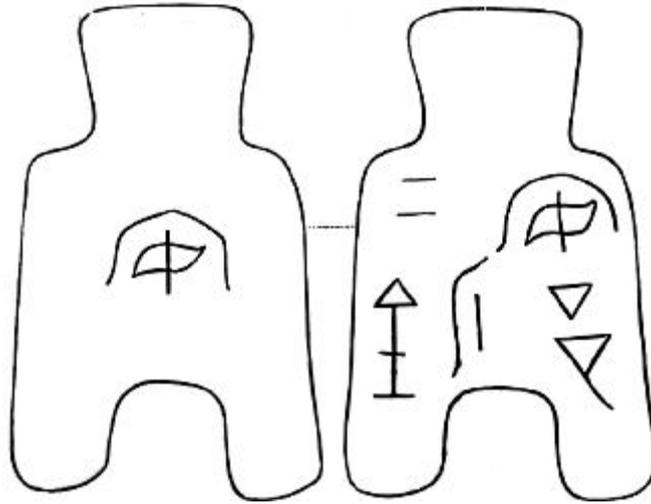
On assure que Nyao-wañ, quatrième descendant de Syen-yuan, après cent ans de règne mit en circulation les premières monnaies de cuivre. Elles étaient longues de 1 pouce (tsun) et 7 lignes (fen) (peut-être du pied décimal des  $\text{Тшex}$ , égal à 0,31962m) ; leur largeur à la partie moyenne était de 9 lignes, et en bas de 1 pouce ; elles pesaient 1 tsyen et 3 fen.



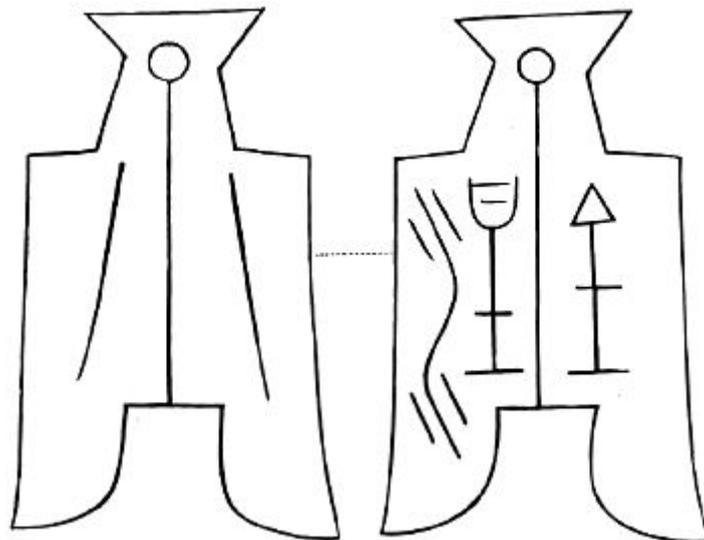
Шun-wañ, en la quarante-huitième année de son règne, émit une monnaie dont les dimensions étaient : longueur, 2 tsun : largeur, 1 tsun 2 fen à la partie moyenne ; largeur en bas, 1 tsun 3 fen.



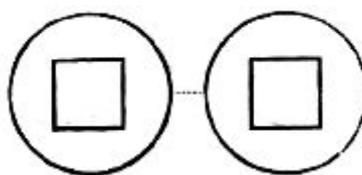
Sous la dynastie des Шya, depuis Yu-wañ jusqu'à son dix-septième successeur, on p.103 eut deux monnaies différant seulement par l'inversion de l'exergue. Leur longueur était de 2 tsun 1 fen, et leur largeur de 1 tsun 3 fen.



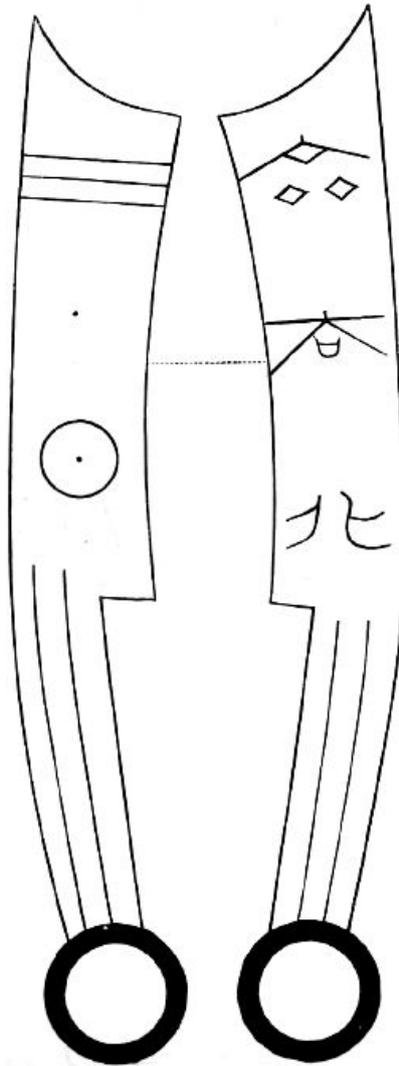
Tañ-wañ, premier prince de la dynastie des Шañ, mit en circulation la pièce ci-jointe, longue de 2 tsun.



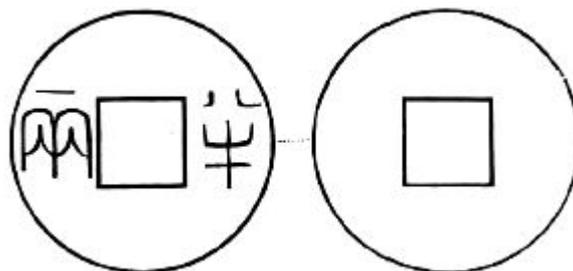
Sous Wx-wañ, premier prince de la dynastie des Tшex, on voit apparaître des monnaies rondes, percées, non écrites.



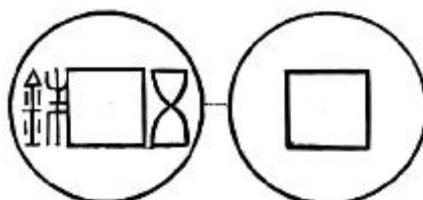
p.104 A l'époque de cette dynastie, un prince appelé Tin-kxñ, maître d'une partie de la Chine, émit des pièces d'une forme bizarre, longues de 3 tsun 5 fen, larges à leur partie moyenne de 9 fen, et du poids de 1 once et 3 tsyen.



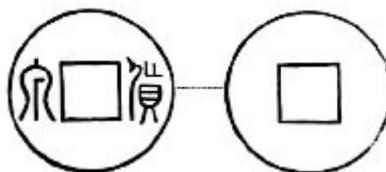
p.105 Sous les Tsin, il fut émis une monnaie ronde du diamètre de 1 tsun 3 fen, portant comme exergue les mots Pan-léañ, dont le sens est demi-once.



Au début des Xan, sous Kao-tse, on retrouve une monnaie analogue à la précédente, et appelée le $\chi$ -pan. Bien qu'elle portât en exergue les mots Pan-léa $\tilde{n}$ , elle pesait moins d'une demi-once. Les Xan orientaux émirent le le $\chi$ -syex, sur lequel on lisait les mots W $\chi$ -t $\omega$ , dénomination dont le sens est difficile à saisir.



Sous la dynastie des Tsin, postérieurs aux Xan, on remarque une monnaie dont l'exergue se lit X $\chi$ o-tsyen, soit *objet monnaie*.

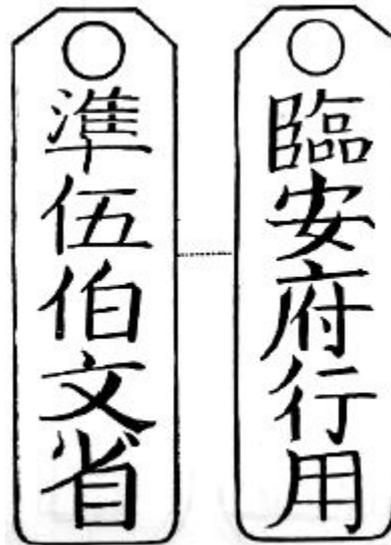


Le fondateur de la dynastie des Ta $\tilde{n}$  émit une monnaie dont l'exergue se lit : Kai-yuan t $\chi$  $\tilde{n}$ -pao, plus facile à entendre qu'à traduire, qu'on pourrait peut-être rendre par *voie de la fortune* ou *accès des trésors*.

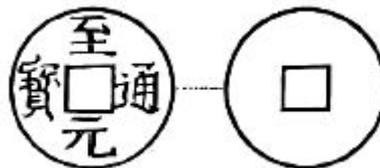


p.106 Les premières monnaies des S $\chi$  $\tilde{n}$  étaient pareilles, sauf que le premier mot de l'exergue était remplacé par le mot S $\chi$  $\tilde{n}$ , nom de cette dynastie. Les dernières monnaies émises sous cette famille étaient d'une forme allongée ; on les appelait t $\chi$  $\tilde{n}$ -kwa-pey, ou feuillets portatifs de cuivre. Il y en avait de deux dimensions : les grandes avaient 3 tsun de longueur sur 1 tsun de largeur ; les petites avaient 2 tsun de longueur. L'exergue des grandes, dont je donne la figure, porte : Li $\tilde{n}$ -n $\tilde{n}$ an f $\chi$  wen-y $\chi$  $\tilde{n}$ , soit : usage courant (*currency*) de Li $\tilde{n}$ -n $\tilde{n}$ an f $\chi$ , et T $\omega$ un  $\chi$  paé-wen  $\omega$  $\tilde{o}$ n, soit : valant cinq centaines (de 70) de  $\omega$  $\tilde{o}$ n

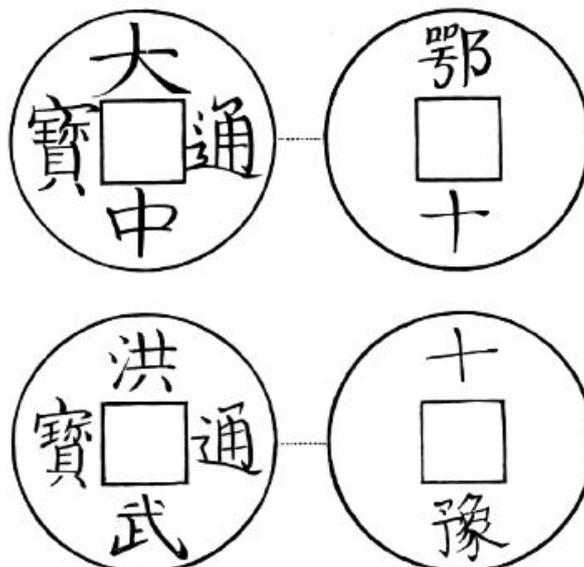
(=350 wön). Sur l'exergue des petites on lisait trois cents au lieu de cinq cents.



Sous les Mongous Yuen, la monnaie portait : Tsi-yuen tɕh̃-pao.



Sur celle des Miñ, on lisait : Ta-tɕh̃ tɕh̃-pao, ou, avec un nom de prince : Xɕh̃-wɕ tɕh̃-pao, etc., et sur le revers un chiffre indicatif de la valeur, soit 10, 5, 3, 2, 1 (tsyen) et un caractère qui constituait la marque du fondeur. p.107



Je crois inutile de parler ici des monnaies de la dynastie actuelle. Les personnes que ce sujet pourrait intéresser en trouveraient une description très savante et très détaillée dans le premier numéro du *Journal of the Shanghai literary and scientific Society*, travail qui est dû à M. A. Wylie.



@

## HISTOIRE DU SOL

@

Fleuves chinois. — Déviations du Xo. — Bouches du Kyañ. — Côtes de la Chine.

p.109 Parmi les cours d'eau qui traversent et arrosent la Chine, il en est deux sur lesquels l'attention se porte tout d'abord : le Xwañ-xo, ou le fleuve Jaune, et le Yañ-tsö Kyañ, connu je ne sais pourquoi, en Europe, sous le nom de fleuve Bleu. Les Chinois l'appellent aussi Ta-kyañ ou le grand fleuve, et simplement Kyañ ou le fleuve ; ils désignent souvent aussi le Xwañ-xo par la seule appellation de Xo : ce mot a le même sens que celui de Kyañ. Peut-être ces mots sont-ils les représentants de deux anciens idiomes monosyllabiques fondus dans la langue chinoise actuelle : ils s'appliquent l'un ou l'autre à presque tous les cours d'eau de la Chine ; mais, employés seuls, ils désignent essentiellement les deux grands fleuves de l'empire, comme le seul mot latin *Urbs* servait à rappeler la ville de Romulus, devenue la capitale des Césars.

Le plus renommé de ces deux fleuves, c'est le fleuve Jaune : c'est, en effet, sur ses rives que, vingt-deux siècles avant le Christ, Yu le Grand, souverain d'un petit État, fonda la dynastie, plus célèbre que puissante, avec laquelle on fait aujourd'hui commencer l'histoire de l'empire. Le Kyañ était alors presque la limite des peuplades chinoises, et les provinces méridionales de l'empire actuel n'étaient point connues.

Une inondation terrible avait précédé le règne de Yu le Grand ; ce fleuve rapide et redoutable, dont Yu colonisait les bords, et qu'il s'efforçait de contenir, y avait eu la plus grande part sans doute. Ce grand désastre, l'histoire de ses déplacements et de ses fureurs, est l'histoire même de la Chine, et les ruines qu'il a faites l'ont rendu plus célèbre que le Kyañ n'a pu le devenir par la seule vertu de ses bienfaits.

p.110 Les géographes attribuent au fleuve Jaune un développement total de 2.200 milles de 60 au degré. Ce fleuve, supérieur au Danube, à l'Indus et au Gange, égale donc à peu près le Volga ou le Nil. Le Kyañ, plus digne d'être comparé à ce Nil fertilisateur, atteint une longueur de

2.800 milles ; plus grand que le Yenissei, quatre fois plus grand que le Rhin, inférieur seulement au Mississipi et à l'Amazone, il n'a pas de rival dans l'ancien monde.

Les grands fleuves, dans la partie inférieure de leur cours, traversent ordinairement des plaines qu'ils ont formées, que de temps à autre ils inondent, que constamment ils déchirent pour se frayer de nouvelles routes. A peu de distance de la mer, les eaux fluviales, plus lentes, s'étendent et se ramifient ; l'importance de leurs canaux varie incessamment comme leur nombre : toutefois, ceux qui se sont le plus creusés s'emparent peu à peu de toutes les eaux ; et il semble que pour les fleuves le nombre des bouches aille en diminuant. C'est ainsi que le Rhône et le Nil en ont compté sept, et n'en comptent plus que deux ; la branche orientale du Nil va même aujourd'hui se comblant, et l'on peut entrevoir l'époque où il n'aboutira plus à la mer que par un seul canal.

Égale aux plus grands fleuves de la terre, les fleuves chinois ont subi des vicissitudes pareilles : l'analogie suffirait à le faire admettre, l'histoire chinoise le démontre. Les détails dans lesquels je vais entrer, bien qu'assez nouveaux pour l'Europe, sont familiers aux Chinois instruits. Si les sciences positives ont peu progressé dans ce pays, l'étude de ses antiquités s'y est poursuivie toujours avec zèle et avec fruit. Les résultats obtenus par l'érudition chinoise peuvent être admis en Europe ; ils doivent même y être préférés toujours à ceux auxquels nous arrivons nous-mêmes par l'étude de textes difficiles à entendre, et auxquels les Chinois peuvent joindre les traditions locales et l'examen direct du pays. C'est ainsi que, malgré des recherches très laborieuses et très savantes sur le sujet même que je vais aborder, Édouard Biot n'en avait saisi que peu de traits. Il n'est que trop souvent en désaccord avec la géographie générale publiée par le gouvernement chinois. Il a eu la gloire d'ouvrir à la science des routes très nouvelles. mais il n'a souvent rencontré que des documents imparfaits.

Voici ce que nous apprend sur le fleuve Jaune la géographie historique chinoise. Après la grande inondation, au temps de Yu le

Grand, le Xwañ-xo se dirigeait, à partir d'un point situé au nord de l'emplacement actuel de Xo-nan 𠄎, (ville fort ancienne d'ailleurs, et dont on fait la capitale de 𠄎-𠄎, personnage anté-historique et essentiellement fabuleux), sur les points actuellement occupés par W𠄎-twi et Twañ-tö. Arrivé un peu au sud de Twañ-tö, il formait deux bras, dont la direction moyenne était le nord-est, et qui tous deux se jetaient dans le golfe de Twi-li. Le plus p.<sub>111</sub> septentrional, appelé le Xo, suivait, entre les positions actuelles de Tyen-tsin et de Ta-k𠄎, la direction du Pei-xo actuel ; un peu plus au sud, il donnait naissance à un embranchement secondaire dirigé de l'ouest à l'est et appelé 𠄎-xwan. Le bras méridional, qui aboutissait au sud du 𠄎-xwan, portait le nom de Ta (nom qu'il ne faut pas confondre avec Ta, grand). Plus au sud coulait le Tsi, dont les eaux ne se mêlaient point avec celles du Xwan-xo (planche 1). Sous la dynastie

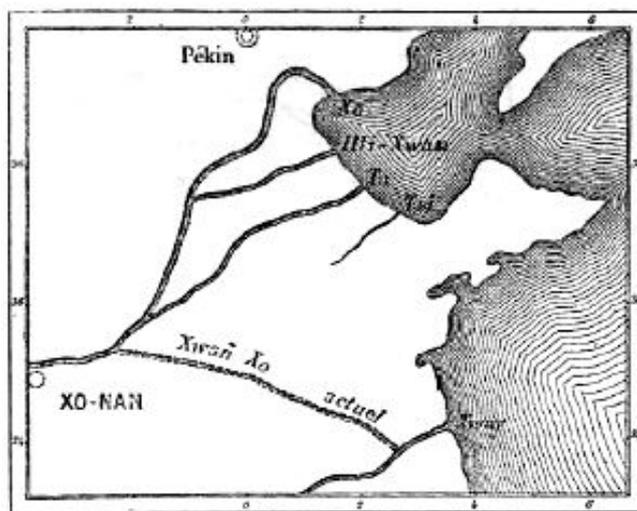


Planche 1

des 𠄎añ, le bras principal ou septentrional suivait la même direction ; il n'est plus question ni du 𠄎i-Xwañ, ni du Ta. Un bras méridional, parti de près de W𠄎-twi, se dirigeait sur Tsi-niñ et se confondait avec le Tsi, pour atteindre la mer. Le Tsi doit être identifié avec le fleuve actuellement appelé Ta-Tsiñ ou le grand Tsiñ, par opposition au petit Tsiñ qui en est voisin.

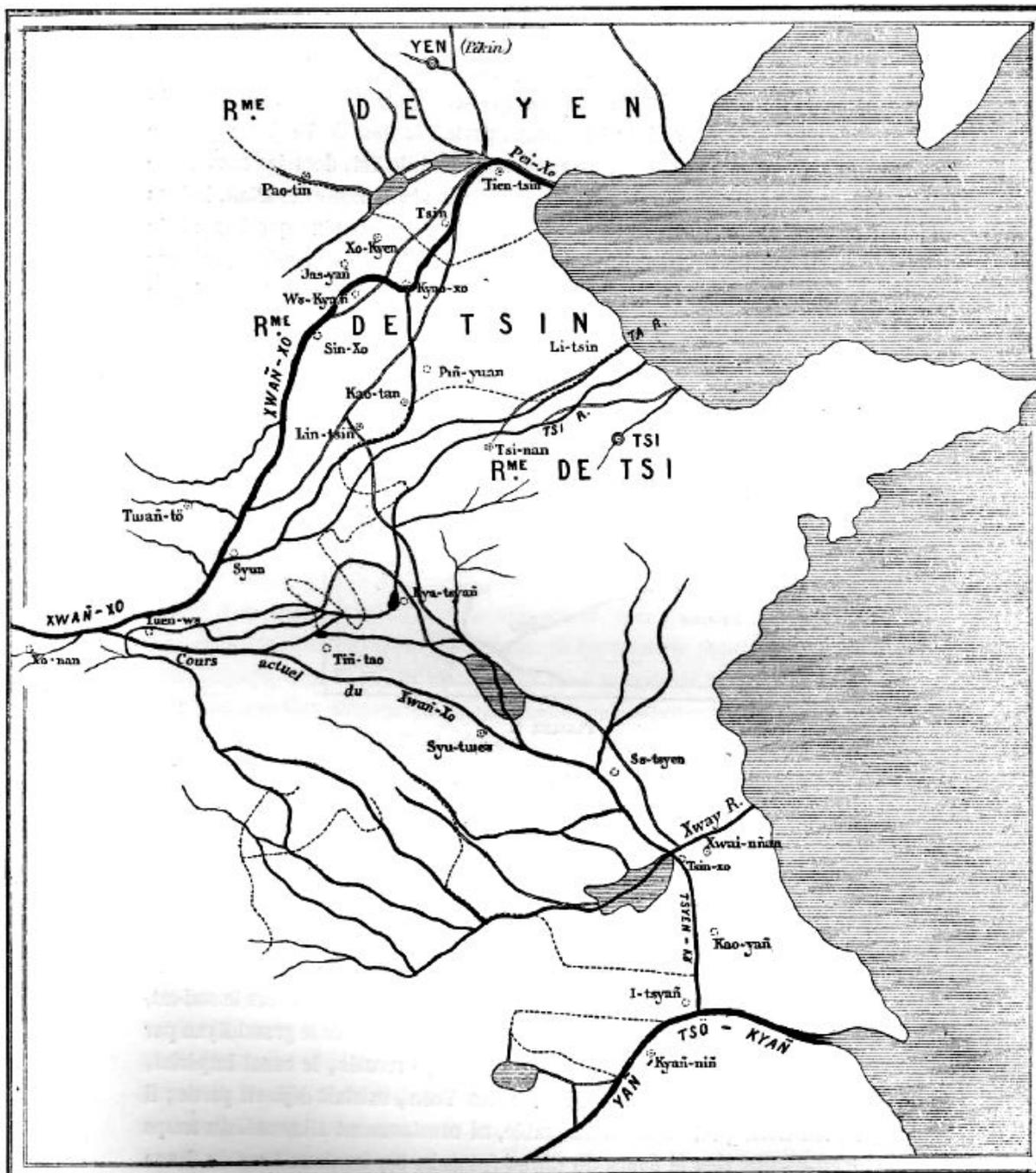


Planche 2.

Au temps de Confucius (planche 2), le bras septentrional se divisait pour former une île allongée, comprenant les villes de W $\alpha$ -kyañ, Kao-tañ et Syun ; du point de division partait un embranchement moins important, qui était le Ta, à peu près parallèle au Tsi, plus méridional enfin que le Tsi, et partant du sommet du grand delta, près de l'emplacement actuel de W $\alpha$ -twi ; un

embranchement peu considérable peut-être se dirigeait vers l'est et allait se jeter dans une rivière qui, se dirigeant vers le sud-est, portait ses eaux au Xway ; le Xway lui-même communiquait avec le grand Kyañ par un canal naturel appelé Tsyen-kx. Ainsi, dès ces temps reculés, le canal impérial, dont l'établissement est attribué à la dynastie des Yuen, existait déjà en partie ; il est possible, toutefois, qu'il ne fût ni navigable, ni constamment alimenté. Au temps des Xan, c'est-à-dire vers le temps du Christ (planche 3), les deux bras du fleuve étaient les mêmes qu'au temps de la dynastie des Shañ. Le bras septentrional donnait <sup>p.113</sup> naissance à deux embranchements secondaires qui aboutissaient entre les embouchures des deux bras principaux, et portaient les noms de Tʷun-tʷi du nord et de Tʷun-tʷi du sud.

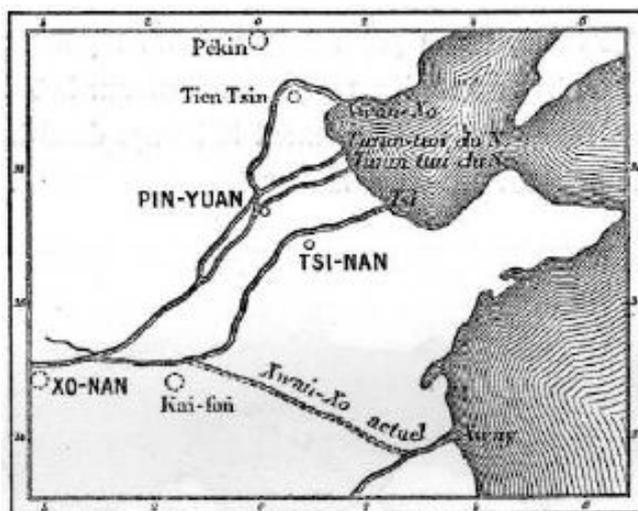


Planche 3.

Vers les troisième et quatrième siècles de notre ère, le fleuve Jaune suivait exclusivement la direction du Tsi, qui passait un peu plus au nord de Tsi-nan.

Sous les Srñ (planche 4), vers le onzième siècle de notre ère, le fleuve Jaune arrivait encore par deux bras, appelés simplement du nord et du sud, dans le golfe de Tʷi-li ; le bras septentrional paraît avoir subi peu de déplacement.

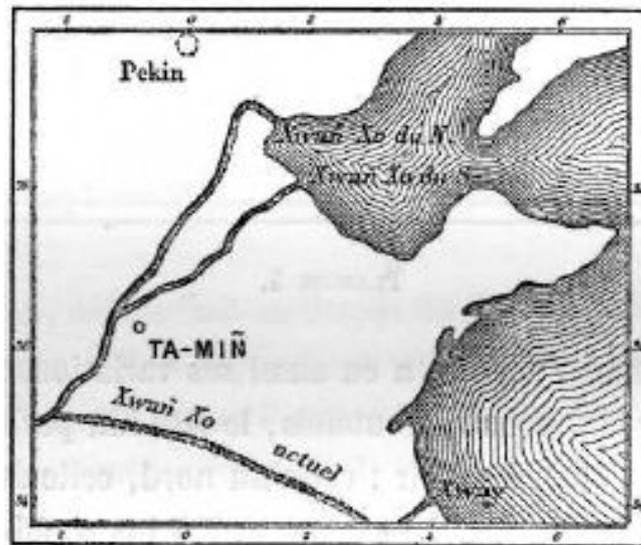


Planche 4.

De ces deux bras, celui du sud subsistait seul au temps des Kin, dynastie tartare établie au nord du Kyañ, tandis que les derniers Sxñ occupaient le midi de la Chine. <sup>p.114</sup> D'un point situé un peu à l'ouest de Txñ-piñ se partait alors un embranchement dont le canal impérial suit aujourd'hui la direction (planche 5).

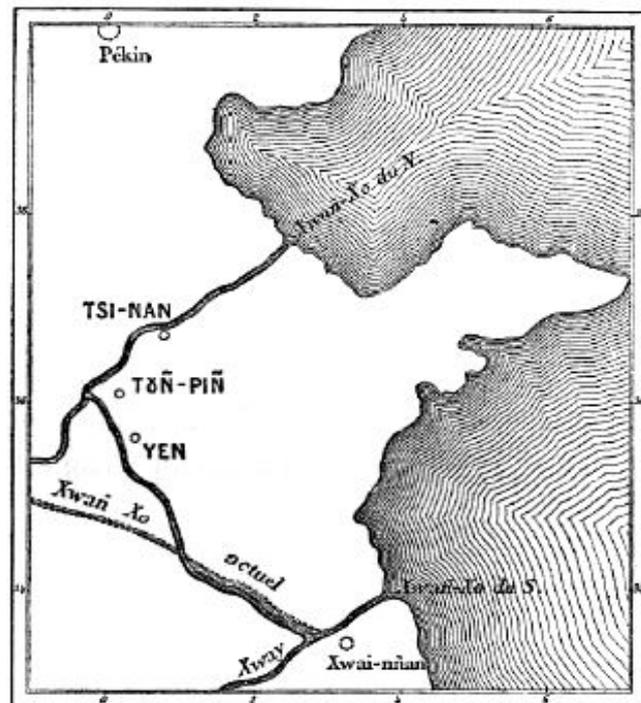


Planche 5.

Enfin, sous les Yuen, le fleuve Jaune avait pris la direction actuelle et venait confondre ses eaux avec celles du Xway : il a depuis varié

quelquefois encore ; il y a peu d'années même, et, je crois, en la première année du règne du dernier empereur, c'est-à-dire il y a environ treize ans, il a repris sa course sur le Tsiñ par l'ancien Tsi, mais sans pour cela abandonner complètement le Xway, dans le lit duquel je crois même qu'il est entièrement revenu en ce moment.

Le Kyañ, bien que moins rapide, a eu aussi ses variations ; l'histoire s'est moins attachée à en conserver le souvenir. Toutefois, le 卍-kiñ parle de trois Kyañ ou de trois bouches du fleuve actuel, à savoir : celle du nord, celle du milieu, et la principale située au sud des deux autres. Le savant M. Edkins a publié sur cette question, dans le *Journal of the north China branch of the R. A. S.*, cahier de septembre 1860, un mémoire du plus haut intérêt. Il considère comme la branche principale, vers le temps des Xan, c'est-à-dire vers l'époque de la venue du Christ, le Tṣö-kyañ, indiqué comme tel par l'auteur de l'ancien dictionnaire intitulé 卍wo-wen, qui place son embouchure près de Kwei-twi, aujourd'hui 卍ao-kiñ, ville située entre Xañ-tweṣ, capitale de la province nommée, d'après l'ancien fleuve, Tṣö-kyañ, et le port de Niñ-po. p.115 M. Edkins pense que c'est à tort que quelques modernes ont regardé la rivière de Xañ-tweṣ, appelée Tsyen kyañ, comme l'ancien Tṣö-kyañ. Le lac Tai formait autrefois, comme l'indiquait alors son nom, cinq lacs : le Tṣö, venu de près de Twi-tweṣ actuel, par les positions actuelles de Niñ-kwo et Kwañ-tö, traversait la partie méridionale de cet ensemble lacustre, tournait vers le sud, passait près des points actuels de 卍i-mön et de Tañ-si, et se jetait dans la mer à Yu-yao.

Le bras du centre, parti du lieu actuel de Wṣ-xṣ, se dirigeait sur la partie septentrionale des cinq lacs par le point auquel se trouve I-miñ, et formait deux bras, dont l'un, appelé Lyṣ, débouchait au-dessus du Wṣ-sṣñ actuel, et l'autre, se portant vers le sud, aboutissait à Kan-pṣ, qui est vraisemblablement le Kan-fṣ des voyageurs arabes. On sait que la lettre P manque à l'alphabet arabe.

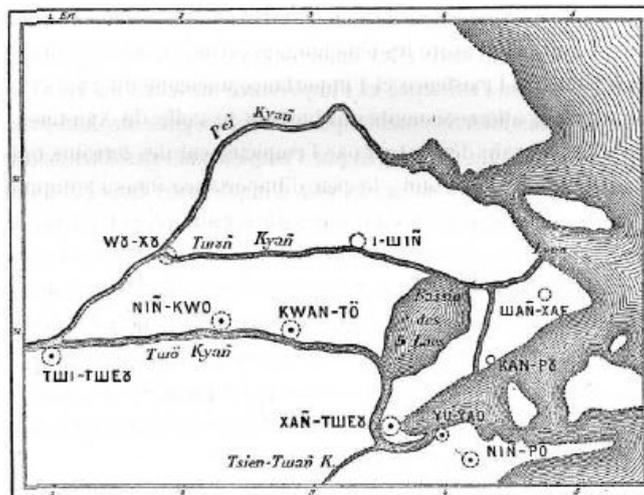


Planche 6.

Quant à la branche septentrionale, elle constitue le cours actuel du Kyañ. J'ai cherché à exprimer, à l'aide d'une petite esquisse (planche 6), les idées qui ressortent du mémoire de M. Edkins, mémoire qui n'est pas accompagné de carte. Je n'ai appuyé les opinions que je viens de présenter relativement aux cours anciens des deux grands fleuves de la Chine que sur les résultats de la critique chinoise ; mais les fleuves écrivent eux-mêmes leur histoire, et c'est l'étude même du sol qui nous fera le mieux apprécier le degré de confiance que mérite la tradition chinoise. La tradition nous a montré le fleuve Jaune se portant tour à tour au nord et au sud du Shan-tŕñ, p.116 s'unissant même au Kyañ par un canal naturel, analogue au Casiquiare qui lie l'Orénoque à l'Amazone.

L'étude du sol, loin de contredire cette donnée, la confirme singulièrement : la partie rocheuse de la péninsule du Shan-tŕñ, en effet, s'élève isolée entre une mer à demi comblée et de vastes plaines d'alluvion qui la bornent au nord-ouest, à l'ouest, au sud, et la séparent entièrement des autres massifs montagneux de la Chine ; on peut admettre même que, dans des temps plus anciens que l'histoire, la chaîne granitique du Shan-tŕñ ou du mont Tai s'élevait seule du sein des mers et formait une île que de lentes alluvions ont réunie au continent. Les immenses apports reçus par le golfe de Twi-li, comme l'absence de grands atterrissements à l'embouchure actuelle du fleuve Jaune, confirment encore les témoignages écrits, et des faits du même ordre doivent porter à admettre l'existence et l'importance ancienne du Tŕö

kyañ, auquel seraient dus les grands atterrissements qui bornent le golfe de Xañ-tweɣ, le delta du Lyɣ et du Kan-pɣ kyañ, démontrés par l'empiétement des terrains qui séparent ces deux canaux secondaires ; enfin, le peu d'importance dans l'antiquité du bras septentrional qui se déverse encore dans une sorte d'estuaire, et n'a pas donné naissance depuis plus de trois siècles à l'île de Tsɣñ-miñ, qui est comme le rudiment de son delta maritime. Dans aucune région de la terre, peut-être, la question si importante des atterrissements ne pourrait être étudiée avec plus de fruit qu'en Chine. Cette étude est facile à ceux mêmes qui ne peuvent connaître de ce pays que ses côtes : des circonstances malheureuses ne m'ont point permis de m'y livrer comme je le désirais. Puissent des observateurs plus habiles et plus autorisés que je ne l'étais entrer dans la voie féconde de ces recherches !

La surface du globe que nous habitons paraît l'éternel jouet des deux forces constamment en lutte : les feux de la terre qui élèvent les montagnes, les eaux du ciel qui refont des plaines. Les roches de fusion ignée, qui forment les cimes les plus hautes, sont comme le squelette et le support de nos continents, vont se décomposant sans cesse sous l'action du nuage humide, du torrent impétueux ou du glacier pesant et irrésistible ; leurs débris roulent dans la plaine, et, charriés par les eaux, se réduisent et s'arrondissent de plus en plus. Les éléments dont ils se composaient se séparent bientôt : le sable quartzéux, plus pesant, s'arrête d'abord ; l'argile légère, suspendue au milieu des eaux, continue à se mouvoir jusqu'à ce que l'action lente de son faible poids ou le choc des flots de la mer la contraigne à se précipiter à son tour. Ainsi les plus petits fleuves roulent des galets ; les fleuves moins petits portent du sable : les grands fleuves charrient cet épais limon dont se bâtissent les delta et tant d'îles, et à la surface duquel l'homme cultive ses champs les plus féconds, élève ses plus riches cités. p.117

Dans une mer tranquille, le limon se dépose lentement à l'embouchure du fleuve qui l'a porté ; si le fleuve est endigué, ses atterrissements suivent d'ordinaire une ligne droite. D'après M. Élie de Beaumont, le delta du Mississipi s'allonge ainsi de près de 1.200 pieds par an.

Soulevé par de fortes marées, le limon est étendu sur de plus vastes espaces ; enfin les grands courants maritimes peuvent l'entraîner au loin : c'est ainsi que les apports de l'Amazone sont portés jusqu'à l'Orénoque. On peut habituellement regarder l'eau des fleuves limoneux comme chargée d'une quantité de limon égale à 1/200 de son poids, et l'on peut admettre que le niveau des particules de ce limon s'abaisse en eau calme d'environ 2 pieds par heure ; la mer en est encore chargée à 30 lieues de l'embouchure du Gange et à 100 lieues de celle de l'Amazone.

Enfin, on regarde l'élévation des terres arrosées par le Nil comme égale à 4 pouces par siècle pour la partie supérieure du cours de ce fleuve, et à 2 pouces pour le delta, et l'on attribue au Gange le transport annuel de 180 millions de tonneaux de terre (supposée sèche) qui s'étalent dans le fond du golfe du Bengale ou se perdent dans sa partie la plus profonde. J'ai cru devoir rappeler ces données afin de faire mieux apprécier l'importance des atterrissements qui se font dans le voisinage des fleuves et sur le littoral de la Chine, atterrissements que je suis porté à croire plus considérables que ceux dont d'autres régions du globe sont aujourd'hui le théâtre.

On pourrait diviser les eaux qui baignent les côtes de la Chine et reçoivent les apports de ses fleuves en deux bassins, dont l'un serait au nord et l'autre au sud du Shan-txñ : le premier serait constitué par le golfe de Txi-li et de Leao-txñ, ou simplement du Pei-xo, auquel on pourrait rattacher le golfe voisin du Ya-lx kyañ ; le second comprendrait la mer Jaune et la partie septentrionale de ce que les Chinois appellent la mer orientale.

Le golfe du Pei-xo reçoit encore aujourd'hui le Leao ou Lye<sup>x</sup> <sup>1</sup>, le Pei-tañ-xo, le Pei-xo, le grand et le petit Tsiñ, ainsi qu'un grand nombre de cours d'eau moins importants. Nous avons vu qu'à une époque reculée il recevait toutes les eaux du fleuve Jaune, et que plus tard il continua longtemps encore à en recevoir une partie. L'examen hydrographique

---

<sup>1</sup> Ce nom est susceptible de ces deux prononciations.

de ce golfe vient encore ici à l'appui de la tradition chinoise. Le golfe du Pei-xo se développe du sud-ouest au nord-est sur une longueur d'environ 250 milles de 60 au degré ; de Ta-kx ou de l'embouchure du Pei-xo aux îles Myao, c'est-à-dire dans une direction à peu près perpendiculaire à la première, il mesure environ 150 milles. Ce golfe, cependant, ne présente presque nulle part une profondeur de plus de 20 brasses ; à 7 ou 8 milles de Pei-tañ, il n'en a pas plus <sup>p.018</sup> de 4 ; il n'en a pas plus de 10, à 55 milles des embouchures du grand et du petit Tsiñ, et l'on ne saurait évaluer sa profondeur moyenne à plus de 14 ou 15 brasses.

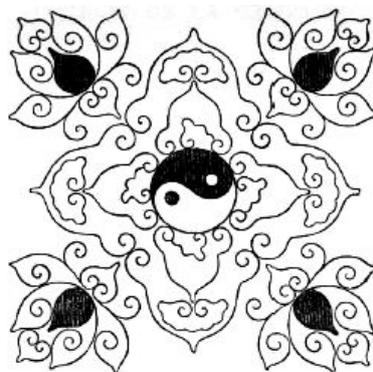
M. Élie de Beaumont a montré que le Mississipi ne saurait combler le golfe du Mexique ; mais ce golfe est seize fois plus grand que celui du Pei-xo, et sa profondeur moyenne est de 500 brasses. Ce rapprochement fait voir qu'on peut entrevoir le comblement absolu, dans une époque fort éloignée, il est vrai, du golfe de Twi-li et de Leao-txñ.

Le golfe voisin dans lequel se jette le fleuve Ya-lx n'a qu'une profondeur à peu près double, et toute la côte septentrionale du Shan-txñ est bordée de hauts-fonds. L'eau du golfe du Pei-xo, qui a des marées de 9 à 10 pieds, est fort chargée de vase ; il en est de même de celle de la mer située au sud du Shan-txñ, et appelée pour cela, par les Chinois mêmes, mer Jaune. Le fleuve Jaune, qui s'y décharge, est trop rapide pour être navigable. Près du lac Xxñ-tsi, à Tsin-kiañ px, il a, d'après Barrow, une largeur de trois quarts de mille et une profondeur de 5 brasses. Son limon est transporté au loin ; les marées qu'il rencontre doivent s'élever, comme à l'embouchure du Kyañ, à une hauteur d'environ 10 pieds.

Le Kyañ, qui débouche dans un estuaire, et qui depuis quelques siècles a formé à l'est de la rivière de Wx-sxñ d'immenses atterrissements, en même temps qu'il élevait l'île de Tsxñ-miñ, longue de 32 milles et large de 5 à 10, a été remonté plusieurs fois par des officiers de la marine anglaise. M. le capitaine de vaisseau John Ward, commandant l'*Actéon*, qui l'explorait à l'époque des basses eaux, l'a trouvé profond encore de 9

brasses sous les murs de Wɿ-twañ, c'est-à-dire au centre même de la Chine, et vers le milieu du cours du Kyañ sa vitesse variait de 1 ½ à 4 nœuds ; mais elle atteint en été 5 à 7 nœuds, ce qui constitue un courant que les navires européens remonteraient difficilement.

Barrow attribue à ce fleuve le transport de 2.000.000 de pieds cubes de terre sèche par heure, soit de 496.000.000 de mètres cubes ou tonneaux (de volume) par an : ce serait plus de deux fois et demie et près de trois fois l'apport du Gange. Barrow, supposant à la mer Jaune une profondeur de 25 brasses, la considère comme devant se combler par ces atterrissements dans un espace de vingt-quatre mille ans ; mais, en réalité, la mer Jaune est plus profonde que ne le croyait Barrow. Les cartes de l'amirauté lui donnent déjà 30 brasses à 120 milles du fond de la baie de Xañ-tweɿ et de l'ancienne embouchure du Tɿö-kyañ, qui est indiquée par un banc très considérable. Entre le Kyañ et le Xwañ-xo, les fonds paraissent être plus grands, comme cela doit être si l'importance de ces grandes embouchures est toute moderne : il y a toutefois, entre les deux fleuves, un grand nombre d'îlots et de bancs qui, sur quelques points, s'étendent à 60 milles de la côte, et sont coupés de petits canaux dans <sup>p.119</sup> lesquels s'engagent les barques chinoises, et qui servent souvent de refuge aux pirates, comme d'autres canaux pareils donnent asile, sur les côtes du Brésil, aux négriers poursuivis par les croiseurs. Il me serait difficile de dire quelle peut être la profondeur moyenne de la mer Jaune, mais il ne me paraît pas qu'elle puisse être inférieure à 50 brasses.



@